

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1966

THÈSE

N°
701

pour le

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'État)

par

CLAVAUD Louis

Né le 2 mai 1920, à Nieul (Haute-Vienne)

Présentée et soutenue publiquement le 24 juin 1966

EXAMEN CRITIQUE DE LA THÉORIE FREUDIENNE
DE LA NÉVROSE OBSESSIONNELLE

Président : M. J. DELAY, Professeur

Année 1966

N°

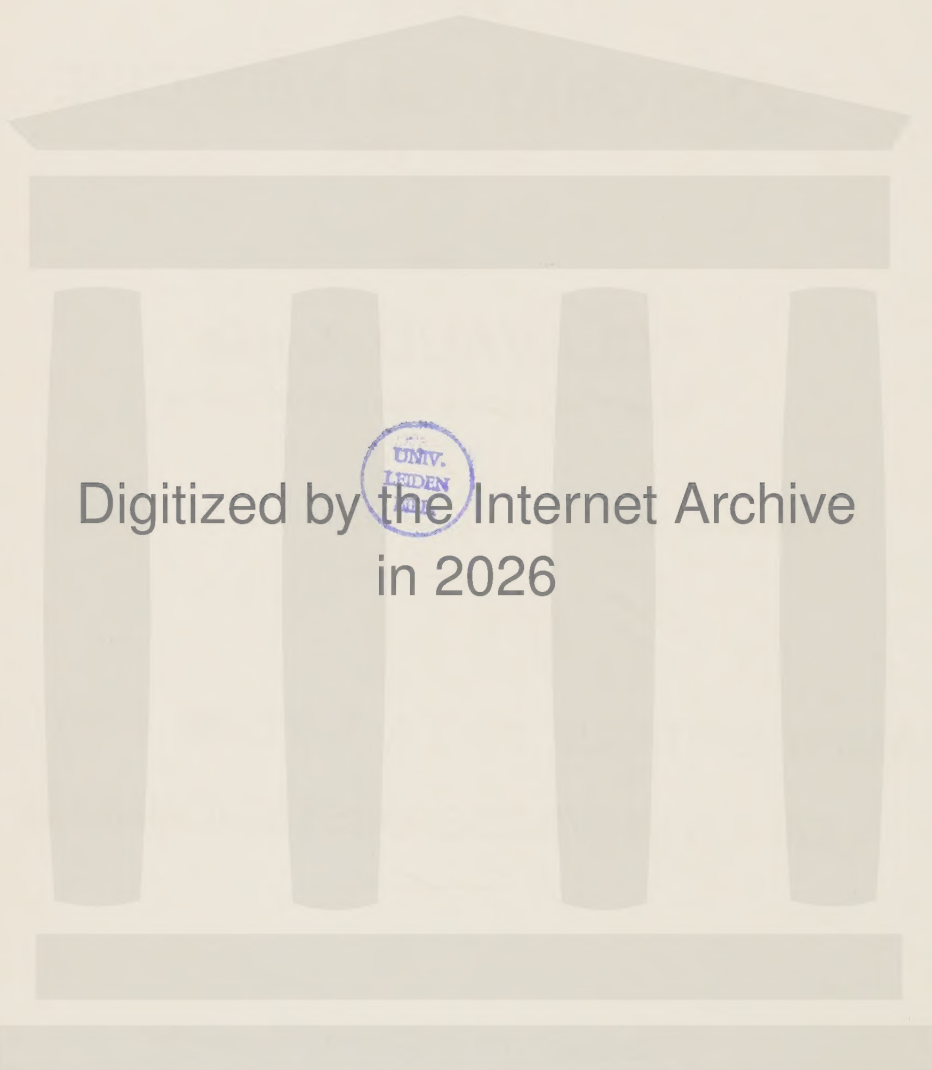
THÈSE
pour le
DOCTORAT EN MÉDECINE
(Diplôme d'État)

par
CLAVAUD Louis
Né le 2 mai 1920, à Nieul (Haute-Vienne)

Présentée et soutenue publiquement le 24 juin 1966

**EXAMEN CRITIQUE DE LA THÉORIE FREUDIENNE
DE LA NÉVROSE OBSESSIONNELLE**

Président : M. J. DELAY, Professeur



Digitized by the Internet Archive
in 2026



PROFESSEURS HONORAIRES :

MM. ALAJOUANINE (T.), AUBIN (A.), BENARD (H.), BINET (L.),
 BULLIARD (H.), CATHALA (J.), CHABROL (E.), CHAILLEY-BERT (P.),
 DEBRE (R.), FEY (B.), GALLIARD (H.), GAUDART d'ALLAINES (F. de),
 GENNES (L. de), HALPHEN (E.), HAZARD (R.), HEUYER (G.), LAROCHE (G.),
 LAVIER (G.), LELONG (M.), LEVY-SOLAL (E.), LIAN (C.), MARCHAL (G.),
 MATHIEU (P.), MONOD (R.), MOREAU (R.), MOULONGUET (P.), PASTEUR
 VALLERY-RADOT, PETIT-DUTAILLIS (D.), PIEDELIEVRE (R.), QUENU (J.),
 RENARD (G.), RICHTER (C.), SENEQUE (J.), STROHL (A.), TANON (L.),
 VERNE (J.).

DOYEN Georges BROUET

1er ASSESSEUR ... Daniel BARGETON

2me ASSESSEUR ... Jean GOSSET

I.- PROFESSEURS

1°) - CHAIRES DE SCIENCES FONDAMENTALES

a) - Professeurs titulaires :

MM.

Anatomie	DELMAS (A.)
Anatomie et cytologie pathologiques	DELARUE (J.)
Anesthésiologie	BAUMANN (J.)
Bactériologie et virologie	TOURNIER (P.)
Biochimie médicale	JAYLE (M.-F.)
- - -	POLONOVSKI (J.)
Biologie appliquée à l'Education physique et aux Sports	MALMEJAC (J.)
Biologie médicale	FAUVERT (R.)
Biophysique médicale	BUGNARD (L.)
- - -	DOGNON (A.)
- - -	DJOURNO (A.)
Cancérologie médicale et sociale	DENOIX (P.)
Chimie pathologique	SCHAPIRA (G.)
Embryologie	TUCHMANN (H.)
Génétique fondamentale	LEJEUNE (J.)
Histoire de la médecine et de la chirurgie ..	COURY (Ch.)
Histologie	GIROUD (A.)
Hygiène et médecine préventive	BOYER (J.)

MM.

Médecine du Travail	DESOILLE (H.)
Médecine légale	DEROBERT (L.)
Microbiologie (Bactériologie et virologie) .	FASQUELLE (R.)
Parasitologie	BRUMPT (L.-C.)
Pathologie chirurgicale	LAURENCE (G.)
- -	KUSS (R.)
- -	VERNE (J.-M.)
Pathologie exotique	N...
Pathologie expérimentale et comparée	MERKLEN (F.-P.)
Pathologie médicale	LAROCHE (Cl.)
- -	BRICAIRE (H.)
- -	PEQUIGNOT (H.)
Pathologie respiratoire	TURIAF (J.)
Pathologie et thérapeutique générales	N...
Pharmacologie	CHEYMOL (J.)
-	LEVY (Mlle J.)
Physiologie	BARGETON (D.)
-	PARROT (J.)
Physiologie et pathologie obstétricales	LEPAGE (F.)
Radiologie médicale	DESGREZ (H.)
Technique chirurgicale et Chirurgie expé- rimentale	CAUCHOIX (J.)
Thérapeutique	CONTE (M.)
Thérapeutique appliquée	LAMOTTE (M.)

b) - Professeurs à titre personnel :

Anatomie anthropologique	OLIVIER (G.)
Anatomie pathologique	NEZELOF (Ch.)
Bactériologie	BARBIER (P.)
Biochimie médicale	DESGREZ (P.)
Biologie médicale	DREYFUS (J.-Cl.)
Histologie	BOURLIERE (F.)
Parasitologie	COUJARD (R.)
Pathologie expérimentale	LARIVIERE (M.)
Physiologie	LOEPER (J.)
Physiologie	RICHT (G.)
Physiologie	DEJOURS (P.)
Physiologie	SCHERRER (J.)
Physiologie	KELLERSHOHN (L.)
Physiologie	GOUGEROT (L.)
Physiologie	ROUCAYROL (J.-Cl.)
Physiologie	TUBIANA (M.)
Radiologie médicale	FISCHGOLD (H.)

2°)- CHAIRES DE SCIENCES CLINIQUES

a)- Professeurs titulaires :

	MM.
Clinique carcinologique chirurgicale (Necker) ..	REDON (H.)
Clinique cardiologique { Broussais }	SOULIE (P.)
- - (Boucicaut)	LENEGRE (J.)
{ Beaujon	LORTAT-JACOB (J.-L.)
-	N...
{ Cochin	LEGER (L.)
Cliniques chirurgicales ... { Hôtel-Dieu	PATEL (J.)
{ Saint-Antoine	GOSSET (J.)
{ Salpêtrière	SICARD (A.)
{ Tenon	OLIVIER (Cl.)
Clinique chirurgicale orthopédique et traumatologique (Cochin)	MERLE D'AUBIGNÉ (R.)
- - - (Foch)	PADOVANI (P.)
Clinique de chirurgie infantile et orthopédique (Enfants-Malades)	FEVRE (M.)
Clinique de chirurgie cardio-vasculaire { Broussais }	DUBOST { Ch. }
Clinique de chirurgie pleuro-pulmonaire { Laënnec }	MATHEY { J. }
Clinique dermatologique (Saint-Louis)	DUPERRAT { F. }
Clinique endocrinologique (Pitié)	DECOURT (J.)
Clinique de Génétique médicale (Enfants-Malades)	LAMY (M.)
Clinique gynécologique (Broca)	HUGUIER (J.)
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques (Saint-Louis)	DEGOS (R.)
Clinique des maladies des enfants (Enfants-Ma- lades)	TURPIN (R.)
Clinique des maladies infectieuses (Claude-Bernard)	MOLLARET (P.)
Clinique des maladies mentales et de l'encé- phale (Sainte-Anne)	DELAY (J.)
Clinique des maladies métaboliques (Necker)	HAMBURGER (J.)
Clinique des maladies du sang (Broussais)	BERNARD (J.)
Clinique des maladies du système nerveux (Salpêtrière)	CASTAIGNE (P.)
{ Bicêtre	DEPARIS (M.)
{ Broussais	MILLIEZ (P.)
{ Cochin	BROUET (G.)
Cliniques médicales .. { Hôtel-Dieu	BARIETY (M.)
{ Lariboisière	SEZE (S. de)
{ Pitié	DREYFUS (G.)
{ Saint-Antoine	KOURILSKY (R.)
{ Saint-Antoine	BOUDIN (G.)
Clinique d'hydrologie et de climatologie (Bichat)	DEBRAY (Ch.)
Clinique médicale infantile et pédiatrie sociale (Enfants-Malades)	MARIE (J.)

MM.

Clinique médicale propédeutique (Broussais) ..	JUSTIN-BESANÇON (L.)
Clinique médico-sociale du diabète sucré et des maladies de la nutrition (Hôtel-Dieu) ...	DEROT (M.)
Clinique de neuro-chirurgie (Pitié)	DAVID (M.)
Clinique neurologique (Salpêtrière)	GARCIN (R.)
Cliniques obstétricales .. (Baudelocque	LACOMME (M.)
(Saint-Antoine	MERGER (R.)
Clinique obstétricale et gynécologique (Port-Royal)	VARANGOT (J.)
Clinique ophtalmologique (Hôtel-Dieu)	OFFRET (G.)
- - (Cochin)	BREGEAT (P.)
Clinique oto-rhino-laryngologique (Lariboisière)	AUBRY (M.)
Clinique de pédiatrie	MOZZICONACCI (P.)
Clinique de pédiatrie et de puériculture (Saint-Vincent-de-Paul)	THIEFFRY (S.)
Clinique de pneumo-phtisiologie (Laënnec).....	BERNARD (E.)
Clinique de neuro-psychiatrie infantile (Salpêtrière)	MICHAUX (L.)
Clinique de rhumatologie médicale et sociale (Cochin)	COSTE (F.)
Clinique stomatologique (Salpêtrière).....	DECHAUME (M.)
Clinique thérapeutique chirurgicale (Vaurigard)	ROUX (M.)
Clinique thérapeutique médicale (Saint-Antoine)	LEMAIRE (A.)
Clinique toxicologique	GAULTIER (M.)
Clinique traumatologique et orthopédique (R. -Poincaré)	JUDET (R.)
Clinique urologique (Cochin)	ABOULKER (P.)
- - (Necker)	COUVELAIRE (R.)
Hygiène et clinique de la première enfance (Trousseau)	LAPLANE (R.)
Séméiologie médicale (A. Chantin)	DOMART (A.)
- - (Lariboisière)	BOUVRAIN (Y.)
- - (Pitié)	RAMBERT (P.)
- - (Rothschild)	WOLFROMM (R.)
Séméiologie et clinique chirurgicales (Broussais)	POILLEUX (F.)

b) - Professeurs à titre personnel :

Hématologie	(ANDRE (R.) (BOUSSER (J.)
Hydrologie et climatologie	GIBERTON (A.)
Maladies infectieuses	BASTIN (R.)
	(AZERAD (E.)
	(BOUR (H.)
	(GROSSIORD (A.)
	(LAMBLING (A.)
Médecine	(LAUNAY (Cl.)
	(PAYET (M.)
	(PERRAULT (M.)
	(SIGUIER (F.)
	(WORMS (R.)

MM.

Neuro-chirurgie	LE BEAU (J.)
Neurologie	LHERMITTE (F.)
Neuro-psychiatrie	PICHOT (P.)
Oto-rhino-laryngologie	MADURO (R.)
Pédiatrie	(POLONOVSKI (Cl.) (ROYER (P.)
Pneumo-phtisiologie	(KREIS (B.) (MEYER (A.)
Rhumatologie	DELBARRE (F.)

II.- PROFESSEURS SANS CHAIRE

Anatomie	CABROL (Ch.)
Anatomie pathologique	GOUYGOU (Ch.)
Anesthésiologie	VOURC'H (G.)
Bactériologie	CHRISTOL (D.)
Biochimie médicale	(CARTIER (P.) (GONNARD (P.)
Biologie médicale	HARTMANN (L.)
Hématologie	BILSKI-PASQUIER (G.)
Maladies infectieuses	DUPONT (V.)
Physique médicale	(COURSAGET (J.) (GREMY (F.)
Physiologie	GIRARD (Fr.)
Stomatologie	CHAPUT (Mme A.)
Thérapeutique	CHASSAGNE (P.)

III.- PROFESSEURS DETACHES
DANS LES UNIVERSITES ETRANGERES

Bactériologie	HAUDUROY (P;) Pr.s.ch.
Pathologie chirurgicale	RUDLER (J.) Pr.s.Ch.

IV.- PROFESSEUR ASSOCIE

Statistique médicale et épidémiologique	SCHWARTZ (D.)
---	---------------

	MM.
Secrétaire général de la Faculté	M. LENA (J.)
Conseillers administratifs	Melle CHAINTREUIL (G.) FAYE (R.)
Conservateur en Chef de la Bibliothèque Conservateur du Musée d'Histoire de la Médecine	} M. le Docteur HAHN (A.)
Conservateurs	(Melles DUMAITRE (P.) (LAURENT (H.), LE NOIR (G.)
Bibliothécaires	(Mmes CONTET (J.), (FORGET (F.) Melles (DUROZOY (M.-F.) , (ROBERGE (D.), (Dr. SCHILLER (J.)

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté
que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront pré-
sentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et
qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MONSIEUR LE PROFESSEUR Jean DELAY

Membre de l'Académie Française,
Membre de l'Académie Nationale de Médecine,
Commandeur de la Légion d'Honneur,
Professeur de Clinique des Maladies mentales
et de l'encéphale,
Médecin des Hôpitaux de Paris,

Qui m'a fait l'honneur d'accepter
la présidence de cette thèse.

En respectueux hommage.

P L A N

AVANT-PROPOS.

LIVRE PREMIER - Rappel de la doctrine.

LIVRE DEUXIEME - Les analyses de Freud.

Première partie - L'équivoque de la libido et
les vues implicites.

Deuxième partie - L'argumentation psychologique
de Freud.

LIVRE TROISIEME - Le sentiment et l'obsession.

LIVRE QUATRIEME - Le désir inconscient et l'obsession.

LIVRE CINQUIEME - La régression sadique anale.

CONCLUSION.

AVANT - PROPOS

Quelle est la valeur de l'explication freudienne de la névrose obsessionnelle ? Dans cette étude, nous ne demanderons pas aux résultats pratiques de juger la théorie, cette méthode procurerait peu de lumières. La doctrine de FREUD est à la fois une clinique, une psycho-pathologie et même une philosophie : nous la prendrons dans sa variété.

FREUD met en garde dans l'Introduction⁽¹⁾ contre la critique intellectuelle de ses analysés : entendons contre la critique conduite par une raison trop raisonnable. Mais c'est un reproche facile à éviter : il suffit de suivre la propre méthode du Maître : ses concepts reposent sur quelques cas cliniques plus riches d'interprétations que de descriptions. Nous nous demanderons, en les prenant dans leur naissance, quelle est la nécessité de ces interprétations. Nous échapperons ainsi au reproche éternel adressé aux détracteurs de FREUD, de juger d'après des vues psycho-pathologiques a priori, auxquelles, dit-on, répugnerait la clinique du Maître.

Pourquoi le cacher ? Très grande, que dis-je ! essentielle est la part de la théorie dans FREUD, et nous ne souscrirons pas sans preuves à cette déclaration sur sa conception psychanalytique : elle n'est pas, dit-il⁽²⁾, "un système spéculatif. Il s'agit plutôt d'un fait d'expérience, d'une expression directe de l'observation ou du résultat de l'élaboration

(1) - FREUD - Introduction à la Psychanalyse, Paris, Payot, 1956, p. 316, de la traduction S. Jankélévitch.

(2) - Introduction ... p. 266.

de celle-ci". Il est évident qu'un concept formidable comme celui de la libido ne se lit pas immédiatement dans les faits : il les dépasse, et grandement, et, comme il le reconnaît, il en est une élaboration. Mais les faits le légitiment-il, lui et d'autres semblables ? C'est là le point que nous proposons d'examiner dans le sujet de la névrose obsessionnelle.

L I V R E P R E M I E R

R A P P E L D E L A D O C T R I N E

INTRODUCTION

LA THEORIE DE LA NEVROSE OBSESSIONNELLE DANS LA PSYCHANALYSE

FREUD a-t-il une théorie propre à la névrose obsessionnelle ? Non. Il ne faut pas s'attendre à trouver dans cette matière des idées nouvelles par rapport aux idées générales de la psychanalyse : l'unité des névroses est trop forte dans FREUD pour qu'il traite la névrose obsessionnelle autrement que comme un cas particulier de névrose. Et, pour expliquer ce cas particulier, il lui suffit de faire une application particulière de ses concepts fondamentaux. Ainsi la régression sadique anale et les formations réactionnelles qui sont au centre de l'explication ne sont-elles qu'un cas particulier de la régression et des formations réactionnelles en général.

Mais avant de parcourir cette notion avec quelque détail, il convient de marquer l'importance d'un concept qui domine tout le système des névroses, hystérique et obsessionnelle, concept clef, concept du conflit originel, celui de l'opposition indispensable du Moi et de la libido, d'où tout découle : c'est là qu'il faut chercher l'essence du système.

C H A P I T R E I

LE CONFLIT ENTRE LE MOI ET LA SEXUALITE EST LA SOURCE DES NEVROSES.

Examinant leur origine, FREUD écrit dans l'Introduction⁽¹⁾ que les névroses sont "des produits non de la Sexualité, mais du conflit entre le Moi et la Sexualité". Très tôt, FREUD a conçu un système de deux forces opposées : celui des forces sexuelles, et celui du Moi soumis à la Nécessité, la libido et le Moi dans un combat inévitable.

Peu importe que la cause provocatrice de ce conflit soit la privation de la libido⁽²⁾ ; peu importe que ce qui en résulte soit un compromis entre les deux adversaires, connu sous le nom de symptôme. Ce qu'il faut relever, c'est que le Moi névrosé perd son unité ; c'est que ce Moi trouve désormais en lui-même la libido insatisfaite transformée en un corps étranger et inassimilable.

Tout se passe comme si la condition de la névrose dépendait de la possibilité pour l'être de se partager en deux et d'acquiescer comme deux états et deux vouloirs : l'un de ces vouloirs est celui de la libido, l'autre celui du Moi, tous les deux irréconciliables.

Objectera-t-on que cette scission, encore mieux nommée sécession, s'atténue dans la forme ultime de la doctrine ?

Le chemin semble long, en effet, de cette rigide opposition, aux subtiles analyses du Moi, du Ça et du Soi, des "Essais", mais

(1) - P. 377.

(2) - Op.cit., p. 376.

mais il serait bien injuste de parler de variation, tant la correspondance pour le fond est aisée entre la première et la dernière expression du Maître : cela mérite d'être montré.

Libido et Moi séparés dans les premiers ouvrages se réunissent donc à la fin sous le nom d'Eros. Le grec facilite bien des choses, en psychanalyse comme ailleurs : car n'allons pas croire que cette nouvelle disposition termine leur opposition originelle, par cette éclatante raison que cette dernière avait été proposée "pour de bonnes raisons"⁽¹⁾. Elle reçoit seulement une autre filiation, sans qu'elle-même change.

L'instinct sexuel proprement dit, variété d'Eros, correspondant à l'ancienne libido, est tourné vers les objets ; l'instinct de conservation, qui est l'autre variété d'Eros, et attribut du Moi, est tourné vers lui-même : c'est la libido du Moi. Libido du Moi et instinct sexuel ont beau être réunis dans cet Eros, leur idéal demeure irréconciliable et continue à les opposer comme deux frères ennemis.

Il est vrai qu'une nouvelle variété d'instinct, l'instinct de mort, paraît dans les Essais, à côté d'Eros, ce qui porte à deux les instincts du Soi. Mais, si le mot est nouveau, la chose l'est beaucoup moins, car il ne représente que le sadisme.

FREUD a évidemment cherché dans cette classification à donner un fondement plus large à sa théorie. Dès 1905, dans la première édition des Trois Essais sur la Sexualité, il affirmait déjà que l'instinct sexuel contenait un élément sadique ; cette conception se retrouve dans l'Introduction qui parle du sadisme comme d'un instinct partiel dominant dans une organisation pré-génitale. Dans les Essais, ouvrage de métaphysique, le sadisme devient, avec Eros, un des deux principes originels ; il les représente d'ailleurs mélangés intimement⁽²⁾.

(1) - FREUD : Essais de Psychanalyse, traduits de l'allemand par le Dr. S. Jankilévitch, Paris, Payot, 1948, p. 195.

(2) - Essais : 197.

A ce degré de généralité, le système reste clair. L'obscurité paraît en allant vers la pratique. Comment comprendre que cet instinct de mort se détermine tantôt en angoisse de mort dans la mélancolie, et tantôt dans la sévérité morale du Super-Moi ? Comment comprendre que ce même instinct puisse revêtir le sens sexuel de l'ancien sadisme, notamment dans le complexe d'Oedipe ? C'est inexplicable.

Bornons-nous à montrer comment FREUD a aggravé la lutte du Moi par sa théorie du Moi, du Ça, du Soi, qui marque au Moi non plus un, mais deux adversaires.

Là, on voit FREUD, disciple de Platon, engendrer le multiple de l'un. On assiste à la naissance du Moi et à sa séparation du Soi⁽¹⁾, sous l'influence conjuguée du monde extérieur et de la "conscience-perception". Ce fruit en produit un autre, c'est le Super-Moi, conçu à la fois "comme la somme de toutes les restrictions"⁽²⁾ et l'expression des destinées libidinales les plus importantes du Soi⁽³⁾.

Ici paraît une difficulté : comment l'idéal du Moi peut-il être à la fois restrictif à l'extrême et libidinal à l'extrême ? FREUD concilie ces qualités contradictoires par une théorie importante pour la névrose obsessionnelle, celle du complexe d'Oedipe et de son effet.

Dans le complexe d'Oedipe, FREUD peint l'enfant "identifié" à un de ses parents ; or, cette identification est source de contrariété, parce qu'elle est ambivalente : elle porte à la fois à l'hostilité et à l'amour. Un père passe auprès de son fils pour un rival dans son amour pour la mère de ses enfants. Mais il est aussi un modèle pour son enfant : voilà pourquoi l'identification porte à des sentiments opposés : respect, admiration, et haine.

(1) - FREUD - Essais de Psychanalyse, p. 178.

(2) - Op. cit., p. 148.

(3) - Op. cit., p. 191.

Fait remarquable : cette ambivalence permet précisément la naissance du Super-Moi lors de la destruction du complexe d'Oedipe à la puberté. Car cette destruction s'accompagne d'un débrouillement des instincts : le sadisme se sépare de la libido et va dans l'idéal du Moi. "Le Super-Moi ... a également la signification d'une formation destinée à réagir énergiquement contre ce choix /des premiers objets par le Soi/. Ses rapports avec le Moi ne se bornent pas à lui adresser le conseil : "Sois ainsi" (comme ton père), mais ils impliquent aussi l'interdiction "ne sois pas ainsi" (comme ton père), autrement dit, "ne fais pas tout ce qu'il fait, beaucoup de choses lui sont réservées, à lui seul"⁽¹⁾.

Ainsi, la libido, qui a dans son sein l'extrême interdiction, c'est-à-dire l'instinct de mort, détruit son amour par cette interdiction, laquelle passe alors dans le Super-Moi. On peut dire, dans un commentaire un peu libre, que ce Super-Moi, réputé si sévère, est un des restes de la libido lors de sa destruction dans le complexe d'Oedipe : l'enfant renonce à sa mère et prend son père comme modèle asexualisé : cette conduite relève du Super-Moi, lequel procède de la libido. Et nous verrons dans la névrose obsessionnelle que ce Super-Moi acquiert la même inflexibilité que la libido.

FREUD a donc posé dans ses Essais l'unité de l'Etre pour y distinguer aussitôt⁽²⁾ :

- 1° - Le Ça,
- 2° - Le Moi,
- 3° - Le Moi idéal.

Retenons seulement de cette curieuse scolastique l'aggravation des difficultés du Moi : son danger est devenu triple :

(1) - FREUD - Essais, p. 189.

(2) - FREUD - Essais : Le Moi et le Soi.

1° - Il doit concilier le Soi et le monde extérieur,

2° - Face à la libido du Soi et à l'instinct de mort, qui représentent les deux instincts du Soi, il aide, dit FREUD, "les instincts de mort à vaincre la libido tout en risquant de les voir se retourner contre lui"⁽¹⁾ : cette opération a lieu dans la première sublimation du Moi, lorsqu'il cherche à s'attirer une partie de la libido du Soi.

3° - Il doit enfin redouter la sévérité du Super-Moi, d'autant que la sublimation opère le détachement et la libération dans le Super-Moi des instincts de destruction ou instincts sadiques.

Le danger signalé dans notre deuxièmement se rencontre dans la mélancolie. Laissons-le.

Le premier représente, sans aucun changement, l'ancien conflit du Moi et de la Sexualité. Ce qui est nouveau, c'est le troisième danger. Or, il ne représente, malgré les apparences, qu'une modalité de ce conflit du Moi et de la Sexualité : c'est le danger sorti d'une libido conçue sous sa forme sadique, sous le nom d'Interdiction, de Destruction, de Haine, entrant en guerre contre le Moi.

On voit comment FREUD a développé l'idée du conflit originel, idée précoce, jamais reniée, toujours essentielle.

Il l'a fortifiée en faisant du sadisme un principe originel se ramassant dans l'idéal du Moi. Mais quelle différence y lit-on avec sa première conception ?

Dans celle-ci, le sadisme n'était qu'un élément de la libido ; or, relativement au Moi, qui nous intéresse surtout ici, son action était tout à fait du même ordre : conçue comme partie de la libido ou comme instinct de mort, le Moi reçoit le même effet de ce sadisme. Et même la correspondance entre les deux états du système

(1) - FREUD - Essais : Le Moi et le Soi, p. 214

est plus parfaite qu'il n'y paraît. Dans le premier, on trouvait aussi deux sortes de guerres intestines : l'une contre le penchant sexuel ; l'autre, venant de l'excès même de cette répression, conçue comme une force indépendante sous le nom de formation réactionnelle.

Dans les Essais, à la première correspond la conciliation du Soi et du monde extérieur ; à la seconde, la lutte du Moi contre le Moi idéal.

La conception est tout à fait du même ordre, à cette différence, négligeable, que les Essais considèrent à part le second combat, confondu précédemment avec le premier. Et ce qu'il importe aussi de reconnaître est que ces deux combats se rapportent à une "pulsion" ; c'est la "pulsion" à détruire qui engendre le Super-Moi ; de même, l'ancien sadisme, comme partie de la libido, était, lui aussi, une "pulsion". Il n'y a donc pas eu changement de vue sur le conflit originel, seulement précision sur l'arme du combat, et encore précision plus métaphysique que psychiatrique.

On n'en méconnaîtra pas les difficultés propres ; par exemple, par quel moyen le Moi concilie-t-il le Soi avec le monde extérieur ? Son arme sera-t-elle le sadisme ? Mais alors pourquoi ces distinctions ? Sinon, comment luttera-t-il ? On est en pleine obscurité : les Essais n'ont quasiment aucune application psychiatrique possible.

Mais il reste vrai que le système de FREUD voit tout à partir des difficultés semées par la Sexualité.

C H A P I T R E II

LA REGRESSION SADIQUE ANALE

Nous rappellerons maintenant comment une névrose obsessionnelle se constitue à partir de ce conflit.

La régression de la libido vers la phase préliminaire de l'organisation sadique anale est le fond de l'explication freudienne de la névrose obsessionnelle. Sur l'expression, comme sur la notion, pas de variation : il la sème dans ses ouvrages principaux. Etudions-en séparément chacun des deux termes.

I - LE SADISME

Le Sadisme a donné apparemment des difficultés à son auteur. Comme il avait besoin de cette force, et qu'il ne disposait que de la libido, il en a fait un moment du développement de cette libido. La notion a ensuite subi quelques ajustements, commandés par l'élargissement de sa philosophie.

FREUD, nous y avons déjà fait allusion, a substitué en effet à sa première opposition : instinct du Moi et libido, où la libido englobait le sadisme, une classification plus complexe, distinguant les instincts sexuels, d'une part, de l'autre les instincts de mort, représentés par le sadisme. Il a donc détaché et considéré à part le sadisme, devenu force distincte, de simple caractère de la libido qu'elle était auparavant.

Vue fort différente, dira-t-on ? En réalité, rien n'est changé, grâce à la notion du "mélange des instincts". Ce mélange se fait dans la libido qui, dans sa propre essence, s'est incorporée un élément sadique. Et cette circonstance nous ramène exactement à notre point de départ. Assuré de la constance du concept sadique, étudions-le.

Redisons d'abord que les tendances sadiques anales sont des tendances sexuelles ⁽¹⁾ : ce sont les tendances qui marquent la phase prégénitale. Elles annoncent l'opposition masculin-féminin, de la phase suivante, vraiment génitale, par leurs caractères actif et passif qui sont, si l'on peut dire, la forme de la sexualité en cet état préliminaire. Cette indétermination ou, plutôt, cette autre détermination sexuelle en actif et passif, fait dire à FREUD que règne, à ce moment, une bisexualité latente.

Il définit ainsi le sadisme ou activité : "C'est l'expression d'une tendance à la domination qui dégénère vite en cruauté"⁽²⁾; quant aux tendances passives, "elles se rattachent à la zone érogène de l'anus qui, dans cette phase, joue un rôle important"⁽²⁾.

Et il ajoute : "Le désir de voir et de savoir s'affirme impérieusement"⁽³⁾; et au sujet du sadisme, il précise encore qu'il est agressif⁽⁴⁾; ailleurs, il parle des "investissements à tendances destructrices du stade sadique"⁽⁵⁾.

La régression au stade anal fournit ainsi deux traits fondamentaux de l'homme : un élément passif et un élément agressif et cruel. Mais autant FREUD développe aisément le déterminisme du second dans la névrose obsessionnelle, autant il passe vite sur le premier. Marquons-le à grands traits.

Dans l'Introduction⁽⁶⁾, il nous dit que cette passivité se retrouve dans les névroses scrutatrices sous forme de son contraire, c'est-à-dire sous forme de formations réactionnelles. L'obsession du contact, par exemple, est une négation du désir de voir; dans les Cinq Psychanalyses⁽⁷⁾, il nous dit que "là où les pulsions de

(1) - Introduction, p. 352.

(2) et (3) - Op. cit., p. 352.

(4) - Inhibition, symptôme, angoisse. Paris, 1925, p. 26 de la traduction.

(5) - Op. cit., p. 36.

(6) - Op. cit., p. 333.

(7) - Cinq Psychanalyses. Paris, Presses Universitaires de France, 1954, p. 259 de la traduct. Marie Bonaparte et R. Loewenstein.

curiosité sexuelle prévalent dans la constitution des obsédés, la rumination mentale devient le symptôme principal de la névrose"; et, plus loin, il est parlé du "rapport entre la pulsion à connaître et les processus cogitatifs"⁽¹⁾.

Si maintenant nous demandons la nature de cette correspondance, FREUD répond d'une manière verbale, mais qu'il faut connaître, que la régression libidinale produit une sexualisation de la pensée; la libido revenue à cet état où le désir de voir lui est essentiel, excite puissamment le désir de voir et de toucher : besoin si fortement développé que le malade ne peut en triompher qu'en tombant contradictoirement dans la phobie du contact. Dans la névrose obsessionnelle proprement dite, cette même sexualisation de la pensée transforme la curiosité sexuelle en rumination mentale : FREUD n'en dit pas davantage.

Il faut reconnaître qu'il emploie assez peu la passivité anale dans ses analyses : l'élément agressif et cruel, en revanche, forme le tissu de ses analyses d'obsédés; on le retrouve seul dans Inhibition, Symptôme, Angoisse et dans les Essais, sans mention de la passivité. Y exerce-t-il toutefois un rôle uniforme ? Non, sans doute : on lit dans l'Introduction une sorte de classification de la stratégie sadique dans la névrose obsessionnelle, qui distingue :

1) - Les tendances sexuelles fortement sadiques qui "servent de moyen de défense contre ces désirs"⁽²⁾. FREUD a donné ailleurs de ce fait une expression frappante : "La représentation obsédante : je voudrais le tuer ... signifie au fond ceci : je voudrais jouir de toi en amour"⁽³⁾; il écrit encore : "L'impulsion amoureuse se présente alors sous le masque de l'impulsion sadique"⁽³⁾. Cette forme de régression paraît se rapporter plus proprement à l'obsession idéative.

(1) - Op. cit., p. 259

(2) - Op. cit., p. 332.

(3) - Inhibition, p. 370.

2) - Les tendances sadiques qui "expriment la lutte entre la volonté de satisfaction et la volonté de défense"⁽¹⁾ et paraissent concerner les actes compulsionnels où FREUD distingue volontiers deux temps : un temps de satisfaction où la libido triomphe, suivi d'un temps d'interdiction, où le Moi se défend grâce à la régression sadique : et ainsi s'expliqueraient l'aller et le retour, l'acte commencé puis effacé, génie, au dire de FREUD, des syndromes compulsifs.

3) - Enfin, un sadisme qui se tourne de préférence "contre la personne même du malade qui s'inflige ainsi toutes sortes de tortures"⁽¹⁾. C'est un sadisme appliqué au sujet lui-même, alors que dans les autres cas il regarde les objets, entendons les objets de la libido.

Nous retiendrons de cette classification l'habileté de FREUD dans l'utilisation du sadisme anal. Le Moi trouve, grâce à ce moyen, une torture qui peut entrer dans l'intimité de ses pensées, et, en somme, dans tout l'univers moral : et dans cette torture, FREUD a mis l'élément spécifique de la névrose obsessionnelle. Venons maintenant à la régression.

2 - LA REGRESSION.

"C'est le retour d'une phase de développement supérieur à une phase inférieure"⁽²⁾ : notion "purement descriptive", elle désigne un mouvement de retraite de la libido, et donc une de ses modifications. FREUD en a mis l'étiologie dans ce qu'il a appelé la fixation : "J'appelle fixation (de la tendance) le fait, pour une tendance partielle, de s'être attardé à une phase antérieure"⁽³⁾. Le mot tendance partielle ne doit pas arrêter : c'est une des parties composant la

(1) - Introduction, p. 332.

(2) - Introduction, p. 368.

(3) - Op. cit., p. 367.

libido avant sa maturité, par exemple le voyeurisme. Et voici l'enchaînement des événements. Soit un obstacle traversant la libido : ne pouvant jouir, et devant jouir, elle sera attirée par un mode de jouissance passé et fort goûté, et encore praticable. Ainsi l'homme aux rats régresse à la phase érotique anale qui, nous dit-on, "fut marquée et encore accrue par des vers intestinaux"⁽¹⁾. L'auteur note encore que vers quatre ou cinq ans, ce malade s'attacha à une gouvernante et en garda une "curiosité ardente et torturante"⁽²⁾, qui n'est pas autre chose que le développement extrême de la pulsion à voir de la phase sadique anale, c'est-à-dire sa fixation à ce stade.

FREUD a fait de cette fixation une condition générale en disant que "l'activité sexuelle précoce ne manque jamais dans la névrose obsessionnelle, au contraire de l'hystérie"⁽³⁾ : l'attrait libidinal de la fixation déterminant la régression, explique son importance.

3 - REGRESSION ET REFOULEMENT

Ici apparaît un point délicat : quel est le rôle du refoulement dans la névrose obsessionnelle ? Car refoulement et régression sont à distinguer : la régression est un fait de la libido, le refoulement, l'état psychologique qui peut en résulter : "processus grâce auquel un acte susceptible de devenir conscient, c'est-à-dire faisant partie de la préconscience, devient inconscient"⁽⁴⁾, lit-on dans l'Introduction. C'est, nous dit-on encore, un concept dynamique, le concept d'une force appartenant au Moi, qui réprime la force de la libido. Le refoulement renvoie à l'inconscient; la régression à un état de la libido. Les deux peuvent

(1) - Cinq Psychanalyses, p. 239.

(2) - Op. cit., p. 203.

(3) - Op. cit., p. 206.

(4) - Op. cit., p. 368.

être liés, quoique indépendants dans leur principe. FREUD ajoute : le refoulement est l'âme de l'hystérie; la régression, celle de la névrose obsessionnelle⁽¹⁾. Toutefois, cette distinction n'est pas aussi tranchée.

Ainsi, les deux premières analyses de névrose obsessionnelle contenues dans l'Introduction y apportent des adoucissements : le cas de la femme de l'industriel impuissant la nuit de ses noces, et celui de la jeune fille au cérémonial du coucher, reposent essentiellement sur le refoulement.

Mais admettons que FREUD ait tâtonné dans l'application de ces concepts. Il reste que le refoulement existe quand même dans la névrose obsessionnelle, parce que, sans lui, cette maladie ne serait plus une névrose, mais une perversion. Cette vue, abondamment développée par FREUD, est décisive.

L'opération du refoulement est donc commune à toutes les névrozes : a-t-elle un trait particulier dans la névrose obsessionnelle ?

Cette question si importante trouvera mieux son lieu dans l'examen de l'inconscient; bornons-nous ici à annoncer la précision de FREUD : "Le refoulement, dans cette maladie, s'effectue non par l'amnésie, mais par la disparition des rapports de causalité, disparition qui est une conséquence d'un retrait de l'affect"⁽²⁾. Non par amnésie sous-entend : comme cela arrive dans l'hystérie.

En voilà assez pour comprendre que le refoulement dans la névrose obsessionnelle, c'est-à-dire l'inconscient, a une originalité assurée : nous lui consacrerons l'attention qu'elle mérite.

(1)-Op. cit., p. 369.

(2)-Cinq Psychanalyses, p. 250.

4 - LES FORMATIONS REACTIONNELLES

Ces formations découlent logiquement de la régression sadique : elles ne sont pas autre chose que le fruit d'une opposition excessive aux sollicitations de la libido. La force libidinale ne peut s'annuler que dans une force contraire : tel est l'esprit qui préside à la notion de formation réactionnelle. Le voyeurisme passif du stade anal donnera naissance, chez l'obsédé, comme déjà dit, à la formation réactionnelle de l'obsession du toucher. La formation réactionnelle est un contre-investissement et, de la libido, elle a la force et la constance.

Quelle est, maintenant, la nouveauté contenue dans la formation réactionnelle ? C'est une sorte de logique de la négation étendue à l'affectivité. Immense est la libido; immense doit être la force qui s'opposera à elle. L'homme aux rats est plein de haine contre son père : cette haine monstrueuse a dû être refoulée. Mais comment ? En vouant le plus grand amour à son père.

Mais FREUD ne s'est pas borné à cette notion : dans sa dernière pensée, il lui donne une extension singulière; il lui reconnaît un rôle constitutif envers l'idéal du Moi, et cette thèse, déjà vue à moitié, intéresse directement la névrose obsessionnelle.

Au moment de la destruction du complexe d'Oedipe, il se produit un démêlement des instincts avec libération de l'élément sadique de la libido, déjà marqué précédemment. Nous avons vu aussi que le Moi doit dès lors lutter sur deux fronts : celui du Soi, lieu de refoulement des instincts, à l'aide de formations réactionnelles, et celui du Super-Moi qui traite le Moi comme "s'il était responsable de ses tendances"⁽¹⁾. Et FREUD traite de l'idéal du Moi comme d'une formation réactionnelle du Moi lui-même.

L'apparition de la névrose obsessionnelle est liée à une

(1) - Essais, p. 212.

régression. Celle-ci ne touche pas que le Moi, elle touche aussi l'Idéal du Moi, qui est un dérivé du Soi. Ce qui fait que la libido du Super-Moi, si l'on peut dire, échange complètement dans cette régression l'amour pour le sadisme; l'Idéal du Moi devient destructeur. Voilà pourquoi FREUD a dit de lui qu'il était, dans cette névrose, une formation réactionnelle⁽¹⁾.

Ne craignons pas d'insister sur cette opinion : l'importance que FREUD lui accorde nous y invite en accord avec ses sectateurs.

Ce qu'indique en somme la notion de formation réactionnelle, c'est que la régression est la grande affaire de l'obsédé; et qu'elle lui est si nécessaire sous le poids de ses penchants qu'elle devient une seconde nature. Cette seconde nature, FREUD en a consacré l'existence en lui donnant le nom d'Idéal du Moi, lequel est incorporé au mécanisme de la névrose obsessionnelle.

Et voici le tableau ultime de la misère du Moi : non seulement il lutte contre le Soi, mais contre l'idée même de la faute conçue comme impardonnable, parce que devenue formation réactionnelle du Super-Moi.

Le voici donc pris entre les inspirations cruelles du Soi (meurtrier, dit FREUD, deux mots équivalents à celui de sadique), et les impitoyables reproches de ce que le vulgaire appelle conscience, et lui, FREUD, le Super-Moi, ou Idéal du Moi : et il lui donne une énergie destructrice, le sadisme, inapparente dans une libido bien réglée. C'est justement cette énergie sadique du Super-Moi qui se retourne contre le Moi, décidément assailli des deux côtés par le sadisme, dans ses sollicitations, dans la manière de les combattre.

"Il (le Moi) aboutit ainsi seulement à se torturer lui-même sans fin, soit à torturer systématiquement l'objet, lorsque la chose est possible"⁽²⁾.

S'il était permis de penser légèrement en cette matière,

(1) - Essais, p. 194.

(2) - Essais, p. 212.

nous dirions que FREUD enchérit sur le sadisme ordinaire, en le tournant à la foi contre le sujet et l'objet.

5 - NOTE SUR LES ESSAIS

Nous venons d'exposer les idées classiques de la psychanalyse en matière de régression sadique anale, en négligeant un peu le système nouveau des Essais. Cette décision est justifiée par deux raisons :

1° - Les Essais sont un ouvrage de pure spéculation.

2° - La régression ne s'accorde pas d'emblée avec la thèse nouvelle du sadisme conçu comme un produit de l'Instinct de Mort. Dans cette vue, le produit de la régression devient le produit d'un débrouillement particulier des deux instincts mêlés dans le complexe d'Oedipe. La régression, semble-t-il, cesse d'être un phénomène capital, en prenant une signification plus originelle : ce qui se passe lorsque la destruction du complexe devient le noyau de la névrose. Tous les concepts classiques de la psychanalyse auraient besoin d'être accordés avec les vues des Essais.

Ce serait un travail inutile, et parce que les Essais ne président à aucune analyse, et parce que FREUD lui-même ne s'en est pas soucié.

Au reste, les Essais ne changent pas le fond de l'explication : que le sadisme soit un instinct de mort uni à la libido, ou un élément originel de cette libido, cela n'importe guère pour la régression qui ramène, dans tous les cas, à un élément inclus dans cette libido; et, dans l'une et l'autre hypothèse, FREUD ne laisse pas de demander au sadisme d'agir comme sadisme. Nous négligerons donc la face métaphysique de ce problème, et prendrons la liberté de traiter l'Idéal du Moi des Essais comme une thèse complémentaire du sadisme décrit dans les ouvrages antérieurs.

C H A P I T R E III

APERCU SUR LE TRAUMATISME

Nous avons vu avec la régression et le concept si proche de formation réactionnelle les éléments capitaux de la névrose obsessionnelle. Terminons cet exposé historique par quelques mots sur les événements traumatiques.

Cette expression désigne la cause de l'insatisfaction de la libido; le chagrin moral du vulgaire n'y entre pas le moins du monde : le trouble d'une "pulsion" sexuelle arrêtée dans sa décharge, voilà le traumatisme freudien.

Ce n'est pas le choc de l'ensemble de l'être qui intéresse FREUD dans le traumatisme, c'est le sort de la libido, sort malheureux uniquement parce qu'elle est privée de son plaisir. La fille de la propriétaire imaginée par FREUD dans son Introduction trouvera dans la masturbation de concert avec la fille du portier, l'occasion de sa névrose future, et de deux manières : d'abord par la frustration qu'elle essuiera en y renonçant "à la suite d'une lutte terrible"⁽¹⁾, puis par sa fixation à ce stade auto-érotique qui la détournera de la sexualité adulte. Voilà donc un événement insignifiant en apparence, traumatique en réalité.

Tout, selon FREUD, peut être traumatique, y compris l'image fausse et pénible substituée à un événement anodin. Redisons que le traumatisme renvoie lui aussi à la libido, n'a de sens que par rapport à elle, et explique la régression : il est l'occasion de

(1) - Introduction, p. 380.

la régression par l'insatisfaction qu'il apporte.

Il est clair que l'événement traumatique est un concept d'étiologie générale des névroses : il n'y a pas de concept traumatique propre à la névrose obsessionnelle.

Son effet dépend de deux circonstances : de la force du Moi, capable ou non de souffrir la privation, et du degré de fixation de la libido à tel état, lequel va commander la fuite libidinale en arrière. Mais ce n'est pas telle qualité du traumatisme qui engendrera une régression plutôt qu'un refoulement, une névrose obsessionnelle plutôt qu'une hystérie : la théorie traumatique n'a pas de fonction particulière dans la névrose obsessionnelle.

Nous rappelons qu'elle n'est même pas un intermédiaire indispensable : FREUD le montre dans ses séries complémentaires.

Fixation et privation, celle-ci entendue comme cause de traumatisme, forment des "séries complémentaires". Au milieu de la série, les deux causes jouent également ensemble; aux extrémités, chacune intervient quasiment seule; d'un côté, nous avons les malades qui le seraient devenus par l'effet seul de la constitution de leur libido; de l'autre, ceux qui doivent leur état au traumatisme⁽¹⁾, ou presque. On admirera la souplesse de la doctrine, qui va jusqu'à s'incorporer la théorie des tempéraments en substituant à ceux-ci la libido, et combien il serait faux d'attribuer le beau rôle aux fameux traumatismes : ils ne sont qu'une occasion, et encore lointaine.

(1) - Introduction, p. 374.

CONCLUSION

Ramassons les points principaux de la doctrine.

Qui veut étudier la névrose obsessionnelle rencontre les deux questions classiques de la pathologie mentale, celle de leur étiologie et celle de leur mécanisme, de leur forme, de leur structure. Comment FREUD répond-il à ces deux questions ?

Pour l'étiologie, il n'en propose aucune propre à la névrose obsessionnelle. Et les deux points à considérer ici :

1° - Le traumatisme,

2° - Le conflit du Moi et de la libido,

relèvent de l'étiologie générale des névroses et ne donnent qu'une lumière très indirecte à notre problème.

Quant à la forme, nous avons marqué le rôle privilégié de la régression sadique anale; et, dans ce couple, la prépondérance de l'activité sadique sur la passivité anale.

C'est la régression sadique qui est le fait premier : elle engendre une libido haineuse, une libido destructrice, reflet de l'instinct de mort des Essais : mais la qualité de cette libido est déjà entière dans l'Introduction. Et cette haine engendre à son tour, par prolongement réactionnel, la sévérité ou l'ascétisme de l'Idéal du Moi. Et toutes ces forces se réunissent dans le symptôme.

Donnons-en un exemple : voici une compulsion au suicide de l'homme aux rats. "L'ordre lui vient, en cours d'étude, de se couper la gorge avec un rasoir"⁽¹⁾.

L'analyse a donné à FREUD les éléments suivants : l'amie du

(1) - Cinq Psychanalyses, p. 220.

malade a dû s'absenter pour aller soigner une vieille parente; le malade maudit cette dernière, et souhaite sa mort; il se punit de ce souhait en souhaitant sa propre mort.

Ce bel exemple permet de percevoir :

- a) - le rôle de la libido dans la naissance de la colère du malade;
- b) - le rôle de la haine dans celle de son souhait;
- c) - le rôle de la formation réactionnelle dans celle du remords.

Il permet mieux : il permet d'établir la correspondance entre l'analyse classique de l'obsession et celle de FREUD.

a) Le siège mis devant le Moi par l'idée obsédante s'explique par la ténacité de la libido, laquelle, sous ses deux formes de la haine ou de l'amour, vole d'une manière indispensable à sa satisfaction.

b) Quant à la souffrance du malade, elle a sa source dans la sévérité de l'Idéal du Moi.

C'est la régression qui explique la cruauté du malade envers lui-même; et cette cruauté est destinée, de chaînon en chaînon, à vaincre l'amour impossible; dans la névrose obsessionnelle, le refoulement s'opère par un contre investissement sadique : voilà le point.

Cela éclate dans le symptôme : le symptôme de ce malade est la seule forme d'amour qui lui reste, sous l'effet de sa régression : "Nous pourrions élargir notre proposition en disant que les symptômes ont pour but soit de procurer une satisfaction sexuelle, soit de se préserver contre elle; le caractère positif, au sens de la satisfaction, étant prédominant dans l'hystérie, le caractère négatif, ascétique, dominant dans la névrose obsessionnelle"⁽¹⁾. Mais il doit être clair que ce négatif et ce positif

(1) - Introduction, p. 325.

se répondent comme deux états opposés propres à la libido.

FREUD a forgé en conséquence la notion de satisfaction négative, d'où tout découle dans la névrose obsessionnelle.

Le symptôme est rigoureusement, pour l'obsédé, la seule satisfaction qui lui reste, vu la forme de sa libido. La névrose obsessionnelle, avant d'être une maladie, est un état libidinal. Mais cet état libidinal est fait d'une privation complète, grâce au sadisme, génie de cette maladie. Or le sadisme lui-même, c'est encore de la libido.

Ainsi, en partant de la libido insatisfaite, de degré en degré, et sans rien introduire d'autre dans cette chaîne qu'une libido acharnée à son plaisir, on arrive au symptôme, sorte de plaisir libidinal résiduel.

Soit une libido; traversée par un obstacle, elle régresse; mais cette régression est commandée par elle-même, c'est-à-dire par un état antérieur; il ne résulte donc pas autre chose de cette opération qu'un nouvel état de la libido. Quelle est maintenant la différence entre cet état et celui qu'elle visait ?

Elle n'est pas tout à fait celle d'une libido satisfaite avec une libido insatisfaite : elle réside autant dans le mode de la satisfaction. La libido voulait-elle jouir en adulte ? Elle ne l'a pas pu; elle jouira donc par le symptôme, c'est-à-dire d'une manière sadique, mais elle jouira.

La conception du symptôme comme plaisir substitutif n'a pas cette rigueur, il est vrai, dans les Essais, parce que le mode sadique de la libido a disparu pour devenir une entité distincte rattachée à l'Instinct de mort. Mais le symptôme ne laisse pas de marquer le retour de la sexualité insatisfaite, après avortement de la sublimation dans le complexe d'Oedipe. "La névrose", écrit FREUD dans les Essais⁽¹⁾, "se produit toutes les fois que

(1) - Essais, p. 161.

le passage de buts sexuels directs à des buts entravés n'a pu s'effectuer complètement". Cette variation ne touche pas à la thèse générale de la libido, et cela nous suffit.

Ainsi, du commencement de l'oeuvre à la fin, tout se noue dans la libido : en elle est le cycle entier de la névrose.

L I V R E I I

LES ANALYSES DE FREUD

P R E M I E R E P A R T I E

L'EQUIVOQUE DE LA LIBIDO ET LES VUES IMPLICITES

CHAPITRE I

LA REGRESSION SADIQUE ANALE N'EST PAS LA SEULE CLEF DE LA NEVROSE OBSESSIONNELLE.

Ce résumé de la doctrine trace, croit-on, une voie simple à la discussion : allons directement à l'examen de la régression anale puisque FREUD la donne pour essentielle.

Or, cette méthode serait très fâcheuse.

Un lecteur de FREUD ne manque pas d'être frappé par le double aspect de ses ouvrages : il y trouve une théorie, qui expose la régression, et des analyses pratiques. Et comment procède-t-il dans ce travail-ci ? Il est remarquable que les analyses de FREUD en-ferment, elles aussi, une sorte de corps de doctrine, quoique inavoué. Quelle est la relation de cette pratique psychanalytique avec la théorie ? La contredit-elle ? Non pas : elle l'enrichit, et la justifie; or, FREUD •père le passage entre la théorie et l'analyse à l'aide d'idées nouvelles par rapport à la théorie.

Ou, si l'on préfère, il y a deux choses dans FREUD : une théorie et des analyses, complémentaires l'une de l'autre. Ainsi, la théorie n'est pas son dernier mot : les vues des analyses comp-tent pareillement. Tel est le fil d'Ariane pour qui cherche à pé-nétrer dans le système; le perdre, nous ferait courir après une chimère : rechercher dans la régression le fort de l'explication de la névrose obsessionnelle.

FREUD a forgé très tôt sa théorie de la régression sadi-que, et, très tôt, il en a fait un exposé à peu près complet, disposé

seulement autrement dans les Essais. Mais il est aussi clair qu'en avançant dans ses analyses, il a senti le besoin d'autres principes, sans lesquels elles auraient avorté. Qu'il se soit tu maintenant sur cette circonstance, c'est évident. Mais ne lui a-t-elle pas échappé à lui-même ? A-t-il vraiment senti qu'à côté de la régression il faisait jouer un autre ressort ? C'est douteux, et il n'importe : il nous appartient de faire ce débrouillement, qui nous conduira à envisager séparément les analyses de FREUD et la régression sadique anale.

C H A P I T R E I I

LES ANALYSES DE FREUD : LEUR METHODE

Avouons notre embarras : il n'est pas facile de se faire une idée nette de cette méthode. La complexité, la minutie, la prolixité des analyses de FREUD ont de quoi décourager. Quels principes y suit-il ? Quelles sont les clefs de ses démonstrations ? A-t-il même une méthode ? Tantôt il s'enfonce dans d'étranges analyses; ou bien il jette ses fondements sur de vrais jeux de mots; souvent, encore, il est comme insaisissable : il invoque ouvertement un principe et en suit un autre; et comme ces principes sont très-différents les uns des autres, on se demande si leur multiplicité n'est pas la preuve de leur fragilité.

Quel est son but ? Expliquer l'obsession, ce qui signifie, nous le verrons, la rendre compréhensible et naturelle. Mais le problème posé par ces analyses n'est pas seulement d'apprécier une doctrine clairement exposée : c'est d'abord celui d'une explication de textes. Absorbée par sa tâche de l'explication psychanalytique à tout prix, la pensée de FREUD n'annonce plus ses arguments. En peu de mots, ces analyses sont très-difficiles à suivre et méritent toute notre attention, car elles prodiguent les vues implicites.

Or, ces vues implicites dépendent toutes d'une idée maîtresse, le sens du symptôme, qu'il convient d'étudier en premier lieu.

C H A P I T R E I I I

LA THEORIE DU SENS DU SYMPTÔME ASSURE LA LIAISON ENTRE LA LIBIDO ET D'IDÉE OBSÉDANTE.

Pour commencer correctement la discussion, il faut partir de l'idée maîtresse de FREUD, vraie intuition du système, qui est la libido. Et il est capital de mettre au-devant de son esprit ce que FREUD dit inlassablement de la psychanalyse, qu'elle est une psychiatrie de l'instinct. Jamais la libido, telle que la dépeint la théorie, n'apparaît comme un état psychique premier, toujours elle est donnée comme un instinct, et même comme l'instinct fondamental.

Ce n'est pas tout : FREUD estime que cette libido se règle entièrement sur un principe qualitatif très simple : la recherche du plaisir et l'aversion de la souffrance. Ce principe tout passif fait de la libido une force vitale souveraine et obscure, dont la destinée dépend surtout de sa quantité. Une libido insatisfaite mais sans force n'aurait aucun poids dans une névrose : c'est sa masse qui en fait un agent causal. Ainsi, non seulement l'instinct est le fond de la psychanalyse, mais l'instinct estimé comme pure énergie psychique, ou, mieux, comme une tendance sans aucune détermination morale ou psychologique. La vraie qualité, c'est-à-dire le désintéressement positif et sincère, le sentiment du Bien, l'attachement d'une âme à la perfection, n'entrent pas dans la libido. La libido n'est pas un sentiment, même au plus bas degré, c'est une énergie.

Voyez les qualificatifs qu'il lui donne : elle est tenace, visqueuse⁽¹⁾, rebelle⁽²⁾, mots faits pour marquer sa brutalité.

(1) - Introduction, p. 374.

(2) - Op. cit., p. 459.

Il nous dit aussi qu'elle est analogue à la faim, et "désigne la force avec laquelle se manifeste l'instinct sexuel comme la faim désigne la force avec laquelle se manifeste l'instinct d'absorption de la nourriture"⁽¹⁾. On le voit, ayant à marquer la libido, c'est le mot de force qui vient sous la plume de FREUD.

Autre preuve, celle-ci, indirecte. Comment explique-t-il des états de la libido manifestement plus moraux, par exemple la tendresse ? Il les définit négativement par rapport à la sexualité, jamais positivement, c'est-à-dire en affirmant leur fin propre et irremplaçable. La tendresse est une libido déssexualisée; elle n'est qu'un résidu d'énergie libidinale, elle est impalpable comme donnée subsistant par soi. Quand il lui arrive de dire que la libido est une "force psychique"⁽²⁾, il faut entendre qu'elle est un instinct entraînant en esclave la pensée dans son sillage.

On ne saurait mieux comparer la libido qu'à un fleuve : survient-il un barrage ? Le fleuve reflue ou dérive; mais son cours n'est pas arrêté. Ainsi se forme le symptôme, par le trop-plein de la libido.

Cela est si vrai que FREUD a là-dessus une expression remarquable : "la libido", dit-il, "fournit toujours les symptômes de la névrose"⁽³⁾. Régression, refoulement, formation réactionnelle, sont les mécanismes de défense du Moi face à l'instinct : ils sont bien dans le Moi, mais leur âme formatrice est dans l'instinct malheureux. Nés sous sa poussée, ils sont fils de son énergie.

Le trouble de la névrose vient donc d'un instinct, qui n'est pas un instinct quelconque, mais le grand et unique instinct : son énergie est donc essentielle; est-elle retenue ? Elle doit se porter quelque part, elle ne peut rester suspendue derrière le barrage de la privation. Et où ira-t-elle ? Elle passera dans le symptôme.

Le primum movens de la névrose obsessionnelle est dans l'instinct, non dans le Moi, même dans les Essais où le pouvoir tyrannique de ce Moi est exalté, encore moins dans la pensée. Jamais

(1) - Op. cit., p. 336.

(2) - Introduction, p. 415.

(3) - Op. cit., p. 414.

FREUD ne décrit l'idée obsédante comme un trouble de la pensée, toujours comme une énergie libidinale transformée.

Or, dans cette relation entre l'instinct et l'idée obsédante devait apparaître une difficulté énorme, sensible au lecteur de bonne foi dès son premier commerce avec la psychanalyse.

En partant de la libido insatisfaite, disions-nous plus haut, de degré en degré et sans rien introduire d'autre dans cet état qu'une libido acharnée à son plaisir, on arrive au symptôme. Mais, justement, partir de cette donnée énergétique pour aboutir à cette obsession, qualitativement si différente comme trouble de la pensée, est une gageure.

Et FREUD l'a senti : en témoigne son recours à une doctrine singulière, celle du sens des symptômes, premier fondement de l'explication psychanalytique. Cette doctrine était nécessaire à FREUD pour frayer le passage entre la libido et la pensée obsédante, en lui procurant les degrés intermédiaires indispensables entre les deux.

C H A P I T R E I V

LA DOCTRINE DU SENS DU SYMPTÔME INTRODUIT LE SENTIMENT
COMME INTERMEDIAIRE ENTRE LA LIBIDO ET LA PENSÉE OBSÉDANTE :
TEL EST SON INAPPRÉCIABLE SECOURS.

- I -

Le grand problème de FREUD, disions-nous, vu son point de départ, est de retrouver la libido dans le symptôme. Voici comment il l'a résolu : en affirmant que le symptôme a un sens. Le symptôme obsessionnel a un sens, et ce sens est inconscient : telle est la doctrine qui, rappelons-le, n'est que l'application pure et simple à la névrose obsessionnelle de la doctrine générale du sens des symptômes.

Laissant de côté pour le moment le point de l'inconscient, voici quelques définitions de FREUD sur cette doctrine.

"Nous avons réussi à dégager", dit-il, en conclusion d'un cas de jalousie obsédante, dont nous reparlerons, "le sens de l'intention de la manifestation psychique, ainsi que ses rapports avec un élément inconscient faisant partie de la situation"⁽¹⁾.

FREUD, dans ce passage, assimile sous nos yeux l'idée obsédante avec une intention psychique. Cette intention tend à parler de quelque chose qui est évidemment la libido. Elle en est le messager. Telle est la thèse générale.

Voici un autre endroit où FREUD pose très-précisément le sens des idées obsédantes à partir d'une définition apparemment fort orthodoxe des dites idées : "Ce sont", dit-il, "des idées réfractaires

(1) - Introduction, p. 275.

aux arguments logiques et aux arguments tirés de la réalité"⁽¹⁾. Il y aurait des réserves à faire sur ces définitions : mais il est vrai que ces idées sont, dans une certaine mesure, ce que dit FREUD, parce qu'elles ne s'évanouissent pas malgré leur absurdité reconnue.

L'intérêt de ce texte est de préparer à l'intelligence du suivant. FREUD ajoute en effet : "Si une obsession résiste aux épreuves de la réalité, d'où vient-elle donc ?"⁽²⁾. De cette interrogation, rapprochons un autre endroit, tiré des Cinq Psychanalyses⁽³⁾ : nous aurons la pensée achevée de l'auteur. "La première tâche qu'elles nous imposent est de leur donner un sens et une place dans le psychisme de l'individu afin de les rendre compréhensibles et même naturelles". Ce texte répond très-bien à la question et aux définitions précédentes : l'idée obsédante est absurde parce qu'on n'en recherche pas le sens; leur sens, recherché et trouvé, elles deviennent compréhensibles et même naturelles.

Voyons-en la démonstration sur un exemple.

L'obsession de l'homme aux rats expliquée par son sens.

Nous choisirons la première obsession de l'homme aux rats : elle est rapportée par un adulte comme une obsession de son enfance.

A l'âge de quatre ou cinq ans, le malade s'est mis à désirer violemment de voir nues certaines personnes, en éprouvant en même temps des craintes, surtout celle que son père ne meure dans le temps où il a ces pensées, qu'il s'efforce donc de s'interdire.

FREUD décompose ainsi cette obsession. Il relève :

1) - Un élément sexuel, le voyeurisme. Ce désir, dit-il, correspond à l'obsession ultérieure, sans avoir encore le caractère d'une obsession, "car l'enfant ne le rejette pas complètement"⁽⁴⁾.

2) - La transformation de ce désir en obsession par l'association intime d'une crainte "obsédante", "vague, imprécise"⁽⁴⁾.

(1) - Op. Cit., p. 272.

(2) - Op. cit., p. 273.

(3) - Op. cit., p. 220.

(4) - Cinq Psychanalyses, p. 204.

FREUD a donné un résumé de la formation progressive de cette obsession qui signifie ceci : "Si j'ai le désir de voir une femme nue, mon père doit mourir"⁽¹⁾.

D'abord, à cette pulsion érotique est associé un mouvement de révolte contre elle. Puis, à un désir, pas encore obsessionnel, s'oppose une appréhension à caractère déjà "obsessionnel"⁽¹⁾. Enfin, un affect pénible provoque des tendances à des actes de défense. Cet état est celui de l'obsession pleinement constituée, que FREUD marque par un trait qui lui est cher : les actes de défense de l'obsédé.

Mais d'où vient cette appréhension ? C'est simple. "Il faut... rechercher les événements traumatiques, conflits et refoulements sombrés dans l'amnésie qui laissèrent subsister, à titre de résidu, le contenu de l'appréhension obsédante"⁽¹⁾.

En clair, FREUD annonce que le désir de l'enfant doit être associé à un drame; que ce lien est oublié, mais solide dans l'inconscient; et qu'en attachant irrévocablement ce désir à une peine, l'enfant fait de ce désir une obsession.

Que vaut cette explication ?

La recherche du sens devait conduire à la libido; or, sans s'en apercevoir, FREUD ne découvre qu'un sentiment.

Que signifie, demande FREUD, l'idée de cet enfant : mon père doit mourir si je ressens le désir sexuel en question ? Est-ce une absurdité, l'absurdité de la définition classique, ou a-t-elle un sens ?

Oui, répond-il, cette obsession a un sens : il m'a été livré par le récit du malade lui-même, confirmant mon hypothèse d'un drame sexuel infantile. Le père a traversé la route de la sexualité de son fils au stade du voyeurisme. C'est cet arrêt qui a associé au désir, pas encore obsessionnel, une appréhension à lui opposée, "à caractère déjà obsessionnel". Et maintenant l'obsession de ce malade est claire : sa libido malmenée par son père ne s'en est jamais remise : tous ses désirs sexuels sont devenus douloureux, car associés à un drame; douloureux, donc rejetés, ce qui en fait des obsessions.

(1) - Op. cit., p. 205.

Observons d'abord qu'une vue supérieure de notre auteur préside à la compréhension de sa pensée : touchons-en deux mots.

Le fond de l'homme est le plaisir. FREUD a toujours tenu ce principe. Et la source du plaisir est la libido. Si celle-ci est privée de son plaisir, l'homme tombe dans un état insupportable. Faisons-en l'application à notre malade : son désir est devenu obsédant, c'est-à-dire rejeté, en vertu de la nature fondamentale de notre Moi qui hait la souffrance. Car ce désir s'est joint à une peine, il est pris dans un conflit : à chaque essor de la libido, l'impossible satisfaction se retrace au Moi, en se référant au drame fondamental, démesurément agrandi. Sa sexualité est devenue impossible, donc douloureuse, donc indésirable; il la bannit, il la rejette, il en fait une obsession.

On fera ici une remarque : comment expliquer, demandera-t-on, la généralisation de l'appréhension en crainte que son père doive mourir ? FREUD ne s'en explique pas; mais il est permis d'y voir un effet de la régression sadique. Quand il forme son désir, il se met à haïr son père. Cette haine, sous l'action du refoulement, perd une partie de sa détermination pour devenir une pensée pénible à l'endroit de son père. Il y a beaucoup de dialectique dans FREUD; en voici un très beau cas. Quoiqu'il en soit de ce point, notre conclusion n'en dépend pas. Qu'a donc fait FREUD ? Analysant cette obsession, il nous a promis une affaire libidinale : que nous rapporte-t-il en fait ? L'intervention d'un sentiment, d'un simple sentiment, voilà le point.

- II -

L'EQUIVOQUE DE L'ANALYSE FREUDIENNE.

Ramassons la discussion. Quel problème FREUD s'est-il posé ? Construire l'obsession à partir d'un fait. Nous sommes donc au coeur de la névrose obsessionnelle, de la psychanalyse et de notre étude.

Quel est ce fait ? Un acte de la libido, et même un acte

inachevé. Et que fait l'auteur ? Il note sous nos yeux la transformation de la libido en obsession. Et à quel indice reconnaît-il ce changement ? Le désir est devenu une obsession parce qu'il a été rejeté : voilà le fond de l'explication.

Mais qu'est-ce qui a été rejeté ? Est-ce la libido ? Point du tout : c'est un désir devenu pénible, nous dit l'auteur. Qu'est-ce qu'un désir ? Un sentiment de l'âme qui recherche certains objets soit comme nécessaires, soit comme agréables ; c'est, au-delà du mouvement de l'instinct, un état moral, fait de représentation, de regret, et de réflexion, complexe, malgré sa banalité.

Toute la démonstration de FREUD roule sur cette équivoque : feindre de croire que certains sentiments représentent rigoureusement l'instinct conçu métaphysiquement sous le nom de libido, et, dès lors, ne plus s'aider que de ces sentiments, en abandonnant l'instinct. Ainsi il tire de la libido ce qui n'est que dans les sentiments, après avoir mis dans ces sentiments ce qui n'est que dans la libido.

De quelque côté qu'on se tourne, cette confusion est indéfendable.

Regarde-t-on la libido ? Nous savons que FREUD met dans la libido l'énergie infinie d'un instinct ; et il est clair qu'il veut alimenter ainsi l'énergie infinie de l'obsession. Mais pourquoi ne peut-il appréhender cette libido en elle-même ? Parce que dans son principe elle est hors de la pensée, et quoi qu'il fasse, l'obsession est dans la pensée. Il a donc dû, à toute force, en faire une chose mentale. Et par quel moyen ? En la considérant comme un désir, et même, dans notre cas, un désir malheureux : et l'on a vu comment FREUD, au cours de son analyse, a glissé d'un mot à l'autre, et d'un concept à l'autre.

Le point donc très précis et capital que nous établissons ici est que FREUD, au mépris de sa théorie, est amené à confondre un instinct avec la simple sensibilité, un instinct avec son effet moral : et cette confusion s'introduit ici à l'aide du mot désir : tel est le trait de lumière qui éclaircit les replis les plus ténébreux de ses analyses.

Or, cette confusion est universelle dans FREUD. Il faut mettre en fait qu'il n'y a pas une analyse où la libido ne soit donnée comme le ressort dernier de l'obsession quand, en réalité, c'est un sentiment qui agit. Jamais cette libido formidable ne se laisse appréhender en elle-même, et comme un état singulier; jamais elle n'est la matière vraie de ses analyses; jamais n'apparaît cette énergie primitive tant annoncée : la libido annoncée dans la théorie est une chimère.

Tournons-nous maintenant vers le rejet. Qu'est-ce que FREUD se proposait par ce concept ? Peindre l'horreur vitale inspirée par une libido insatisfaite, de telle sorte qu'elle répondît en sens inverse à l'élan de cette libido vers l'objet désiré; définir, en quelque sorte, un instinct négatif, une répulsion, formidable comme la libido, et instinctuelle comme elle, tout à fait hors du domaine de la raison, et même l'asservissant.

Mais ces vues restent métaphysiques. Que trouve-t-on dans l'analyse de la chose ? Une souffrance, et l'éloignement de l'homme pour elle : ce sont là des états moraux fort-communs.

Nous ne disons pas que l'idée soit fausse; nous disons seulement que cette psychologie freudienne, qui s'annonce extraordinaire, ne touche pas d'autres ressorts que ceux de la sensibilité commune : elle ne tient donc pas ses promesses.

Ainsi, que FREUD considère la libido positivement ou négativement, s'il veut marquer son effet dans l'homme, il est obligé d'entrer dans des sentiments fort-ordinaires, lesquels sont la seule matière première de ses analyses.

CONCLUSION

L'erreur de FREUD a sa source dans une confusion sur la causalité psychiatrique.

Quand il dit que le symptôme obsessionnel, pour nous limiter à cette névrose, a un sens, il n'exprime pas une opinion extraordinaire : il entend lui assigner une cause en le considérant comme un fait de la nature vivante. Imaginons qu'il aît borné sa doctrine à cette proposition : la privation de la libido engendre l'obsession. Qu'aurait-il fait, si ce n'est imiter le langage de certains psychiatres classiques, mettant cette cause, les uns, comme MOREL, dans l'anxiété, les autres, comme WESTPHAL, dans un trouble intellectuel ? Comme eux, il aurait assigné à ce trouble psychiatrique une cause générale, une condition lointaine plus ou moins vraisemblable : car il y a autant d'anxiété et de trouble idéatif dans l'obsession qu'il y a de tyrannie, cette tyrannie qu'il explique par la libido. A s'exprimer ainsi, et FREUD l'a presque fait dans son premier travail, on s'en tient à une causalité de principe, autant hypothèse que cause vraie, pleine et entière, comme cela est fréquent en biologie.

Il est rare qu'une cause biologique soit jamais aussi complètement cause qu'une cause physique, parce qu'entre elle et son effet agissent aussi mille propriétés de la matière vivante plus ou moins indéterminées. Il faudrait, pour échapper à cet inconvénient, pouvoir prendre l'explication d'un point de vue énergétique et quantitatif, comme FREUD l'a en effet conçu a priori pour sa libido. Quand le physicien retrouve l'énergie du cours d'eau dans le courant électrique qui sort de la dynamo, il pose une loi parce qu'il peut mesurer une quantité. Quand le biologiste nous dit que la réticulée régularise le sommeil, il ne peut éliminer la qualité parce qu'il ne peut éliminer la finalité interne du système, elle-même cause d'autres énergies. La cause en psychiatrie soulève les mêmes difficultés. Aussi cette cause est-elle prise habituellement dans un

sens très large, au sens de cause favorisante et lointaine.

Dire que l'obsession reconnaît sa cause dans l'anxiété, c'est une manière de marquer que ce trouble a un sens, ce n'est pas annoncer la transformation simple, naturelle et compréhensible de l'anxiété en obsession : entre les deux gît, en effet, l'inextricable réseau des relations psychosomatiques, ôtant à l'anxiété sa prétention d'être une cause vraie.

Or, FREUD a franchi le saut : non seulement il entend cette expression de sens des symptômes comme l'affirmation d'une causalité de principe, mais, ramenant le problème psychiatrique à une question énergétique, il établit la plus belle équivoque.

La libido, avons-nous dit, est une énergie; et cette énergie contrariée se retrouve dans l'obsession. Or, nous avons montré que, dans sa quête de la libido, ce qu'il trouve, ce n'est pas celle-ci, c'est un sentiment : c'est ce sentiment qu'il charge de l'énergie libidinale.

Ainsi, et sans l'avouer, FREUD est amené à traiter le sentiment, simple apparence de la libido, comme un être physique; et, ainsi, la libido, tout en restant une énergie, acquiert une causalité psychique.

Bénéfice immense ! par cette équivoque, il a fait pénétrer dans la pensée du malade une énergie définie d'abord en dehors d'elle comme un instinct.

Et ce n'est pas tout : la cause, je veux dire la libido, étant devenue, comme chose de l'esprit, qualitativement assimilable à son effet, c'est-à-dire à l'obsession, il déduit très facilement celle-ci de celle-là : car il ne s'agit plus que d'une simple transformation d'énergie libidinale, entendue aussi, grâce à son équivoque, comme une énergie spirituelle.

Que l'équivoque du concept libidinal ruine à elle seule la psychanalyse, cela n'est pas douteux; et l'on pourrait aussi montrer que prendre l'instinct tantôt comme un instinct, pour avoir l'énergie, tantôt comme une force psychique, c'est-à-dire comme un sentiment pour entrer avec lui dans l'intérieur de la pensée, établit

une domination exorbitante de l'instinct sur la pensée. Nous y renoncerons ici, car notre objet est la logique interne de FREUD, non une critique philosophique. Nous voulons saisir FREUD sur le fait de sa démonstration, et dans sa dialectique. Qu'entendons-nous par ce mot ?

La conclusion de cette partie de notre étude est que FREUD va vouloir expliquer l'obsession, non, comme il le dit, par la libido, mais par des sentiments violents inspirés par cette libido. J'appelle dialectique l'art avec lequel il va tirer de ses concepts ce qui n'y est pas. En mettant ainsi en pleine lumière la nature de sa déduction, nous ébranlerons le système moins par sa philosophie, qui fascinera toujours, que par les analyses qui la soutiennent.

C H A P I T R E V

LES ETATS MORAUX SUBSTITUES PAR FREUD A LA LIBIDO.

- I -

Nous avons vu, dans l'exemple de la première obsession de l'homme aux rats, la douleur et l'aversion de l'homme pour cet état substituées à la libido comme ressort de l'obsession. Peut-on classer ces sentiments mis généralement par FREUD à la place de l'instinct fondamental ? C'est facile : ils se ramènent à deux groupes.

Dans le premier, nous mettrons l'amour et la haine; dans le deuxième, un état dérivé du précédent, plus état que sentiment, mais source de sentiments variés, appelé par FREUD identification. Et nous tenons là l'univers de la "dynamique psychique" avec laquelle FREUD fera ses obsessions.

A l'égard de l'amour et de la haine, ils naissent directement de la libido : libido heureuse pour la première, malheureuse pour la seconde. Mais ces sentiments portent bien d'autres nuances. D'abord, ils peuvent déterminer des états subséquents : joie et soumission, tristesse, douleur, rage, révolte. La dialectique des sentiments, ou art de les faire suivre les uns des autres, est admirable dans FREUD.

Ensuite, cet amour lui-même n'est pas pris dans un sens strict : il enferme tous les genres d'amour, amour sensuel, bas, irréfléchi, incestueux, bizarre, ou passionné. Nous ne disons pas que l'amour cornélien paraisse souvent dans ses exemples, mais enfin, dans

l'homme aux rats, à côté de l'amour anal du fils, il y a dans ce fils un amour de jeunesse qui peut passer pour l'amour des honnêtes gens : remarquez qu'il n'y a aucune différence d'essence entre les deux, les deux n'étant qu'un acte de libido. Ce qui explique aussi que ce même fils nourrisse un étrange amour à l'égard de son père : qui ne connaît la théorie freudienne de l'amour filial incestueux détruit dans le complexe d'Oedipe ? Mais elle a peu de part dans cette affaire : le psychologue FREUD décrit ici un amour filial directement proportionné aux facilités sensuelles anales ou masturbatoires que ce père accorde à son fils : et remarquez que cette espèce de reconnaissance fondée sur l'intérêt de la concupiscence est du même ordre que le voyeurisme, du même ordre que la jouissance anale de cet enfant, car tout cela, c'est de la libido.

Observons encore que cette libido par reconnaissance se tourne immédiatement en haine lors de l'opposition paternelle. Non seulement la libido est un sentiment infiniment varié, mais elle est aussi très-mobile. Pour la haine, sorte de libido négative, nous remarquerons qu'elle révèle le défaut du système : car si FREUD a pu trouver un mot pour déguiser l'amour en instinct, il ne l'a pu pour la haine; et il est curieux de le voir réduit à appeler haine ce qui n'est que haine, en effet, mais qui, dans son esprit, est une forme de l'instinct.

Pour l'identification, elle est, à sa manière, un produit de la libido.

Un trait de ressemblance d'ordre libidinal, notons cette précision, de son capitaine avec le père de l'homme aux rats, le fait identifier par celui-ci avec son père; une analogie sexuelle de circonstance portera aussi le malade à s'identifier avec son père. Cette identification va loin, nous le verrons. FREUD joue constamment avec ce ressort.

Tel est ce classement; il enferme tous les cas de FREUD. Nous répétons que tout part de la libido, par une filiation naturelle imaginée par FREUD, et se prolongeant sans effort jusqu'à l'obsession elle-même, variété de libido sous sa forme haineuse.

UNE PREUVE EXPERIMENTALE.

Rien ne justifie mieux notre opinion que d'examiner devant le lecteur les propres analyses de FREUD.

Nous laisserons de côté les exemples de l'Introduction beaucoup moins travaillés que ceux des Cinq Psychanalyses : aussi bien l'amour et la haine se lisent-ils directement dans cette jeune fille au cérémonial du coucher, ou dans cette femme d'industriel dévorée par une jalousie obsédante. Au reste, qui peut le plus peut le moins : le gros point est de nous justifier dans les exemples des Cinq Psychanalyses, pierre angulaire de l'édifice.

Nous nous adresserons à l'homme aux rats, en ne retenant que ses obsessions les plus typiques.

Nous avons déjà vu sa première obsession, celle de son enfance, avec son désir douloureux suivi d'un refus.

Voici maintenant sa grande appréhension obsédante.

Au cours d'une période militaire, un capitaine a fait devant le malade le récit d'un supplice par les rats entrant par l'anus du patient. A cette histoire, l'idée vient au malade que "cela arrivait à une personne qui lui était chère (entendez son amie) et aussi à son père"⁽¹⁾. Telle est l'obsession qui provoque une formule de défense : "Mais ...!".

Elle a donné lieu de la part de FREUD à une formidable exégèse, inextricable, où l'auteur semble s'envelopper pour mieux surprendre. Mais il faut vaincre les apparences.

Fait fondamental : ce récit éveille l'érotisme anal du patient "qui fut marqué, et encore accru, par des vers intestinaux"⁽²⁾.

Qu'est-ce qu'érotisme anal ? C'est une forme de la libido. La voici éveillée. Quel va en être le fruit ? L'identification du capitaine faite par le malade avec son propre père.

(1) - Cinq Psychanalyses, p. 207.

(2) - Op. cit., p. 239.

Que produit à son tour cette identification ? Une sorte de souhait, mais inconscient, qui est justement l'obsession. Laissons l'inconscient, ne voyons que les rapports d'idées : le nerf de cette construction est évidemment l'identification opérée par le malade : sans elle, tout croule.

Mais d'où vient cette identification ? De l'érotisme anal. De quelle manière ? Fait capital, FREUD l'en tire à l'aide d'une accumulation de symboles qui, tous, convergent sur cet érotisme anal pour le charger de sens. Symboles, je veux dire tantôt images transformées par FREUD en symboles, tantôt souvenirs symboliques, tantôt symboles populaires, mais tous éveillant les sentiments les plus vifs : preuve manifeste, éclatante, que, sans eux, cet érotisme anal serait une donnée morte.

Rat signifie donc érotisme anal : tel est le point de départ. Et aussi :

1) - Argent, par assimilation des fèces et de l'argent dans le caractère anal.

D'où : quote-part, par suite d'un jeu de mots permis par l'allemand : quote part se dit rate et rat, ratte; et même étalon monétaire en rats, selon cette comparaison : tant de florins, tant de rats.

Cette signification monétaire est encore renforcée par le jeu de mots sur : rat de jeu, où se retrouve un souvenir de son père perdant de l'argent au jeu, pendant son état militaire. L'identification (simultanée avec celle qui le porte vers son capitaine !) joue ici : pendant ses périodes militaires, le malade s'identifie avec son père lorsque celui-ci était lui-même militaire.

2) - Symbole de l'infection syphilitique, tant redoutée aux armées : d'où il résulte même des doutes à l'égard de la conduite de son propre père.

3) - Le pénis lui-même, porteur de cette infection.

4) - Comme le pénis ressemble à un ver, les rats grouillent dans le rectum comme les vers dans celui de l'enfant, en prenant une signification phallique qui repose sur l'érotisme anal.

Ainsi, le cycle est fermé : cette longue suite d'associations partie du mot rat, et de l'érotisme anal, retourne à cet érotisme. Mais après quelles ouvertures !

Ce n'est pas tout : d'autres associations se greffent :

1) - Rat signifie aussi prostitution, car rat veut dire argent et désinge aussi un animal dégoûtant : la réunion dialectique des deux idées donne celle de prostitution.

2) - Rat suggère encore la pédérastie, par l'association du rat-pénis, au rat grouillant dans le rectum, pur jeu dialectique lui aussi.

Par ces deux symboles réunis, le rat "éveille les tendances à la cruauté égoïste et sensuelle réprimée précocement"⁽¹⁾.

Suspendons ici notre analyse pour faire deux remarques capitales :

1) - La première, que ces associations portent de vrais sentiments qui, seuls, leur donnent un sens. Voici ces sentiments :

a) - le dégoût de la prostitution,

b) - le dégoût du rapport per anum.

2) - La seconde, c'est que le fruit de cette association est encore un état moral, la cruauté, ou plutôt une manière de caractère de la personne.

Jamais la libido n'est perçue comme pente de l'instinct, toujours comme fait moral : ne nous laissons pas de le répéter.

Et l'analyse se poursuit :

Rat signifie aussi enfant par :

a) - Référence à la demoiselle aux rats du petit Eyolf, conte d'Ibsen.

(1) - Op. cit., p. 239.

b) - Référence à un souvenir : un rat s'était échappé de la tombe de son père; et, lui-même, avait mordu et rongé comme un rat, au cours de cette fameuse scène de son enfance, et les hommes persécutent les rats. Bref, il pouvait reconnaître dans le rat "son image naturelle"⁽¹⁾.

Cette signification d'enfant prise par le mot regarde maintenant sa maîtresse qui, ovariectomisée, ne peut avoir d'enfant, ce qu'il déplorait, en considération d'un mariage souhaité avec elle.

Ce mot de rat était donc un terme auquel "son complexe était sensible, et il n'avait pas manqué d'y réagir par son obsession"⁽¹⁾.

Quel est le sens de cette prodigieuse construction ? Quel dessein nourrissait FREUD dans cette accumulation de rapports, qu'a-t-il voulu prouver ?

Mais toujours la même chose, et qui paraîtra très-simple après notre étude.

Premier point :

FREUD veut expliquer une obsession, donc un état redoutable.

Il part donc d'un état impérieux, ou prétendu tel, du sujet, l'érotisme anal, qui, dans son esprit, a égalité de force avec l'obsession.

Deuxième point :

Reste à trouver l'égalité qualitative assurant le passage de la force de l'un à l'autre. Ce rôle revient aux innombrables

(1) - Op. cit., p. 239.

associations et symboles rattachés au mot de rat, chargés d'animer ce mot, et, par reflet, cette obscure expression d'étotisme anal. Finalement, ce sont des sentiments vifs qui sont substitués à la libido anale.

Mais, on l'a sans doute remarqué, ces sentiments se ramènent à un : la haine dans son paroxysme.

1° - L'érotisme anal replonge le malade dans son passé et lui fait revivre une colère et un mouvement de haine contre son père : cet érotisme donne donc une simple haine.

2° - Cette haine ne suffit pas : seul son paroxysme pourra expliquer l'obsession, autre paroxysme : les différents sens du mot rat, dans leur puérile accumulation d'horreur, sont chargés de cette besogne. Un fait demeure, capital : FREUD a attaché à l'érotisme anal un sentiment unique et violent.

Il nous dit que l'interprétation de l'idée obsédante, avec son imagination de deux personnes chéries soumises au supplice des rats, repose sur deux théories infantiles de la sexualité :

1) - Les enfants sortent de l'anus.

2) - En conséquence, l'homme, comme la femme, peuvent avoir des enfants : deux affirmations que l'interprétation des rêves a enseigné à retourner dans leur contraire. Mais ces théories sont chargées, elles aussi, d'animer l'érotisme anal en guidant l'association des symboles; et finalement, elles contribuent à une seule chose : substituer la haine à cet érotisme.

La haine est le principe directeur de cette obsession. Or, sa substitution à l'érotisme anal est tout à fait contingente : elle

n'est pas commandée par la poussée d'un instinct, car la haine n'est pas un instinct; elle dépend surtout de la subtilité de FREUD, ou de l'ingéniosité bizarre du malade; ou mieux, si cet érotisme anal malmené, ainsi pompeusement appelé, engendre la haine, c'est qu'il a été cause d'une fessée. Il n'y a rien de plus dans ce grandiose drame libidinal et cette prétentieuse déduction psychologique, qu'un vulgaire incident de l'enfance. Mais il était nécessaire que FREUD en fasse sortir la haine, pour rendre l'érotisme anal utilisable par l'obsession : c'est la conclusion manifeste à tirer de cette analyse.

Mais continuons.

Le malade s'est fait expédier un lorgnon de Vienne et le hasard charge ce même capitaine du soin de le lui remettre. Ce faisant, ce capitaine lui recommande à tort d'en adresser le remboursement au lieutenant A, que le malade sait, lui, hors de cette affaire. Il vient alors à l'homme aux rats une pensée compulsive : "Oui, tu parles", mais le complexe paternel éveillé lui fait dire : "Oui, je rendrai l'argent à A quand mon père ou la dame auront des enfants". "Promesse ironique liée à une condition absurde et irréalisable"⁽¹⁾, tout à fait dans la manière de l'obsession, remarque FREUD.

Après cette insulte adressée à ces deux personnes chéries arrive "la punition"⁽²⁾. "Maintenant tu dois vraiment rendre l'argent à A, comme l'exige le remplaçant du père. Le père ne peut se tromper (La majesté ne peut se tromper)"⁽²⁾.

Deux sentiments très différents sont le moteur de cette obsession :

1) - L'érotisme anal encore : ayant provoqué la régression de la libido en haine, celle-ci s'étend à la maîtresse du malade. On peut dire que cet érotisme provoque directement l'insulte visant le père, et indirectement celle adressée à la maîtresse.

2) - La piété filiale, et même le respect, engendrent la punition. L'expression : le "remplaçant du père", variante de

(1) - Cinq Psychanalyses, p. 242.

(2) - Op. cit., p. 242.

l'identification, le mot "majesté", enrichissent la libido de nuances appréciables. Même, un sentiment fort difficile à déduire de la libido, l'ironie, prend part à cette obsession; c'est lui qui lui donne sa tournure par l'absurde donnée par l'auteur comme un trait de la névrose.

Il faut en conclure que la haine ne s'exprime pas toujours pesamment par la haine, mais peut prendre une forme subtile qui, dans l'ironie, perd tout rapport palpable avec l'instinct fondamental.

Mais la complexité de FREUD va plus loin : à l'intérieur de cette haine et de ces sentiments d'amour, la libido à l'état brut est donnée aussi comme présente. Nous lisons qu'au moment de ses obsessions, le malade était continent; que la tension de sa libido le disposait à reprendre l'ancienne lutte contre l'autorité paternelle. N'est-ce pas spécieux ? Il est clair que, là encore, est supposée une véritable identification du malade avec l'être qu'il fut un moment dans son passé, et que, dans cette reviviscence, est logé en outre par FREUD un esprit de révolte, qui éloigne grandement l'état du malade d'un pur état libidinal.

Nous terminerons cette monotone suite par un exemple plus rapide et plus clair : celui de la compulsion au suicide, déjà marqué plus haut brièvement.

UNE COMPULSION AU SUICIDE DE L'HOMME AUX RATS.

L'ordre lui vient, comme on l'a dit, de se couper la gorge avec un rasoir.

Sa maîtresse l'a quitté pour se rendre au chevet de sa grand'mère malade.

Il soupire après son amie.

Son dépit lui fait souhaiter la mort de cette vieille dame.

Le remords de ce souhait lui inspire sa pensée compulsive : "Tue-toi, pour te punir".

Cet enchaînement apparaît dans la conscience de l'obsédé dans l'ordre inverse : la punition d'abord, puis, à la fin, la mention

du désir coupable, sous cette forme : "Et si l'ordre te venait de te couper la gorge !" qui se simplifie en "Coupe-toi le gorge !", modifié par cette réflexion : "Ce serait trop simple : va, assassine la vieille"⁽¹⁾. Tel est l'ordre dans la conscience, destiné à rendre l'idée supportable en la coupant de sa source, l'envie de tuer cette vieille, liée elle-même à la libido étouffée.

"Et si l'ordre etc ..." . Cette forme interrogative est faite pour imiter l'obsession qui ne dit pas : "Coupe-toi la gorge", mais apporte seulement la crainte que cette idée ne se forme et ne meuve le malade. C'est une tentative de la subtilité de FREUD pour trouver dans une forme d'expression d'un sentiment l'équivalent de la forme psychologique de l'obsession. Nous y reviendrons.

Observons encore une fois que c'est une rage intense, c'est-à-dire un sentiment, et non la libido, qui transforme le regret de son amie en souhait de mort. La remarque est universelle.

Voici enfin pour finir l'homme aux loups, cas célèbre de phobie, objet d'admiration sans bornes pour les disciples. Ce malade a été travaillé, à la puberté, entre autres troubles, par l'impulsion obsédante de dire "Dieu merde !" : l'ampleur de la dialectique déployée par FREUD à ce sujet est inouïe.

Point fondamental : cette névrose éclôt sur une organisation sexuelle sadique anale, révélée ou exaltée dans un cauchemar, au cours duquel l'enfant, très petit, voit des loups. Laissons ces loups et leur symbolisme pour nous borner à dire que cet enfant a une double aspiration sexuelle : mâle et femelle; qu'elle serait même de préférence femelle, et que c'est par là que surgit un obstacle. Le malade a compris dans son rêve, qui n'est qu'une réactivation de la scène primitive, terme freudien pour désigner les rapports des parents aperçus par leurs enfants; le malade a compris, disons-nous, que sa passivité sexuelle exigerait sa castration. Cette passivité "blessant les intérêts de son narcissisme est refoulée".

Tout se déroule de là inexorablement. Rappelons toutefois

(1) - Op. cit., p. 221.

que l'objet sexuel imaginé par l'enfant est, bien entendu, son père.

Donc, le courant homosexuel a été refoulé au bénéfice d'un courant masochique dominant.

De cette disposition résulte, d'abord, la phobie des loups, le loup représentant le père castrateur, en vertu d'une substitution totémique.

Plus tard, l'initiation religieuse transforme cette répudiation de la sexualité par l'angoisse, par une autre forme de répression⁽¹⁾. L'enfant s'identifie avec la figure du Christ. "De cette manière, le courant sexuel le plus profond, précipité sous forme d'homo-sexualité inconsciente, pouvait encore parvenir à être drainé; en même temps, l'aspiration masochique, plus superficielle, trouvait une sublimation incomparable, et sans avoir besoin de beaucoup de renonciation, dans la passion du Christ qui, sur l'ordre de son divin Père, s'était laissé maltraiter et sacrifier".⁽¹⁾

Enfin, il se rebelle contre la religion. Avant tout, parce que le refoulé, c'est-à-dire l'homo-sexualité, cherchant "à se frayer une voie vers la partie sublimée ou bien à la tirer à elle", il en résulte ce doute : "le fils sublime pouvait-il aussi satisfaire à ces relations sexuelles avec le père que le patient avait conservé dans son inconscient ?" Des efforts de l'enfant pour se débarrasser de ces aspirations naquirent des pensées obsédantes, "d'ailleurs blasphématoires, dans lesquelles la tendresse corporelle envers Dieu se faisait jour sous la forme d'un ravalement de celui-ci"⁽²⁾.

En clair, ce malade aime le Christ comme son père; or, il aime son père d'une libido sado-masochiste, où l'élément masochiste a prévalu. Donc, sous l'amour du Christ, est caché pareillement un amour sado-masochiste qui subit ce même refoulement du sadisme, et cette même exaltation du masochisme, lequel inspire la réflexion obsédante. Il le fait, en heurtant l'amour "sublimé" du malade; cet amour "sublimé" n'est rien d'autre que le déguisement de son amour homosexuel en amour pur.

(1) - Cinq Psychanalyses, p. 414-415.

(2) - Op. cit., p. 416;

Que FREUD perde, là encore, l'illusion d'avoir bâti sur l'instinct !

Il nous parle de base instinctuelle, de tendresse corporelle. Mais de deux choses l'une : ou cette tendresse corporelle enferme une vraie tendresse, et c'est alors un sentiment, malgré quelque étrangeté dans son composé; où elle n'est que l'instinct de cette relation particulière.

Dans le premier cas, nous comprenons qu'elle puisse, à la rigueur, comme sentiment, pousser le malade à quelque sympathie pour le Christ, bien que le vrai sentiment religieux s'en éloigne radicalement; dans le second cas, on ne comprend plus le cas psychiatrique.

Aimer le Christ d'un amour purement homosexuel a-t-il un sens ? Pour nous, nous n'en voyons aucun. L'amour dépasse l'acte sexuel, quel que soit cet acte : il est un sentiment au-delà de cet acte. Comme pur acte sexuel, il ne détermine aucun attachement dans les relations humaines; à plus forte raison, un sentiment religieux déterminé de cette manière serait un pur néant, ou une idée délirante. La tendresse corporelle du malade de FREUD n'a aucun sens, ou désigne un mouvement d'amour qui, là encore, n'est pas la libido. Notre devoir est même de relever l'équivoque effrontée de cette expression : tendresse corporelle. Ce n'est pas elle, encore une fois, c'est-à-dire la libido, qui est la source de l'identification et de l'obsession de l'homme aux loups : c'est, ou un sentiment mystique, ou une idée délirante de rapport sexuel avec Dieu, ou un flatus vocis.

Nous avons montré la substitution du sentiment à la libido dans la pratique psychanalytique; il nous reste à examiner l'art déployé dans les Cinq Psychanalyses pour tirer l'obsession de ce sentiment.

D E U X I E M E P A R T I E

L'ARGUMENTATION PSYCHOLOGIQUE DE FREUD

C H A P I T R E I

LE REJET DE SA PULSION EROTIQUE N'EXPLIQUE PAS L'OBSSESSION DE L'HOMME AUX RATS.

L'originalité de cet exemple déjà analysé est de se fonder sur une forme de pensée, le refus de cette pensée, pour avoir le moule de la pensée obsédante. S'il était défendable, FREUD aurait atteint ici son but : montrer le passage de la pensée d'un désir à l'obsession, sur ce que la première serait rejetée à la manière de la seconde.

En vérité, à lire et relire le commentaire de FREUD, on doute que l'explication de l'obsession par le refus d'un désir soit l'unique fondement de FREUD. Trois interprétations s'ajoutent les unes aux autres :

1 - L'idée obsédante (idée de mort pour le père du malade) est l'expression déformée d'un désir du malade.

2 - La seconde considère que FREUD a fondé l'obsession sur le rejet dans l'inconscient du désir de voir des femmes nues, par association avec un autre désir sexuel de l'enfant interdit jadis par son père.

3 - La troisième est celle qui nous occupe présentement.

Le texte est assez ambigu pour permettre ce triple point de vue sur lui. Mais une expression comme : "Il n'a pas encore le caractère⁽¹⁾ d'une obsession, car l'enfant ne le rejette pas complètement", donne formellement la forme de ce refus, comme la forme même de l'obsession; et elle fonde positivement une thèse,

(1) - Cinq Psychanalyses, p. 204. C'est nous qui soulignons le mot de caractère.

qui n'est peut-être qu'un moment dans la démonstration de FREUD, mais que nous ne pouvons négliger. Que vaut-elle ? Elle est certes inadmissible : le rejet d'un désir n'a qu'une ressemblance grossière avec la lutte de l'obsédé contre son obsession.

"L'obsession est un syndrome morbide caractérisé par l'apparition involontaire et anxieuse dans la conscience de sentiments et de pensées parasites, qui tendent à s'imposer au Moi ...", nous disent PITRES et REGIS⁽¹⁾. Qui tendent à s'imposer au Moi, parce qu'ils le dominent malgré lui, parce que l'obsession est "involontaire et automatique"⁽²⁾, comme ils le disent ailleurs; en d'autres mots, le secret de sa force est de surprendre la volonté parce qu'elle a lieu en dehors d'elle. Elle est irrésistible, c'est un caractère que SEGLAS fait entrer dans sa définition⁽³⁾, et elle envahit l'attention "par une sorte d'effraction de la volonté", nous dit le même, cité par PITRES et REGIS⁽¹⁾.

Cette puissance de l'obsession qui plie souverainement l'esprit sous son joug est une des données les plus classiques de l'obsession, puisqu'elle en constitue l'essence. Elle explique cet autre trait, aussi classique, de l'anxiété et de la révolte du malade. Pas de révolte, pas d'obsession. Un obsédé sans révolte serait un délirant.

Ainsi le "rejet", pour parler comme FREUD, fait partie de l'essence de l'obsession. Comme elle tend à désagréger le Moi, celui-ci se défend en essayant de lui refuser droit de cité. Mais qui ne voit que ce refus est secondaire à la violence exercée par l'idée, qu'il est commandé par l'éclosion de l'idée elle-même, et qu'il ne dépend pas de l'idée, comme idée, mais de sa forme ?

L'exemple de FREUD répond-il à ces conditions ? En aucune façon.

L'enfant rejette son désir, parce qu'il ne peut faire autrement : il cède à son père; mais il ne le rejette pas parce qu'il

(1) - PITRES et REGIS - Les obsessions et les impulsions, Paris, Doin, 1902, p. 16.

(2) - Op. cit., p. 252.

(3) - Dr. J. SEGLAS - Leçons cliniques sur les maladies mentales et nerveuses ... recueillies et publiées par le Dr. Henry Meige, Paris, Asselin et Houzeau, 1895, p. 76.

menace son intégrité mentale, comme forme spéciale de pensée. Ou, dans une autre interprétation très proche, il rejette ses désirs sexuels, parce qu'est apparue l'habitude, fondée sur une forte interdiction paternelle, de les rejeter.

Prenons garde : le refus enfermé dans la lutte contre une idée obsédante ne suffit pas, à lui seul, à définir cette idée. Pour cela, il faut analyser l'idée obsédante elle-même : alors seulement nous pouvons comprendre clairement la lutte et le rejet. Mais le chemin inverse n'est pas possible : il revient à prendre l'effet pour la cause.

Rejet d'un désir, rejet d'une obsession, deux expressions qui ont en commun un même terme. Or, dans la première, le rejet est contingent, il est essentiel dans la seconde : FREUD confond un accident avec l'essence.

On insistera : ne voyez-vous pas que FREUD raisonne à la manière de PAVLOW ? Un montage psychologique automatique est apparu à la suite de la semonce faite à l'enfant : ses désirs sexuels, à peine nés, sont maintenant automatiquement et involontairement repoussés, comme par un réflexe conditionné : n'est-ce pas l'état même de la pensée dans l'obsession ?

Il suffit de regarder l'intérieur de cette pensée pour écarter l'objection. Cet état qu'on nous décrit là est très-fréquent : c'est celui de Phèdre quand elle pense à Hippolyte, de Madame de Rénal quand elle pense à Julien. Ces deux femmes précipitent leur pensée dans le néant; pourquoi ? par la crainte que l'habitude y a attachée. Mais même si cette crainte leur échappe, et si elles n'ont conscience que d'un refus spontané et irréprensible, ce refus s'opère dans la manière où il s'adresse aux pensées indésirables; même si le principe religieux ou moral du déplaisir provoqué par leur pensée leur échappe en partie; même si elles ne peuvent se déprendre de leur religion, elles sentent aussitôt que leur conduite a un motif religieux et moral; elles condamnent leur pensée comme on condamne une faute, comme on condamne un préjugé dira-t-on peut-être, et non comme une obsession.

Car il n'y a rien de tel dans l'obsession : au-delà de tout motif de morale ou de religion, ou de psychologie, l'obsession regarde la physique de la pensée; la physique de la pensée met en péril l'esprit lui-même : voilà le motif de la lutte de l'obsédé, très-éloigné de tous ceux qu'on nous propose dans les désirs normaux.

D'où il résulte que la considération de l'obsession est indispensable pour définir la qualité de la lutte qui lui est opposée, et pour ne pas confondre cette lutte avec tout autre état normal de notre volition : blâme moral ou simple dégoût.

Voulez-vous, au contraire, prendre la chose par l'autre bout, par celui de la lutte, et, à l'aide de ce concept, se représenter celui de l'obsession ?

De deux choses l'une : Vous entendez par rejet de ce désir précisément ce qu'on entend par lutte contre une idée obsédante : alors, ce désir est déjà une obsession, et vous supposez ce qui est en question.

Ou vous entendez ainsi une disposition morale fort commune, qui ne donne . droit à aucun rapprochement avec l'obsession.

Dans le premier cas, vous faites une pétition de principe; dans le second, vous n'expliquez rien du tout.

Cette critique peut se faire plus élégamment. Nommons, à l'exemple de Descartes, réalité objective la signification du désir : dans notre exemple, ce sera l'idée de voir certaines personnes nues; et présence objective ou formelle de cette idée, la présence même de l'idée dans l'esprit.

Que fait l'enfant quand il rejette son idée ? Il refuse la représentation elle-même. Voit-on cela dans l'obsession ? Non pas : ici, le malade lutte surtout contre la présence formelle de son idée. Si je suis obsédé par le désir de voir des femmes nues,

1° - comme malade lucide, je sais bien que ce désir n'est pas anormal dans sa réalité objective;

2° - mais, comme obsédé, je souffre de l'effraction qu'il opère dans ma conscience : et ma lutte est toute dirigée

contre la modalité de cette présence qui, elle, est tout à fait anormale.

C'est la manière dont le désir est logé dans mon esprit, qui n'est pas la manière habituelle, qui explique ma révolte.

Ce divorce du sens et de l'existence dans l'obsession est capital. FREUD l'a négligé, et pour cause ! pour décrire l'obsession, on ne peut biaiser : il faut la prendre en elle-même, sans espérer la déduire de quelque caractère équivoque. Sa construction psychologique à l'aide du refus d'un désir est une pure illusion.

C H A P I T R E II

LE CARACTERE EXTRAORDINAIRE DU SENS DE L'IDEE OBSEDANTE
EST UN APPOINT IMPORTANT DANS L'EXPLICATION DE LA NEVROSE.

- I -

Il arrive à FREUD de comprendre l'obsession comme si elle découlait du sens de l'idée sur laquelle elle roule : la nature seule de sa représentation expliquerait qu'elle fût obsédante. Et on peut citer au moins trois exemples de cette conception.

Voici, extrait de l'Introduction, celui de la femme de l'industriel atteinte d'une jalousie obsédante. Cette femme heureuse et aimée d'un mari qu'elle sait sans reproche, a néanmoins des idées obsédantes de jalousie à l'égard de son mari fidèle. Elle sait l'absurdité de ses doutes, et n'en souffre pas moins "comme si elle possédait des preuves irréfutables de l'infidélité de son mari"⁽¹⁾, dit l'auteur. Arrêtons-nous sur cette expression : elle rapproche et assimile la douleur de cette obsédée avec celle d'une personne réellement jalouse; il y aurait donc même nature de la représentation dans l'une et l'autre, même qualité de la souffrance, avec cette seule différence : l'étonnement de l'obsédée devant sa jalousie inexplicable.

L'autre cas, tiré des Cinq Psychanalyses, regarde la première obsession de l'homme aux rats, obsession idéative déjà mentionnée et que nous reverrons.

(1) - Introduction, p. 275.

Quelle part accorde FREUD à la thèse de l'étrangeté du sens dans l'explication qu'il nous propose de cette obsession ? Explicitement, aucune; implicitement, c'est moins sûr.

L'effort de FREUD, nous l'avons vu, a consisté à montrer la formation de l'obsession dans le rejet de cette pensée : "Si j'ai le désir de voir des femmes nues, mon père doit mourir"⁽¹⁾. Or, l'étrangeté de cette pensée, associant l'idée de mort de son père avec son désir, est aussi un motif de rejet de la pensée. En somme, le "rejet", nerf de la démonstration, se présente sous deux aspects :

1) - Le malade rejette une pensée qui excite un malaise intérieur, et c'est à ce sens que semble s'attacher FREUD.

2) - Mais il rejette aussi cette pensée pour son étrangeté, et bien que FREUD ne tire pas systématiquement de cette remarque toutes ses conséquences, celle-ci ne laisse pas d'être faite. "L'affect pénible, écrit-il, prend nettement le caractère d'inquiétante étrangeté"⁽²⁾.

Après tout, elle est tout à fait dans le génie de l'explication. FREUD ne devait-il pas accumuler tous les motifs de rejet de cette pensée, puisque le rejet était le moyen par lequel il allait créer l'obsession ? Il n'y a donc pas à s'étonner si, à côté du conflit, figure, parmi les motifs du rejet, l'étrangeté du sens de l'idée.

Entre l'état psychologique du petit Hans dans les commencements de la contrariété de son désir, et son état sous l'empire de son obsession, il y a une conformité profonde. Comme obsédé, il juge absurde son idée, et la rejette; comme formant un désir lié à une interdiction paternelle, donc à une crainte, il éprouve un sentiment étrange. Pourquoi étrange ? Parce que la fin du désir, aux yeux de FREUD, est le plaisir; et qu'un désir empêché d'atteindre cette fin, est forcément étrange; contre ce sentiment étrange et contre nature, le malade se dressera puisque cette qualité en a fait une obsession.

Le troisième exemple est encore pris de l'homme aux rats et il s'agit une fois de plus de sa grande appréhension provoquée par le récit de son capitaine. L'étrangeté de sa représentation obsédante n'a-t-elle pas son mot à dire dans sa propre constitution ?

(1) - Cinq-Psychanalyses , p. 205.

(2) - Op. cit., p. 205.

L'idée d'un tel supplice appliquée à son père est en effet fascinante : elle a de quoi troubler et pousser à s'en débarrasser comme d'une obsession.

FREUD ne donne pas ce commentaire, nous l'avouons : mais ce n'est pas faire violence au texte de dire qu'il apparaît entre les lignes.

Avant le récit du supplice des rats par le capitaine, le malade dit : "A ce moment, mon esprit fut traversé par l'idée que cela arrivait à une personne qui m'était chère"⁽¹⁾ et une note renvoie à cette observation : "Il dit : idée, l'expression plus forte, désir, appréhension, est évidemment masquée par la censure. Je ne puis malheureusement pas rendre l'imprécision caractéristique de son récit".

L'imprécision des termes, l'impossibilité de l'expression juste, l'essor bizarre de l'idée, tout cela marque hautement l'étrangeté de la chose, et que cette étrangeté, frappant le malade, soutient la formation de l'obsession.

Concluons que la tentation de fonder l'obsession sur le sens de l'idée obsédante résulte sans effort de l'étude de ces exemples. En réalité, cette tentation est à chaque pas dans le système, pour trois raisons générales.

- II -

Le dessein de construire l'obsession par son sens, l'inconscience de ce sens, l'impossibilité pour la doctrine d'expliquer l'effraction opérée par l'idée obsédante, sont les trois raisons fondamentales pour la psychanalyse des obsessions de glisser à une psychanalyse de l'étrangeté du sens.

1) - Une théorie tournée vers le sens du symptôme glisse naturellement à l'explication de l'obsession par l'étrangeté de son sens.

C'est une ambition essentielle de FREUD, nous le savons, d'expliquer l'obsession par son sens. Tous ses cas d'obsession se présentent comme des énigmes à résoudre. "On trouve la solution cherchée",

(1) - Cinq Psychanalyses, p. 254.

dit-il, "en confrontant les obsessions aux événements de la vie du patient"⁽¹⁾, et l'on relève ici le mot de solution. Le passage suivant n'est pas moins clair. Commencant à examiner le cas de l'homme aux rats, FREUD demande : "Que signifie l'idée de l'enfant que son père doit mourir s'il ressent le désir sexuel en question ?"⁽²⁾. Est-ce une absurdité, ou a-t-elle un sens ?

Rapportons encore cet autre endroit, intéressant par ses sous-entendus. FREUD examine, dans Inhibition, symptôme et angoisse, s'il y a ou non refoulement dans l'obsession; et il se pose cette question puisque l'idée obsédante parvient, dit-il, dans son contenu odieux jusqu'à la conscience : contenu odieux, dont nous avons eu deux beaux exemples à propos de l'homme aux rats, dans l'idée de mort et dans celle de supplice appliquées à son père. Mais si ce contenu odieux est dans la conscience, cela signifie que cette qualité arrête l'attention du malade : ce qui est actif, dans l'idée, pour la transformer en obsession, c'est ce caractère étrange.

Ainsi, tous ces textes, et mille autres, nous expliquent que le sens de l'obsession est l'objet de la méditation de l'obsédé et de sa souffrance. L'obsédé freudien, cela est indiscutable, nous est donné comme obsédé par l'énigme de ses idées : la source de l'obsession est dans l'étrangeté de l'idée obsédante elle-même.

On s'étonnera de cette proposition : comment un symptôme, dans une doctrine comme celle de FREUD, qui le fait procéder de l'instinct, comment le symptôme peut-il agir par son étrangeté même ?

Mais nous avons vu justement l'incapacité de FREUD de passer directement de la libido à l'obsession, et son recours obligé aux sentiments. Et dans le sens de ces sentiments, figure son étrangeté : nul doute qu'elle n'y joue un rôle décisif pour y attacher la qualité obsédante. Mais, là encore, rien d'explicite : tout est dans l'arrière-pensée, et dans la manière dont FREUD s'approche de la difficulté.

Nous ne cherchons nullement à lui donner des opinions hasardées; nous le prenons comme il est; or, comme il est, il est compliqué et

(1) - Cinq Psychanalyses, p. 220.

(2) - Op. cit., p. 205.

contradictoire.

Une difficulté se dresse-t-elle sur son chemin, par exemple celle qui découle de la théorie libidinale pure des symptômes ? Alors il la lèvera par un raisonnement psychologique subtil et hardi; mais comme il le fait sans le déclarer formellement, le lecteur est tout surpris de la solution. Nous répondrons donc :

a) - L'étrangeté de l'idée obsédante n'est pas donnée formellement par FREUD comme une idée maîtresse de sa théorie : elle n'est que sous-entendue.

b) - Si on la nie, il faut nier son corollaire : savoir, que FREUD puisse expliquer l'obsession par des sentiments. Cette critique nous condamnerait à ne pas comprendre ses analyses et à déclarer chimérique le principe posé à la base de l'édifice, comme une pierre angulaire : le symptôme n'est qu'une libido transformée. Pourquoi ? Toujours pour la même raison : parce que FREUD n'a pu appliquer son principe dans ses analyses que par le détour d'une signification psychologique mise dans la libido; or, dans ce sens figure sa propre étrangeté, comme moyen de son action.

Maintenant, que ce biais affaiblisse la doctrine en transformant une psychiatrie de l'instinct en une psychologie hasardée, nous l'observons présentement. Or, ce n'est pas là une difficulté contingente, elle est liée au contraire à la difficulté du système entier : elle ne peut donc être prise pour une erreur hasardée maladroitement, elle découle de l'équivoque de la psychanalyse, et spécialement de la libido.

En voici deux autres preuves.

2) - Une théorie de l'inconscient, comme source des symptômes, ne peut que se donner des symptômes étranges, puisque, justement, ils partent de l'inconscient.

La théorie de l'inconscient, que nous n'avons pas encore vue, est suffisamment présente à tous pour nous borner à la résumer ici à grands traits.

Pas d'inconscient, pas de symptôme; tout symptôme renvoie nécessairement et non pas accidentellement à l'inconscient qui en recèle le sens; ou, encore, tout symptôme enferme quelque chose de caché, qui est son sens, enfoui dans l'inconscient.

Récapitulant un cas de jalousie obsédante, FREUD conclut :

"1) - L'idée fixe a un sens.

2) - Cette idée fixe est un fait nécessaire, en tant que réaction contre un processus psychique inconscient que nous avons pu dégager d'après d'autres signes; et c'est précisément au lien qui le rattache à ce processus psychique inconscient qu'elle doit son caractère obsédant ..."⁽¹⁾

Ce texte met dans tout son jour la dualité du symptôme freudien : un sens apparent, et un sens caché, vérité du premier, l'habitent.

Cette théorie générale du symptôme se retrouve dans le symptôme obsessionnel, confirmation d'une remarque précédente, qu'il n'y a pas de théorie psychanalytique vraiment propre à cette névrose.

L'obsession de l'homme aux rats, que nous connaissons bien, trouve ainsi son explication dans une dispute ancienne avec son père qui a engendré de la haine pour ce père, laquelle est inconsciente.

Le sens de l'idée obsédante est donc inconnu; mais, à regarder bien, le sens inconnu de l'idée n'est pas indifférent au malade, il lui parle au contraire par son étrangeté, il devient un élément de son obsession.

Et cela se comprend aisément : si le sens est inconnu, comment peut-il agir ? La réponse est facile : il agit par son étrangeté, qui est un compromis de connu et d'inconnu; l'étrangeté jette un pont entre l'inconscient et le conscient; elle ne trahit pas l'inconscient, mais, frappant l'esprit du malade, elle lève cette contradiction d'un sens inconnu et cependant actif, et devient ainsi un fondement très-précieux de l'obsession.

Rappelons l'exemple si clair déjà cité : l'affect pénible, nous dit FREUD, prend nettement le caractère d'une inquiétante étrangeté.

(1) - Introduction, p. 275.

Si FREUD relève ce caractère, c'est qu'il l'utilise pour sa déduction.

En somme, n'ayant à sa disposition qu'une haine inconnue, il doit tirer parti de toutes les formes que cette haine peut prendre en se reflétant dans la conscience sans se dévoiler. Et, parmi ces formes conscientes, figure l'étrangeté de l'idée même représentée par l'obsession. Cette idée de mort, cette idée de supplice est étrange, c'est-à-dire fascinante, étonnante, elle captive l'attention, en transformant peu à peu l'idée en idée fixe et en idée obsédante.

Toutes ces images d'arrêt d'une idée sous le regard de l'attention sont attachées à l'étrangeté de cette idée, car on s'arrête, ou on revient à examiner ce qui possède cette qualité : nul doute que FREUD n'eût cette pensée en employant cette expression, encore qu'il ne l'ait pas avoué.

3) - La dernière raison du rôle éminent de l'étrangeté de l'idée vient encore de sa nature compréhensible et naturelle admise par FREUD.

Sans doute, le symptôme n'est-il que virtuellement compréhensible mais il suffit de la reviviscence d'une scène passée pour qu'il reprenne son visage naturel.

Ce dernier caractère se concilie très-mal avec la brutalité classique du symptôme obsédant vrai. Tous les auteurs, nous avons cité les textes, ont noté justement l'occupation de l'esprit de l'obsédé par son obsession, ce qui n'est que la substitution du défini par sa définition. Elle est irrésistible, au point que l'acte même semble précéder la pensée⁽¹⁾; elle exerce une "violence"⁽¹⁾ sur l'esprit; SEGLAS cite encore l'expression de TANZI "d'incoercibilité psychique"⁽²⁾.

PITRES et REGIS, de leur côté, parlent de la dissociation psychique créée par l'idée obsédante qui s'impose au Moi⁽³⁾; c'est une idée parasite, automatique, discordante, irrésistible⁽⁴⁾, "elle s'impose à la conscience qu'elle envahit par une sorte d'effraction de la volonté"⁽⁵⁾.

(1) - SEGLAS - Leçons cliniques, p. 76.

(2) - Op. cit., p. 148.

(3) - Op. cit., p. 16.

(4) - Op. cit., p. 70.

(5) - Op. cit., p. 69.

La psychanalyse pouvait-elle aisément rendre compte de cette violence ? Evidemment non.

Les classiques, observateurs de bonne foi, ont décrit ce qu'ils voyaient : un produit morbide, une idée irréductible à tout autre, entrant par effraction et s'installant dans la pensée comme un corps étranger.

FREUD, en revanche, commence par nier cette irréductibilité, et pose en thèse générale la possibilité d'assimiler l'idée obsédante aux idées normales et compréhensibles; et même, ses analyses ne tendent qu'à la recherche de cette clef : comment opérer cette assimilation ?

Dès lors, cette clef n'étant pas dans une défaillance de la nature, il est tentant de la chercher dans quelque forme de l'idée obsédante, et, tout naturellement, dans son étrangeté.

C'est par ce détour, qui passe par ce que FREUD appelle le contenu de l'idée, uni à d'autres qui passent par l'inconscient, qu'il a voulu retrouver la violence de l'obsession : violence que les classiques décrivent sans pouvoir l'expliquer, et sans qu'on puisse leur faire honte de leur pauvreté !

Mais, là encore, la psychanalyse est subtile : elle n'affirme pas, elle suggère; toutefois, elle est bien obligée parfois de se découvrir, comme dans la fameuse "inquiétante étrangeté" de l'obsession de l'homme aux rats. Si l'on veut bien rêver quelque peu à cette expression, en la rapprochant de l'esprit général de la doctrine, de ses buts, de ses moyens surtout, on se pénétrera de la solidité de notre interprétation. Que vaut maintenant cette doctrine ?

- III -

L'étrangeté du sens de l'obsession ne peut fonder cette obsession.

L'obsession, symptôme hautement morbide, est tellement contre nature qu'elle ne peut trouver son image dans une idée aussi étrange et paralysante qu'on voudra, mais autrement normale.

Mille idées singulières surviennent à tout instant dans la tête la mieux faite, mille appels d'actes, par la forme d'un visage ou d'un

objet, par la disposition des lieux, par les souvenirs qu'ils évoquent, sollicitent l'homme le plus normal, sans provoquer ni obsessions idéatoires ni obsessions impulsives. Telle est la réponse à donner à la thèse de FREUD.

La thèse de l'étrangeté de l'idée obsédante comme puissance par elle-même obsédante n'est au fond que la transposition, dans l'ordre intellectuel, de ce que certains anciens admettaient, dans l'ordre émotionnel, comme causes prédisposantes. Bien qu'il existe "autant de variétés d'obsessions qu'il peut naître de sortes de pensées dans le cerveau humain"⁽¹⁾ "ce sont les émotions morales vives qui déterminent le plus souvent l'apparition des obsessions". Thèse classique : les émotions dépressives seraient des causes favorisantes des obsessions, mais favorisantes seulement, et non déterminantes absolument. Il est clair que le heurt d'une émotion dépressive ne conduit pas naturellement et d'une manière compréhensible au déséquilibre de l'idée obsédante. Pour créer celui-ci, il faut autre chose, qui n'est plus l'émotion, ou un sentiment vif et dépressif, et qui se trouve sans doute dans la nature même du malade, sans s'y laisser marquer psychologiquement le moins du monde d'une manière précise.

On dit encore classiquement que nombre d'idées obsédantes ne sont ni absurdes, ni impossibles, qu'elles sont vraisemblables, "et n'ont de morbide que leur grossissement, leur domination, leur persistance"⁽²⁾.

Mais justement voilà le point : il s'agit d'un grossissement et d'une domination extraordinaires, qui ne sont pas enfermés d'une manière naturelle et compréhensible dans l'émotion originelle. Entre cette émotion dépressive et l'obsession, il y a une solution de continuité : la nature perd sa face normale : pourquoi ? Nous ne le savons pas. Dans le cas du Suisse de MOREL, obsédé par sa hallebarde, on retrouve à l'origine du trouble une chute que le malade avait failli faire, longtemps auparavant, un couteau à la main. On comprend, l'extension d'une émotion attachée à un objet, à un autre qui lui ressemble.

(1) - PITRES et REGIS - Op. cit., p. 23.

(2) - Op. cit., p. 74.

Mais va-t-on plus loin ? Nullement : une crainte de la hallebarde par ressemblance, si on peut dire, tel est le fait naturel et compréhensible enfermé dans l'étiologie; et rien de plus.

Nous retrouvons cette même impossibilité dans la thèse de l'étrangeté du sens : il n'y a aucune raison pour qu'une idée extraordinaire soit plus obsédante qu'une autre, et, même, de voir dans cette étrangeté quelque motif d'obsession.

Quittons les exemples de FREUD, aussi équivoques que des idées délirantes, pour ceux, clairs et francs, des auteurs classiques.

Voici cette mère atteinte de la phobie obsédante de tuer son enfant. Atteinte grave, sans nul doute, et moins pour l'enfant que pour la mère. Cependant, quelle est la femme normale, au regard de cette mère, qui ne forme elle aussi la pensée de la mort de son enfant, parce que cet enfant est fragile, et parce que le propre de la pensée est d'imaginer toujours ? Le cou de ce bébé sollicite le baiser et l'amour, mais aussi l'image d'un couteau pénétrant sans effort dans la chair délicate et précieuse. Ces images sont évidemment atténuées, quasiment éteintes; mais elles sont là comme l'envers de la vie et comme preuve que la pensée pense à tout. Cette mère qui embrasse son enfant veut éloigner de lui la mort, parce que le propre de la pensée est d'enfermer en elle les possibles.

Aussi, on ne saurait assez s'étonner de l'étonnement de FREUD devant les idées de mort et de supplice de son malade, et s'étonner encore de l'étroitesse dans laquelle il tient la pensée : s'il avait senti en elle le vent du large, jamais il n'aurait fait cette remarque.

L'homme normal ne laisse pas d'être assailli par des fantômes de mauvaises ou étranges pensées, sans qu'il en résulte aucun dommage pour lui. Mais qu'en résulte-t-il pour la théorie de l'étrangeté de l'idée obsédante ? C'est qu'elle ne fait pas avancer d'un pas le problème.

Accordons, je le veux, que le grossissement d'une idée normale, comme souhaiter que meure mon père qui vient de me fouetter, soit une réponse excessive de mon chagrin. Comment ce grossissement d'une idée en soi normale peut-il verser dans une idée obsédante, c'est-à-

dire monstrueuse ? On ne le voit pas du tout : c'est toujours le même saut à l'intérieur de la pensée, que rien ne laisse prévoir ni expliquer. L'étrangeté du sens de l'idée obsédante est aussi éloignée de l'explication de l'obsession que les émotions dépressives citées par PITRES et REGIS l'étaient de leur côté.

C H A P I T R E III

L'IDENTIFICATION.

L'IDENTIFICATION DE FREUD EST UN VAIN RETOUR DU SENTIMENT A SES SOURCES INSTINCTIVES : ELLE FRISE PLUTÔT L'IDÉE DÉLIRANTE.

- I -

Le capitaine qui vante le châtiment par les rats s'identifie avec le père de l'homme aux rats; le malade, sous l'éveil de son érotisme anal, s'identifie avec lui-même enfant, au moment de sa révolte sexuelle contre son père; il s'identifie aussi avec son propre père par une ressemblance de situation : ce père a été longtemps militaire et lui-même était soldat quand il fut atteint par son obsession. Enfin, l'homme aux loups s'identifie avec le Christ par ce trait commun avec lui : une libido masochiste. Il éprouve cette libido à l'égard de son père, le Christ la nourrit à l'égard de Dieu le Père, comme l'indique sa Passion, subie sur l'ordre de ce Père; et Dieu le Père lui-même s'identifie avec le Père du malade.

Quel est l'objet de cette étrange conception ?

Elle n'est pas univoque, et nous lui voyons trois significations.

1) - Elle prétend fournir un lien palpable entre l'obsession du malade et la propre situation du malade. En ce cas, elle est chargée d'éclaircir l'idée obsédante.

2) - Elle réveille la haine originelle, cause de l'obsession, et, ici, elle devient déterminante de l'obsession.

3) - Elle renforce la haine et facilite l'obsession en engendrant une sorte de paroxysme.

Mais, là encore, rien de systématique : les trois pouvoirs de l'identification se mêlent intimement et voudraient faire accroire qu'ils expliquent l'obsession.

Quand le capitaine devient le père du malade au cours de son récit du supplice par les rats, il offre l'exemple de notre premier cas.

Le malade, en proie à sa haine originelle, la tourne vers le capitaine devenu son propre père, puisqu'il hait justement son père : l'identification, en ce cas, fournit la liaison du capitaine, seul présent, au père absent et même mort.

On demandera l'avantage de cette association : il consiste à fournir l'objet de l'idée obsédante, qui est en effet le père du malade. Et, pour peu qu'on se laisse séduire par le raisonnement spéculaire de l'auteur, on vient à croire qu'on tient l'explication même de l'obsession : il suffit pour cela d'admettre que l'obsession soit le fruit naturel de la haine du malade contre son père.

Ailleurs, avons-nous dit, l'identification recrée la haine originelle. Cela se produit lorsque le malade s'identifie avec lui-même enfant. Ce sont les sentiments anaux, si l'on peut dire, réveillés par le récit, qui produisent l'identification et, simultanément, la haine. Retrouver d'ailleurs le paroxysme de cette haine n'est pas étranger à cet exemple, comme en témoigne l'accumulation des sentiments abominables liés au mot rat, et FREUD a sans doute cru que ce paroxysme était la clef de l'obsession de l'homme aux rats.

Quand, enfin, ce malade, militaire, s'identifie avec son père militaire, il illustre notre troisième distinction d'une manière naïve et subtile.

Voici le raisonnement de FREUD : plus le malade, estime-t-il, aura de motifs de haine, plus cette haine paraîtra plausible, et plus convaincante sa démonstration. L'identification du malade avec son père répond à ce souci. Une fois identifié, il éprouvera comme sentiments personnels ceux de son propre père. Or, ce père, dans sa vie

militaire, avait commis un petit péché : il était resté endetté envers un ami, qu'il n'avait pu retrouver dans la vie civile : dette de jeu, précisons-le. Grâce à l'identification, le péché du père est senti vivement par le fils, et dans l'injonction du capitaine de rendre au lieutenant les trois couronnes, il voit une claire allusion à cette faute. D'où résulte, évidemment, un nouveau motif de haine du malade contre son père immoral.

Il est vrai que le texte supporte une autre exégèse. L'identification avec son père n'est-elle pas un moyen de sentir vivement et comme présent en lui-même l'objet même de sa haine, c'est-à-dire son père ? La dialectique de FREUD est assez subtile pour se prêter à cette interprétation; il n'importe : elle ne change pas le rôle de l'identification, c'est un moyen d'exalter la haine.

Voici, pour terminer ces distinctions, un cas peut-être à part d'identification : celui de l'homme aux loups avec le Christ.

Le second terme de Dieu-m[erde] signifie deux choses :

1) - Un cadeau de nature négative et ravalante, bref, une insulte.

2) - Il signifie aussi enfant : "Par le deuxième de ces sens s'exprime une tendresse de nature féminine : on serait prêt à renoncer à sa virilité, si l'on pouvait en échange être aimé en femme"⁽¹⁾.

Or, l'un et l'autre de ces sens s'expliquent par l'ambivalence fondamentale du malade, à la fois homosexuel et sado-masochique d'une part, et viril de l'autre; et chacun de ces sens satisfait la tendance correspondante.

Le sens d'enfant renvoie au courant homosexuel refoulé et sublimé : "En tant que Christ, on était en droit d'aimer le père qui, maintenant, s'appelait Dieu"⁽²⁾. C'est justement ce que fait le Christ dans sa Passion.

En revanche, l'insulte marquée par le mot grossier indique l'irruption de la virilité, qui refuse cette castration et en déteste

(1) - Cinq Psychanalyses, p. 388.

(2) - Op. cit., p. 214-415.

l'auteur, c'est-à-dire son père.

Voici notre malade pris dans un noeud déjà décrit en nous plaçant au point de vue du deuxième sens. Ici, nous envisageons l'identification. Cette dernière est telle qu'elle n'est plus un organe accessoire FREUD. Elle permet d'abord de modifier la libido homosexuelle en la dépouillant de son excès de sexualité, pour la sublimer : fait courant à l'adolescence.

Ce n'est pas tout : elle permet l'introduction de l'objet même de l'obsession, sans sortir du commerce libidinal du fils avec le père, commerce porteur de tous les sentiments essentiels de FREUD. Ce Dieu-m. s'adresse au père du malade, sans toutefois le faire tout à fait, puisque Dieu est le père sublimé.

Expliquant le blasphème contre Dieu par la révolte d'une libido virile contre une libido homosexuelle ou par celle d'une libido masochiste contre une libido sublimée, Freud prêterait à sourire, si on ne nous avait mis en garde : car FREUD est tout identification avec la gravité.

Quel est maintenant le sens de l'identification freudienne ?

Ramener le malade au conflit formateur du refoulé. On rapprochera cette définition que nous proposons de l'avis donné par FREUD aux psychanalystes : les obsessions, leur dit-il⁽¹⁾, sont très souvent des déformations d'une obsession originelle, incorporée en quelque sorte au conflit originel. Il importe donc au médecin de remonter jusqu'à cette clef. L'identification est comme une illustration de cette règle : à tel moment, elle ramène brusquement le malade à sa libido et fait surgir le symptôme, à travers le temps qu'elle abolit.

L'identification, pour être comprise, suppose deux choses : la première, qu'elle relève d'une psychologie énergétique traitant l'instinct fondamental comme une force. La seconde, liée à la première, est qu'une libido bloquée demeure égale à elle-même, et immuable, comme un torrent coupé par un barrage, attend de pouvoir s'écouler. Telle est la libido : n'est-elle pas apaisée ? alors elle pèse sur l'âme en déviant dans le symptôme qui n'est qu'un écoulement imparfait

(1) - Cinq Psychanalyses, p. 245.

d'elle-même : son énergie passe et s'enferme dans le symptôme; nous l'avons déjà dit.

Et tout étant mécanique, le temps ne modifie pas cette libido malheureuse, la seule manière, avons-nous noté, de déplacer une charge, étant, en effet, d'effectuer ce travail.

- II -

L'identification, toute dynamique qu'elle est, pose d'inextricables difficultés psychologiques.

1) - Elle a l'apparence d'une chimère.

FREUD joue de l'identification avec une souveraine liberté. Voici l'homme aux rats : il éprouve deux identifications : avec son père, avec lui-même, et il identifie encore le capitaine avec son père ! Et tout ceci dans le même temps ! Voici l'homme aux loups : il s'est identifié d'abord avec sa mère, par rapport à son père; puis il identifie son père avec Dieu, et s'identifie lui-même avec le Christ : il quitte sa mère pour le fils de Dieu.

Cet homme aux rats redoute peu le principe de contradiction.

Qui peut croire à ce système ?

Cette psychologie est purement verbale, c'est de la dialectique, ou art de tirer des concepts le nécessaire qui manque justement : il nous semble difficile de prendre au sérieux l'identification de FREUD.

2) - L'identification est-elle une idée délirante ou une figure de mots ?

On serait tenté de le croire par le rapprochement naturel entre l'identification et l'idée délirante de transformation; mais FREUD n'a évidemment pas cette assimilation en tête. L'identification n'est-elle qu'une manière de langage pour exprimer vivement que le malade se projette en imagination dans d'autres personnes et dans la sienne propre ? Ce n'est pas possible, par cette raison souveraine que l'état du malade identifié ou identifiant doit être un état vrai et cru, s'il

veut porter une obsession.

Si l'identification du capitaine avec son père était une évocation du passé en imagination, sa haine serait une haine du passé : un fait de mémoire, tout en surface, et occupant l'âme comme un simple souvenir, sans l'entraîner à former un souhait. Or, il est capital, au contraire, que ce souhait ne soit pas un souhait en imagination, mais un vrai souhait, s'il veut former la base d'une obsession vraie. Admettons que l'identification ne soit qu'une figure : la haine serait aussi une figure, incapable d'entraîner l'âme d'une manière fatale comme un instinct.

La même remarque s'applique à l'identification de l'homme aux loups : il faut bien que son identification avec le Christ représente un changement réel, si l'on veut comprendre l'obsession résultante : Dieu-m., laquelle est un trait de haine et une défense contre l'entreprise homosexuelle de Dieu le père, ou une défense de l'amour masochiste contre l'amour sublimé. Dans ce commerce agit une nouvelle relation libidinale entre Dieu le Père et le Christ, portant un sentiment vrai, inexplicable si l'identification du père du malade avec Dieu et du malade avec le Christ n'est rien d'autre qu'un flatus vocis.

Ainsi, la réalité de l'obsession exige la réalité de l'identification. Mais quelle réalité a-t-elle ?

3) - L'identification est-elle une reviviscence affective ?

Remarquons d'abord que cette interprétation n'est applicable qu'à l'homme aux rats : l'identification de l'homme aux loups est trop abstraite et trop à froid pour s'y prêter aisément. Mais celle de l'homme aux rats, celle du moins qui survient au cours du récit du capitaine, le peut-elle ?

Ce récit provoque, chez le malade, le réveil d'un état passé et de l'affectivité correspondante : savoir, son érotisme anal et la haine à lui associée. Ne peut-on soutenir que le malade retrouve son passé en le revivant à partir d'une sensation particulière ? Celle-ci lui est venue par le mot rat, lequel a réveillé son érotisme anal, lequel a réveillé tout son passé anal, c'est-à-dire sa haine.

Cette interprétation du texte de FREUD, qui a le mérite de la clarté, est-elle défendable ?

Non, car il lui manque une pièce capitale, la conscience. L'identification de FREUD ne peut être une vraie reviviscence du passé, car elle est inconsciente.

La reviviscence affective n'est qu'un cas particulier de l'évocation des souvenirs en général. Ici, comme là, le sujet sait, par une certitude nécessaire, qu'il revit son passé. Cette connaissance lui permet seule de distinguer son Moi présent de son Moi passé, d'assigner un rang dans le temps, à la partie de lui-même retrouvée, en évitant d'être englouti dans son propre souvenir. La notion du sujet conscient de son souvenir est liée à la notion même de souvenir et de sujet.

Octavie, au son du vers Tu Marcellus eris est envahie par la souffrance du passé. Mais, bien évidemment, elle sait qu'elle souffre du rappel de cette douleur; sinon, elle perdrait et la raison de son état, et le sentiment d'elle-même.

L'exemple de la petite madeleine, de Proust, est plus subtil. C'est une sensation qui entraîne à sa suite toute une partie du passé, comme si la mémoire était mieux exaltée par un choc sensoriel que par la volonté.

L'originalité du cas vient sans doute de ce que le passé y est retrouvé vivant dans la sensation, et non pas seulement retracé dans l'imagination.

Mais, tout affectif et sensoriel et de premier choc qu'est le phénomène de la petite madeleine, il ne laisse pas d'être conscient : sans cette condition, l'indistinction de la chose vécue et de la chose remémorée amènerait la destruction du souvenir, ou plutôt, empêcherait sa naissance. Au reste, la prodigieuse reconstruction des souvenirs qui en est la suite est la preuve manifeste qu'elle est un acte conscient et intelligent.

Concluons donc que si le récit du capitaine réveille l'érotisme anal du malade, et lui fait remonter le cours du temps jusqu'à cet

état originel et à sa haine, ce réveil est conscient. Or, peut-il l'être pour FREUD ? Nullement : il est nécessaire, au contraire, qu'il reste inconscient. Pourquoi ? Parce que seule son idée obsédante occupe l'homme aux rats. Imaginez qu'il soit aussi conscient de sa haine : cela voudrait dire qu'elle ne serait pas refoulée; ne l'étant pas, elle n'aurait aucune raison de s'exprimer indirectement dans le symptôme, puisqu'elle s'exprimerait directement dans la conscience. Pas de refoulement, pas de haine secrète, pas de souhait, pas d'idée obsédante, c'est là, on le sait, toute l'âme de la démonstration de FREUD. Il entend bien que son patient proteste de son amour pour son père; et, à ce sentiment, il demande la force opérant le refoulement : c'est "justement cet amour intense qui est la condition du refoulement de la haine ..." ⁽¹⁾. D'où l'impossibilité de classer l'identification de l'homme aux rats dans les actes de la mémoire.

Ne pourrait-on l'entendre comme l'effet d'une fonction plus large, enveloppant à la fois la mémoire et l'imagination ? La mémoire fournirait le passé que l'imagination exalterait au point de voir le malade s'incorporer à lui jusqu'à oublier le présent.

La psychologie classique connaît des états de ce genre : par exemple, celui du rêveur s'écoulant dans le flot de ses souvenirs réveillés par un rier, comme Chateaubriand dans maintes pages de ses Mémoires. Mais il faut reconnaître qu'on butte toujours sur le même point de la conscience : le rêveur est conscient de sa rêverie, même s'il a oublié que c'est la feuille au vent qui l'a provoquée; en revanche, le malade de FREUD ignore son souvenir, lequel est inconscient, pour ne connaître que son idée obsédante, seule consciente : c'est toujours la même difficulté.

Y trouvera-t-on un remède du côté du paradoxe du comédien ? Le comédien pourrait se pénétrer de son rôle au point d'oublier qu'il joue et de croire qu'il vit sa propre vie.

Les malades de FREUD ne seraient-ils pas de tels acteurs, ou, mieux, en transposant légèrement, comme des spectateurs éprouvant le

(1) - Cinq Psychanalyses, p. 216.

paradoxe du comédien ? L'homme aux loups, trop détaché de ses aventures, et dont l'identification est si abstraite, ne reçoit pas ce rapprochement. L'homme aux rats y est plus favorable : il anime le récit du capitaine avec sa propre vie, il s'y engloutit tout entier. Mais là s'arrête la comparaison. Admettons que le comédien, comme l'homme aux loups, ne sachent plus qu'ils soient victimes de leur imagination et de leurs émotions : il reste que le comédien connaît très-bien l'état de sa conscience, et que l'homme aux loups, en revanche, ne la connaît pas du tout; ou, plutôt, il ne connaît que son obsession. Et puisque cette obsession est le fruit de son autre vie par identification, il en résulte que le malade est double : il éprouve dans sa conscience, sous forme d'une idée obsédante, l'effet d'une vie inconsciente, circonstance qui nous transporte très loin du paradoxe du comédien, état simple, et seulement imaginaire.

Ainsi, tournons-nous de quelque côté que nous voudrions, l'identification de l'homme aux loups est inexplicable.

4) - Certaines identifications se rapprochent des idées délirantes.

Ce sont celles de l'homme aux loups, qui surviennent en dehors de tout état émotif ou hors de toute réminiscence. Il faut bien que son identification introduise en lui un changement réel, pour expliquer son idée obsédante. Comment comprendre ce changement ?

L'homme aux rats lui-même en offre aussi de beaux exemples; ainsi, celle-ci, appelée par FREUD une compulsion au suicide indirect. Le malade est pris soudainement par l'idée qu'il doit maigrir : il sort de table sous le soleil d'août, dans la montagne, et conçoit l'idée de se jeter du haut d'une pente.

Voici la solution de cette énigme. A cette époque, son amie villégiaturait au même endroit avec son cousin anglais, que tout le monde appelait Dick (gros). C'est ce Dick qu'il eût voulu tuer. Pour se punir, il s'imposait la torture de la cure d'amaigrissement ⁽¹⁾.

(1) - Cf. Cinq Psychanalyses, p. 222.

Là encore, ni émotion, ni réminiscence n'ont provoqué l'identification du malade à Dick. Mais il faut bien encore que cette identification désigne une transformation réelle, puisque c'est justement ce Dick que l'impulsion cherche à atteindre en lui-même. Cette transformation, comme celle de l'homme aux loups, est-elle une idée délirante ?

Même question pour sa grande appréhension obsédante : qu'avons-nous en effet ?

1) - Une haine provoquée par un récit et éprouvée comme une haine réelle, pleinement et sans restriction rapportée au présent, alors qu'elle devrait l'être au passé et à l'événement originel.

2) - Une haine qui confond son objet avec un autre qui lui ressemble, nous voulons dire le capitaine avec le père du malade; confusion nécessaire, puisque seule elle permet l'extension de la haine au père absent, en devenant la matière de l'idée obsédante : "C'est à toi (et à mon père) que l'on devrait faire ça"⁽¹⁾, car il fallait expliquer que l'obsession ait pour objet le père du malade.

Ne sont-ce pas là des idées délirantes ? Pour cela, il leur manque toutefois un trait particulier : que cette transformation soit l'objet même d'une affirmation délirante. Le malade agit comme s'il était devenu le Christ, ou comme si le capitaine était devenu son père, mais ce changement délirant ne fait pas l'objet d'une affirmation implicite : il ne se traduit que par une obsession car, au vrai, le malade s'identifie seulement avec son propre fond, c'est-à-dire avec sa haine. Voilà pourquoi on peut dire que ces malades n'ont pas des idées délirantes de transformation.

Plus on retourne ces identifications, plus impénétrable apparaît leur bizarrerie.

5)- Sont-ce simplement des méprises du malade ?

Dans ce cas, les idées qui résulteraient de ces identifications s'expliqueraient par l'erreur initiale. Etrange méprise d'un

(1) - Cinq Psychanalyses, p. 242.

sujet qui ne cesse de se percevoir correctement lui-même et de percevoir exactement les objets. Ces erreurs, si elles en étaient, auraient trop d'étendue pour ne pas altérer ces perceptions fondamentales. Ce sont donc de vrais sentiments, dont la nature sensible ne fait aucun doute. Remarquons encore, pour comble d'étrangeté, qu'elles ne portent que sur des points précis : l'enfant avec lequel s'identifie l'homme aux rats est l'enfant au moment où il conçoit une certaine haine et rien de plus; aucune reconstruction d'ensemble du passé ne s'y glisse. Quand ce même malade s'identifie avec son père pendant sa période militaire, cela ne porte que sur un point limité : l'indélicatesse de son père ne s'acquittant pas de sa dette. Même remarque encore pour l'homme aux loups : il se croit le Christ, mais uniquement pour ses rapports libidinaux avec Dieu le Père, sans aucune autre considération. Quoi de plus artificiel ?

Il est vrai qu'on pourrait objecter contre cette limitation des identifications, qu'elles portent sur des faits de libido; et comme celle-ci est le fond de l'homme, elles touchent par là l'être entier. Mais la libido est-elle l'être entier ? Au reste, cette souveraine puissance de la libido n'abolit pas les lois de l'être psychologique.

Nous résumerons ainsi notre critique :

1°) Il est chimérique de prétendre qu'une opération psychologique dite identification puisse nous faire revivre un état originel en dehors de la conscience. Si acharné qu'on soit à défendre la "dynamique" des sentiments, retrouver un sentiment sera toujours un acte de mémoire, donc un acte conscient.

2°) Voici une autre difficulté. Si acharné soit-on à établir un homme instinctif, cet homme est un être vivant; donc, il changera par le temps et la vie.

L'inconscient, nous dit-on, c'est l'enfant en nous. Mais les haines enfantines apparaissent le plus souvent puériles à l'adulte, par le seul secours du temps. Peut-on voir dans l'inconscient ce bloc inerte enfoui dans les profondeurs, et échappant à la loi

générale de notre être, d'accumuler, de comparer, de transformer, et de changer ?

Comment cette libido restera-t-elle bloquée, tel un rocher sur le chemin ? FREUD nous dit qu'il faut admettre que sa haine était liée à une cause qui la rendait indestructible ⁽¹⁾. Mais supposé que de telles haines soient inconscientes, comment croire qu'elles puissent subsister intactes et virtuelles à travers tant de changements du malade ! Car le temps a tissé bien des expériences depuis la fessée originelle ! Le temps créateur et destructeur manque cruellement au freudisme.

3°) L'identification est la solution verbale de ce problème psychanalytique : comment concilier l'inconscience et la permanence de la haine, avec la marche par accès de l'obsession qu'elle engendre ? Car la haine étant le fond du malade, elle en est évidemment le fond permanent. Or, l'obsédé ne l'est pas toujours. Il a donc fallu inventer un mécanisme permettant le passage à l'acte de cette haine : ce retour inconscient, c'est l'identification. Elle fait partie des puissances de l'inconscient ; elle est un acte inconscient de cet inconscient, une opération qui se fait dans le malade sans le malade, tout en le pliant à elle, et en ne se dévoilant que par un effet très indirect : ne l'envisagez pas en face, vous ne la percevrez pas nettement ! Car ce n'est qu'un mot .

Elle devrait marquer une modification véritable, puisque la naissance de l'obsession dépend de cette modification. Or, nous avons vu l'impossibilité de concevoir, hors de la conscience, une opération de ce genre ; et que, seul, un acte délirant répondrait à cette inconscience.

Nous disons donc que l'identification n'est qu'une équivoque fondée sur la magie d'un mot.

(1) - Cinq Psychanalyses, p. 216.

L I V R E I I I



LE SENTIMENT ET L'OBSESSION



PRÉLIMINAIRES

Nous avons vu que l'argumentation de FREUD est impuissante à déduire l'obsession de l'état d'une pensée.

Nous voulons montrer maintenant son erreur dans toute son étendue, en établissant les raisons dernières de son échec.

Le moteur des obsessions, prétend-il, est un désir inspiré par la haine, ou, quelquefois, l'amour; dans ce dernier cas, l'amour dépité inspire de la rage, autre nom du désir furieux. Tel est l'inventaire simple mais irrécusable, du fondement de l'obsession : nous répétons que l'expression fondamentale de désir de la haine est celle-là même de FREUD : la libido, ayant régressé, est devenue une haine, qui inspire des désirs ⁽¹⁾, qui font des obsessions. C'est donc ce sentiment, appelé par FREUD désir, qu'il faut confronter avec l'obsession, non l'obsession de FREUD, mais l'obsession vraie.

Mais deux remarques sont ici nécessaires : encore une fois, FREUD n'est pas net : tantôt il se fonde sur le désir pur, et tantôt sur le désir inconscient.

La raison de cette imprécision est claire : lorsqu'il cherche le moteur de l'obsession, c'est-à-dire un principe de force, il se tourne vers le désir nu. C'est ainsi que la rage, comme sentiment violent, agit seule dans la pensée compulsive au suicide déjà citée : son inconscience ne fait rien à l'affaire, malgré le soin apporté par FREUD à nous donner l'ordre d'apparition des idées dans l'inconscient. On rappellera encore que FREUD a donné dans l'Introduction un cas d'obsession, celui de la femme à la tache rouge, reposant entièrement sur un mécanisme conscient.

(1) - Par exemple : Cinq Psychanalyses, p. 204, 215, 216, etc.

Mais, le plus souvent, le désir semble n'agir pleinement qu'avec son inconscience : l'idée de mort pour son père, dans l'homme aux rats, est l'effet d'un désir de mort, c'est-à-dire de haine, inconscient.

Cette place accordée à l'incertitude de la pensée de FREUD étonnera et déplaira : il faudrait la faire encore plus grande. Une chose est sûre : un exposé systématique de FREUD est d'une difficulté inouïe ; vous l'attendez à un point de vue, il est à un autre ; vous l'attendez au désir, il est au désir inconscient, fortifiant l'un par l'autre ; et, par exemple, le soin à marquer l'ordre d'apparition dans la conscience du rapport de la rage avec l'obsession, dans la compulsion précédente, est une précision purement gratuite : tout le nerf de la démonstration est dans la suite psychologique imaginée par l'auteur dans l'inconscient du malade.

Nous croyons que l'exposé complet de la doctrine recourt au désir inconscient, selon la définition de 1896 : les obsessions sont des "reproches transformés, resurgissant hors du refoulement, et qui se rapportent toujours à une action sexuelle de l'enfance exécutée avec satisfaction"⁽¹⁾.

Malgré cela, on ne peut éviter l'examen critique du désir, comme principe de la force obsédante. Même si le désir inconscient fait seul l'obsession, la méthode s'adresse au désir comme clef de l'obsession : est-ce légitime ?

Avant d'être inconscients, les désirs de la haine de l'homme aux rats sont d'abord désir et haine. Mais est-il juste de songer à de tels sentiments, et au sentiment en général, pour nous introduire dans l'obsession ? Nous allons examiner maintenant cette vue implicite capitale de la psychanalyse.

(1) - Cinq Psychanalyses, p. 245.

C H A P I T R E I

LE SENTIMENT EST UNE IMPRESSION DE L'ESPRIT FONDAMENTALEMENT DIFFERENTE DE L'OBSSESSION.

Il suffit déjà de se rapporter aux notions communes pour s'en convaincre : un homme qui a une forte haine ou une rage ne passe pas pour un obsédé. Pourquoi ?

Par cette remarque capitale que, malgré la violence de ces sentiments, il ne laisse pas d'y avoir une harmonie entre eux et le sujet qui les éprouve.

Prenez un haineux qui caresse des idées de vengeance : dans ce mouvement qui l'emporte, il se reconnaît lui-même, parce que ce mouvement naît de lui-même et est lui-même; l'harmonie règne en lui, parce que sa pensée est réglée par son sentiment, et que si vifs que soient ses emportements, l'audience qu'il leur accorde, projets de vengeance ou images des malheurs de l'être maudit, est proportionnée à ce qu'il pense et sent. Le haineux ne s'étonne pas de la force de ses idées de haine, parce qu'il hait en effet; l'entente est parfaite en cet homme entre ses pensées et l'attention qu'il leur porte, parce que l'attention dépend de la vérité du sentiment.

Deux conclusions en découlent :

La première est que, en dépit de la fatalité de ces sentiments, ceux-ci ne créent aucun trouble mental. Nous entendons le mot de fatalité dans son sens le plus simple : l'impossibilité de ne pas

C H A P I T R E I

LE SENTIMENT EST UNE IMPRESSION DE L'ESPRIT FONDAMENTALEMENT
DIFFERENTE DE L'OBSESSION.

Il suffit déjà de se rapporter aux notions communes pour s'en convaincre : un homme qui a une forte haine ou une rage ne passe pas pour un obsédé. Pourquoi ?

Par cette remarque capitale que, malgré la violence de ces sentiments, il ne laisse pas d'y avoir une harmonie entre eux et le sujet qui les éprouve.

Prenez un haineux qui caresse des idées de vengeance : dans ce mouvement qui l'emporte, il se reconnaît lui-même, parce que ce mouvement naît de lui-même et est lui-même; l'harmonie règne en lui, parce que sa pensée est réglée par son sentiment, et que si vifs que soient ses emportements, l'audience qu'il leur accorde, projets de vengeance ou images des malheurs de l'être maudit, est proportionnée à ce qu'il pense et sent. Le haineux ne s'étonne pas de la force de ses idées de haine, parce qu'il hait en effet; l'entente est parfaite en cet homme entre ses pensées et l'attention qu'il leur porte, parce que l'attention dépend de la vérité du sentiment.

Deux conclusions en découlent :

La première est que, en dépit de la fatalité de ces sentiments, ceux-ci ne créent aucun trouble mental. Nous entendons le mot de fatalité dans son sens le plus simple : l'impossibilité de ne pas

sentir ce que nous sentons : je hais, je suis en rage, je n'y puis rien, c'est une sensation intime me frappant invinciblement, malgré ma liberté. Et même si ma liberté triomphe, elle aura à vaincre un mouvement avoué par ma nature. Mais laissons ce problème pour la seule chose importante ici : les sentiments violents, tout subis qu'ils sont, n'entament pas notre intégrité mentale.

Notre deuxième conclusion est qu'ils sont directement liés à notre être sensible : ils en sortent spontanément; les pensées d'un homme en colère viennent directement de sa colère; c'est le senti qui commande, ou, mieux, se prolonge en pensées de toutes sortes : jugements, décisions, etc.; c'est le senti qui les justifie comme il les anime. Ainsi, à regarder les choses en psychologue, les raisons des pensées d'un homme qui hait, nous les trouvons aussitôt et directement dans sa haine même.

Nous ne voulons pas dire que l'imagination ne puisse transformer une haine, quoique pour la colère ce soit déjà peu vraisemblable. Le vocabulaire de FREUD est équivoque : rage, haine, désir, tout cela se confond sous sa plume. Pour la haine, accordons, si l'on veut, sa déformation possible par l'imagination, pour l'accroître ou la diminuer; et, bien que cette question n'entre nullement dans la pensée de FREUD, tranchons-la : dans cette circonstance, les pensées du haineux seront encore justifiées par sa croyance, substituée à son sentiment; il croit haïr signifie, pour lui, dans sa duperie, qu'il hait, ce qui nous ramène à notre affirmation : les sentiments sont des états directs de nous-mêmes.

Allons-nous retrouver ce trait dans l'obsession ? En aucune manière.

La forme de l'obsession ne répond pas à celle des sentiments de haine ou de rage; et nous allons montrer maintenant que l'obsession est un état indirect de l'ordre de la pensée de la pensée, qu'aucun sentiment normal ne peut justifier.

C H A P I T R E I I

L'OBSESSION CONFRONTÉE AVEC LE SENTIMENT

L'obsession enferme dans son essence une distance entre un sentiment et une pensée quelconque et l'idée obsédante correspondante; et, même, c'est précisément dans cet intervalle qu'elle va se loger, comme idée d'une idée.

Voilà ce qui entre dans la définition de l'obsession et qu'on ne peut négliger sans tout brouiller. Au reste, cette qualité sort spontanément des définitions classiques, comme le noyau du fruit : elle va nous permettre de lire en entier la fausseté de la doctrine de FREUD.

Pour que cette doctrine fût vraie, il faudrait :

1) que l'idée obsédante fût du même ordre que les autres idées;

2) qu'à l'inverse, on pût passer aisément de ce sentiment à une idée obsédante par un chemin naturel.

Dans ce chapitre-ci, nous nous occuperons de la première condition.

- I -

La forme de l'idée obsédante l'éloigne de toute idée normale. Tous les exemples de FREUD sont à reprendre à cette lumière.

La première obsession de l'homme aux rats ne consiste pas à penser que son père doit mourir s'il ressent un certain désir sexuel et à s'étonner de cette pensée, comme FREUD le dit; elle consisterait,

si elle était exacte, à être étonné et effrayé d'être occupé par cette pensée qu'il n'a pas, cette précision étant fondamentale et tue par FREUD.

Sans former le moins du monde cette pensée, où il ne se reconnaît pas, il en est envahi. Mais, s'il ne la forme pas, et en témoigne son refus, par quoi peut-il être envahi ? Par l'idée de la chose, ou, mieux, par l'idée qu'il pourrait penser une pensée qu'il ne pense pas présentement. Ainsi, ce n'est pas un sentiment qui anime l'obsession, mais l'imagination de ce sentiment : c'est une pure virtualité d'idée, et comme la présence d'une idée absente. La seule manière de décrire correctement un esprit occupé par la seule possibilité d'une pensée est fournie par l'expression idée de l'idée; celle-ci trace vivement l'originalité de cet état, en le transportant hors de tout sentiment ou idée réellement présents.

Or, la haine de FREUD est présente dans son malade, et l'idée qui y correspond aussi : ce qui manque au système, défaut capital, c'est l'autre idée, aussi nécessaire, qu'elle n'y est vraiment pas. Or, sans ce contraste, le malade perd sa lucidité, et sa qualité d'obsédé.

FREUD a l'air de dire que son malade est étonné d'une idée : la mort de son père, qu'il forme vraiment, comme pensée complète et naturelle, c'est-à-dire qu'il pense à ce drame comme s'il l'imaginait vraiment. Et comme manifestement il ne sait à quoi répond cette imagination, le malade en ressent une grande stupéfaction, qui est son obsession. Mais celle-ci enferme une vérité qui est, nous le savons, le vœu secret de sa haine.

En somme, pour FREUD, ce qui distingue une pensée obsédante d'une pensée normale, ce n'est pas sa forme, mais une circonstance extérieure à elle-même : l'ignorance actuelle et provisoire de son motif.

Or, rien n'est plus faux.

La forme de l'idée obsédante est très-particulière, et ne se loge pas dans l'esprit comme une idée normale : elle n'a pas l'apparence de la vérité, disons de la santé, et le malade le sait d'emblée.

Nous y insistons : dans l'idée obsédante de la mort du père de l'homme aux rats, se trouve logée une autre idée, attachée à elle comme son ombre, et aperçue du dedans : savoir, qu'il ne forme pas du tout cette idée.

FREUD nous dit que l'obsession est réfractaire aux idées de la logique et de la réalité. Cette expression est très-instructive par son insuffisance : elle révèle combien l'intimité du trouble échappe à l'auteur.

Pour reconnaître la chimère de son idée, le malade n'a que faire de logique et de raisonnement : s'avise-t-il de dire que l'idée de la mort de son père ne peut faire mourir son père ? Evidemment non. Irra-t-il voir s'il est mort ? Pas davantage.

Il est sans doute impossible de donner le dernier mot de l'obsession : on ne peut que la décrire. Et, dans ce travail, n'oublions pas cette connaissance intime, aperçue du dedans, de la nature chimérique de cette idée. L'obsédé est attentif à une idée qu'il réprouve, ainsi la partie libre de lui-même n'y croit pas, et lui refuse cette attention que, justement, il lui accorde en fait. SEGLAS, PITRES et RLGIS, ont parlé à ce propos de désagrégation psychique. Rien n'est plus juste. L'idée obsédante enferme un étrange divorce de l'esprit, lequel fait ce qu'il ne voudrait pas faire, tout en restant assez libre, pour y résister : ce divorce n'a d'équivalent dans aucun autre état normal, ni pathologique. L'idée obsédante n'a pas d'objet, et, cependant, le malade s'y attache malgré lui, comme si elle avait un grand objet.

Observons la différence entre cet obsédé vrai et le faux obsédé de FREUD : elle est capitale, car, seule, elle trace une frontière nette entre l'obsession et le délire.

Qu'est donc, en effet, ce malade de FREUD qui lutte contre son idée parce qu'il en est étonné ? C'est un demi-délirant, car, dans son assurance que son idée, prise par le bon bout, pourrait se justifier, il ne perçoit pas exactement cette idée.

En revanche, un vrai obsédé par cette pensée pénétrerait à fond cette idée de mort de son père, et saurait, de science certaine, qu'aucun

sentiment caché derrière elle ne peut justifier son empire. Nous disons que cette connaissance serait certaine et immédiate s'il était un obsédé, donc, un malade lucide.

Ainsi, l'obsédé répond par avance à toute recherche psychanalytique : vous ne trouverez pas moyen, estime-t-il, de réduire mon trouble à une idée saine, naturelle et compréhensible, je l'affirme, par mon esclavage lucide, sans exemple dans aucun autre état.

Mais, maintenant, la forme de l'obsession, pouvons-nous la tracer plus précisément encore ?

- II -

L'idée obsédante est une sorte d'idée abstraite corrompue.

Nous avons vu précédemment que le fond de l'obsession est l'idée d'une idée. Dans ce dédoublement, l'esprit considère l'idée comme à part d'elle-même; c'est une sorte d'abstraction d'idée.

On dirait que l'obsédé, dans l'examen d'un objet, s'arrête à l'idée de son existence possible, qu'il coupe pathologiquement et en dépit de lui-même, de son existence vraie, ou de sa signification raisonnable.

A ce phénomène répond, bien entendu, une attention forcenée qu'aucune doctrine psychologique ne pourra justifier : laissons là de côté, pour cette seule raison que FREUD n'en dit mot; et, quoiqu'il y ait là de quoi lui répondre invinciblement, contentons-nous de le combattre avec ses propres principes.

Revenons à cette abstraction obsédante. L'idée de la mort de son père comme obsession vraie est abstraite par le malade d'une situation vraie, de tout motif prochain ou lointain de la craindre, pour être mise de côté et considérée en elle-même, comme idée d'un événement simplement possible. A regarder de près, elle signifie ceci : "Comment puis-je m'occuper de cette idée, qui n'est qu'un sentiment possible ?" avec ce sous-entendu : "Quel malheur pourtant, si ce sentiment pénible venait à s'emparer de ma pensée !".

Remarquons encore que si le malade ignorait que son idée n'est qu'un possible abstrait de la réalité, il serait un délirant ! Il délirerait s'il venait à croire que sa manière de penser à cette mort puisse être justifiée par quelque motif caché derrière elle !

Or, ce qui l'aide justement à ne pas sortir du sillon, c'est de reconnaître dans son obsession une idée incroyable, séparée de toute situation raisonnable : elle n'est pas une idée folle, faite de relations monstrueuses avec son objet, c'est une idée de l'idée, prévalant sur l'objet lui-même. Idée folle, elle le serait, s'il la croyait vraie, c'est-à-dire s'il croyait qu'elle répondît à une inquiétude normale. L'idée simple de cette mort ne le poursuit pas, comme elle le ferait pour un coeur sensible : il est poursuivi par l'idée qu'il pourrait avoir cette idée, qu'il n'a pas : vertige d'abstraction ! Si, du moins, le cas de FREUD est une obsession vraie.

Une idée représente un objet plus ou moins abstraitement. Elle est, comme le dit la Logique de Port-Royal, "tout ce qui est dans notre esprit lorsque nous pouvons dire avec vérité que nous concevons une chose, de quelque manière que nous la concevons"⁽¹⁾. Dans ce sens général, elle peut regarder une qualité sensible, un rapport, l'essence de cet objet, son existence, sa totalité; il n'importe : ce qui compte, c'est que l'esprit perçoive en elle son juste rapport avec les choses.

Or, une véritable déviation apparaît dans l'idée obsédante : l'idée du possible et du virtuel l'emporte sur le réel, et cela, en dépit du malade, mais non pas à son insu. Le juste rapport avec l'objet est conservé en elle, et, malgré cela, elle est prise dans un autre rapport. L'idée de la mort d'un père représente un drame toujours possible, par l'âge de ce père, et la piété filiale : l'idée obsédante correspondante étudiée dans le malade de FREUD, si elle est une vraie obsession, se détache de toutes ces circonstances et ne retient que l'idée en soi, ou, mieux, l'idée de cette idée. Serait-il possible qu'il me vienne l'idée de vouloir cette mort ! Telle est l'obsession

(1) - Partie I₁ .

vraie tirée de l'exemple de FREUD. Quel abîme avec l'obsession douteuse qu'il nous propose !

Arrivé à ce point, on voit lumineusement que la nature de l'obsession est un état d'abstraction corrompue.

Séparer une partie du tout, par exemple la mort de mon père de l'état de mes sentiments pour lui, et accroître démesurément l'idée de cette mort, c'est bien exercer cette puissance résumée dans l'expression : pensée de la pensée. La pensée est une représentation. Mais cette représentation est ici détournée de son but : elle devient une rumination stérile du possible, elle n'est plus une préparation à la connaissance et à l'action, ou au sentiment.

L'obsédé, à l'occasion d'une impression, sentiment ou idée ou imagination, prend son essor, et s'élève à considérer ce qui arriverait s'il avait en effet cette pensée. Mais il est évident que cette autre pensée n'est pas dans l'impression : il faut que le malade, disons-nous, prenne son essor, et se voue au possible comme possible et néglige l'idée représentant exact de l'objet. C'est là une rupture profonde de l'harmonie spirituelle : en vouloir chercher une justification dans un sentiment antécédent normal est une chimère.

Appliquons ce raisonnement au rapport psychanalytique de la haine à l'obsession.

Si la seconde devait sortir de la première, elle en sortirait radicalement altérée : elle serait précisément transportée de l'ordre du senti dans l'ordre du possible; et, sous cette nouvelle forme, elle ne répondrait plus à la première. Le malade serait devenu obsédé par l'idée d'une haine qu'il déclarerait étrangère à sa nature, en vertu de sa lucidité.

La haine dans l'obsession par l'idée de la haine est, par rapport à la haine, un autre être mental la contredisant; car elle n'est ni un sentiment ni une croyance, alors que la haine porte à des idées de haine ou de mort vraies et crues. Voici donc une transformation que ni le sentiment n'annonce, ni n'explique la théorie de FREUD.

La haine, état de simple sentiment, ne se prolonge donc pas

de soi-même dans l'état complexe de l'obsession.

Que le mystère de l'obsession n'ait pas été levé par sa théorie, FREUD aurait pu s'en douter s'il avait prêté attention à ce qu'il écrit dans les Cinq Psychanalyses : " ... il y a une sorte de régression, des actes préparatoires remplaçant les décisions définitives, la pensée se substitue à l'action "⁽¹⁾.

Que la pensée se substitue à l'action ne marque pas l'essence de l'obsession, mais seulement un caractère rêveur et indolent. Cette remarque enferme pourtant l'intuition d'une vérité partielle : ce n'est pas n'importe quelle pensée qui est substituée à l'action, mais une pensée abstraite, tissée dans le possible, et stérile. On regrette que la remarque de FREUD ne l'ait pas mis sur le chemin d'une description moins superficielle de l'obsession.

La forme de l'idée obsédante plaide invinciblement contre le système de FREUD : abstraite, complexe, indirecte, fixée dans le détour de l'idée de l'idée, et, en somme, pensée au second degré quoique très vaine, elle ne peut avoir de modèle dans le sentiment, état direct et simple, engendrant des idées simples et directes. L'obsession ne pourrait donc naître d'un sentiment de haine, qu'à la suite d'une transformation complète et imprévisible, substituant à cette impression l'idée possible de cette impression. Voilà à quel prix une impression entrerait dans une obsession : à condition de s'effacer

devant une idée d'elle-même infiniment plus générale et parfaitement contingente. Ce bouleversement, qu'on peut appeler intellectualisation, est le fort de l'obsession. C'est lui qu'il faut expliquer, et non pas le sentiment refoulé, impuissant à donner la forme de l'obsession.

Ainsi la conception de FREUD d'un sentiment animant l'idée obsédante est inutile, car elle n'apporte pas une psychologie capable d'expliquer le transport de ce sentiment, dans la région de l'idée de l'idée, à la manière de l'obsession.

(1) - Cinq Psychanalyses, p. 258.

C H A P I T R E I I I

Pour avoir de cette question une vue complète, prenons-la par l'autre bout : l'obsession et ses caractères distinctifs étant décrits, montrons qu'on ne peut déduire le trouble d'aucun sentiment en général.

Nous savons qu'entre un sentiment aussi violent soit-il et l'esprit qui l'éprouve ne cesse de régner un rapport harmonieux. Ainsi la pensée compulsive au suicide de l'homme aux rats que FREUD tire prétendument de sa rage ne peut être une vraie obsession : elle n'est qu'une idée de rage proportionnée à un sentiment de rage, sans porter en elle cet étrange divorce de l'idée obsédante; ou bien, si l'on veut que l'obsession-impulsion de l'homme aux rats soit une vraie obsession impulsive, il faut reconnaître que l'auteur ne donne pas la moindre lueur sur sa constitution. Son explication n'est, au vrai, qu'une définition a priori, rien de plus.

Pourtant, une objection vient d'elle-même : certaines formes du sentiment, plus générales sans doute que celles évoquées par FREUD, mais néanmoins formes du sentiment, n'amènent-elles pas au bord de l'obsession et ne sauvent-elles pas la doctrine ? En un mot, l'anxiété névrotique peut-elle engendrer l'obsession ?

L'anxieux donne en effet à ses pensées un tour qui, apparemment, le rapproche de l'obsédé : par le génie de cet état, il s'attache à la partie triste des choses; même, un rien lui suffit pour enchaîner son imagination au pire, et il n'attend pas toujours l'annonce d'un départ pour demander : "Voulez-vous quitter votre frère ?". Comme l'obsédé, ne pratique-t-il pas une sorte d'abstraction morbide, en détachant d'un événement l'idée d'un malheur possible ? Comme lui, de ce possible, il va à la rencontre, en se le peignant dans une

idée vive : et cette idée vive se réfléchissant sur lui le fascine comme une idée obsédante.

Ces remarques vraies ne nous autorisent pas à assimiler les idées d'un obsédé avec celles d'un anxieux.

La clinique tranche aisément la question : être anxieux est une chose, être obsédé une autre.

On peut être tenté, en suivant les procédés de classification des sciences naturelles, de voir dans l'anxiété un genre, dont l'obsession serait une espèce; ne manquons pas, alors, de nous demander les caractères spécifiques de cette espèce.

C'est toujours la même réponse. D'abord, l'idée produite par l'anxiété reste dans un juste rapport avec cette anxiété, malgré la souffrance du malade; le malade ne se reproche qu'une chose : d'être trop sensible, et non pas d'aller au-delà de tout sentiment, comme l'obsédé. Même si l'anxieux va très loin, il ne laisse pas de penser comme il sent, et comme le veut son sentiment : l'idée de l'anxieux est un produit direct de son anxiété. Il imagine ce qu'il craint, et la crainte suit aussitôt, si elle n'a commencé.

On ne doit pas négliger non plus, dans ces états, le plaisir d'une peur facilement démentie par l'événement; on va loin, un peu plus loin qu'on ne voudrait, mais en goûtant en espoir le démenti attendu. Ni cette harmonie, ni cette joie secrète ne se rencontrent dans l'obsédé.

Ce n'est pas tout : l'anxieux est esclave de son émotion, il ne l'est pas de ses idées. L'obsédé, en revanche, accuse ses idées. Différence extrême. Regardons l'attention de l'anxieux : elle est parfaitement normale; il accorde à ses idées la part d'intérêt qu'y met son anxiété, rien de plus : il se tend vers elles d'une manière irréprochable. Et s'il ne peut guère, dans les grands paroxysmes, détourner son attention de ses pensées affligeantes, ce n'est pas par impuissance de cette attention, mais par la vivacité de la sensation.

Ainsi, les idées d'un anxieux se présentent d'une manière

différente de celles de l'obsédé.

Pour achever pleinement la distinction, nous dirons qu'elles n'ont pas cette abstraction corrompue des secondes. Elles ne sont pas idées d'une idée, mais seulement idées d'un sentiment anxieux présent, ou très prochain, et, en quelque sorte, logées dans ce sentiment. L'arthrose de ma femme la tuera, me dit cet anxieux : il le pense, parce qu'il le craint; ou, si sa pensée n'est pas proportionnée à sa crainte, elle la prolonge harmonieusement.

En revanche, PITRES et REGIS, relatant un cas d'obsession, s'expriment ainsi ⁽¹⁾ : "Tout d'un coup, idée qu'il finira par le suicide et, depuis dix ans, obsession anxieuse". Voilà un anxieux : mais son idée obsédante est-elle seulement l'idée de son anxiété ? Nullement : elle se porte bien au-delà, à une grande distance de sa crainte, dont elle se sépare. Il a l'idée qu'il finira ainsi, quoiqu'il ne le veuille pas. C'est une possibilité, qu'il prend pour une certitude, tout en sachant qu'elle n'est qu'une possibilité : par une sorte de crainte abstraite, il a l'idée qu'il aura l'idée ou la volonté de se tuer. On voit quel étrange travail mental tisse l'obsession : qu'y a-t-il au fond de cet obsédé ? Une crainte, engendrée par l'idée de cette crainte. En revanche, que trouverait-on dans un simple anxieux ? La crainte du suicide elle-même, c'est-à-dire une émotion. Par une aberration inexprimable et monstrueuse, l'obsédé substitue aux choses la pure virtualité de ces choses. Le malade de PITRES et REGIS n'a pas peur du suicide vrai, puisque, aussi bien, il l'envisage comme une délivrance de son obsession du suicide : preuve éclatante de l'abstraction corrompue de son idée.

Nous ne prétendons pas, encore une fois, expliquer l'obsession : nous n'avons voulu que la décrire, et cette description aboutit à la découverte de l'idée de l'idée comme âme de ce trouble.

Nous n'expliquerons jamais comment cette idée de l'idée puisse fasciner l'esprit : c'est le grand mystère de l'obsession. Notre analyse nous a découvert encore une vérité importante : seule la virtualité

(1) - Op. Cit., p. 125.

de l'idée obsédante, virtualité reconnue par le malade, ou si l'on préfère, son abstraction aperçue du dedans, empêche de la confondre avec une idée délirante : aller plus loin est impossible.

Une autre vérité n'est pas non plus à négliger, quoique négative : l'anxiété, s'il était vrai qu'elle fût la source de l'idée obsédante, le serait d'une manière très-obscur : entre l'une et l'autre, il n'y a pas de suite naturelle et compréhensible, mais une intellectualisation, à concevoir comme une transformation contingente de la première : cette contingence enlève toute solidité à ce genre de déduction.

Ce n'est pas tout : la distance entre l'anxiété et l'idée obsédante est celle-là même que nous avons marquée entre le sentiment et cette même idée ; si bien que l'objection de l'anxiété nous a permis d'étendre notre précédente conclusion sur l'impuissance de la haine à expliquer l'obsession, à tout sentiment en général.

Observons enfin que l'objection de l'anxiété n'a été introduite que dans ce dessein, car elle ne peut venir de la psychanalyse, laquelle, nous le savons, ne déduit pas le symptôme de l'angoisse, tant dans sa première conception que dans sa seconde : pour elle, le symptôme ne résulte que du transport de l'énergie d'un désir.

FREUD, nous le rappelons, a d'abord conçu l'angoisse comme une menace si forte que le symptôme est destiné justement à l'effacer. Il l'a exprimé en ces termes dans l'Introduction : "Il semble (donc) permis de dire d'une manière abstraite, que les symptômes ne se forment que pour empêcher le développement de l'angoisse qui, sans cela, surviendrait inévitablement"⁽¹⁾. Cet effacement est même tellement complet dans la névrose obsessionnelle qu'elle n'apparaît pas au dehors. Maintenant, cette angoisse, d'où vient-elle ?" ... d'une déviation de la libido de son application normale..."⁽²⁾. "... nous savons", écrit-il encore, "que la transformation en angoisse de la libido insatisfaite est un des phénomènes les plus connus et le plus fréquemment observés"⁽³⁾.

(1) - Introduction, p. 432.

(2) - Op. cit., p. 432.

(3) - Op. cit., p. 441.

On voit que dans cette doctrine, l'angoisse n'est qu'un intermédiaire : le primum movens est dans la libido. Une certaine quantité d'énergie libidineuse vient-elle à s'accumuler sous l'effet d'une frustration ? Alors, pour s'en délivrer, c'est-à-dire pour réduire l'angoisse, apparaît le symptôme comme satisfaction substitutive. C'est la libido qui fait le symptôme, c'est elle que le psychanalyste va y chercher. L'angoisse n'est ici qu'un signe libidinal, ce n'est pas un sentiment subsistant par lui-même, ni agissant pour son compte.

Il en est de même dans la seconde doctrine de l'auteur : elle change la source de l'angoisse, elle ne modifie pas la relation fondamentale du symptôme avec la libido. Ainsi, nous n'avons rien à changer à notre conclusion précédente.

Cette nouvelle vue donne une autre conception du refoulement : c'est l'angoisse qui le provoque, au lieu d'en résulter⁽¹⁾.

L'angoisse n'est plus définie par le malheur de la libido, et, si l'on osait dire, comme une modification du Moi : elle est relative, maintenant, à un danger extérieur, extraordinaire, la crainte de la castration.

Les instincts peuvent être dangereux si leur satisfaction exige le sacrifice d'autres instincts. Quand l'homme aux loups voue à son père un amour passif, il aperçoit vite que cette possibilité exige qu'il soit identique à sa mère, c'est-à-dire qu'il soit castré. Nécessité affreuse ! Sous l'effet de cette angoisse, il renie son instinct comme entaché de déplaisir et le refoule : le symptôme produit par ce refoulement a pour effet d'empêcher le développement de la "situation dangereuse".

Une théorie de l'analogie de situation, qui nous ramène à l'identification, complète cet aperçu : toute situation dangereuse rappelant la situation originelle du danger de la castration devient l'Idée et l'archétype de toute angoisse.

On admirera dans ce roman la naïveté de l'auteur qui a cru éliminer l'angoisse comme sentiment spontané, en le réduisant à l'existence

(1) - Cf. Inhibition, symptôme et angoisse, p. 31.

d'un danger extérieur, la castration ! Il est clair que ce danger n'a de sens que par l'angoisse et non l'inverse : c'est elle qui le fonde, s'appliquant à cette menace comme à tout autre; si quelque chose est premier, c'est le sentiment, qui, seul, peut consacrer tout danger.

Le but de FREUD est clair : éliminer l'effet psychologique de la libido frustrée, retenu dans la première conception sous le nom d'angoisse; et, dans une stricte vue de psychologie du comportement, définir un fait psychologique par un fait extérieur. Bornons-nous à remarquer que le symptôme reste ce qu'il était, qu'il "tire son étoffe du contenu de la poussée instinctive entravée par le refoulement"⁽¹⁾ et que cette poussée apparaît dans le symptôme obsessionnel : celui-ci n'est donc pas un produit de l'anxiété; n'appartient à cette dernière que la naissance du refoulement. Celui-ci une fois déterminé, l'angoisse disparaît comme causalité psychiatrique : elle a épuisé son effet; et le symptôme conserve une signification libidineuse.

Ainsi FREUD ne raisonne pas comme les maîtres classiques, partisans d'une étiologie morbide à fondement émotif, tel MOREL, qui définissait l'obsession un délire émotif. Ces psychiatres imaginaient dans l'excès de l'anxiété, comme dans sa qualité, l'origine vraisemblable du trouble : "Ce qui varie (successivement ou simultanément) c'est le phénomène intellectuel, sentiment ou idée. Ce qui ne varie pas, c'est l'anxiété"⁽²⁾. Sans que cette anxiété soit seule suffisante, puisqu'elle n'éliminait pas la nécessité de la dégénérescence chez la plupart de ces auteurs, il reste que c'est vers elle que se sont tournés beaucoup de psychiatres pour avoir quelque lueur sur ce trouble.

Ce n'est pas l'avis de FREUD : la source du mal est pour lui libidinale; dans sa seconde opinion même, l'angoisse n'est plus qu'un signe. Ou bien, donc, pour lui, l'angoisse n'est rien d'autre qu'une forme de privation de la libido, sans statut psychologique original; ou elle épuise son effet dans le refoulement.

(1) - Inhibition, symptômes et angoisse, p. 12.

(2) - PITRES et REGIS - Op. cit., p. 11.

L'angoisse de FREUD n'est pas cet état de l'émotivité, produisant toutes sortes de pensées en modifiant tout l'être psychologique : seule cette angoisse-là pourrait être citée comme cause de l'obsession. Nous avons montré que ce serait en vain. A plus forte raison, cet état particulier subordonné ou associé à la libido, donné comme insupportable mais psychologiquement très imprécis, ne peut soutenir l'argumentation de FREUD. FREUD, d'ailleurs, ne s'en réclame pas : nous n'avons examiné cette thèse que pour donner toute son ampleur à notre critique de la genèse de l'obsession par un sentiment.

C H A P I T R E I V

EXTENSION DE NOTRE THESE A TOUTES LES VARIETES D'OBSESSION.

Pour asseoir complètement notre thèse, il ne nous reste plus qu'à en montrer la généralité : autrement dit, à montrer qu'aucune espèce d'obsession n'y échappe.

- I -

Les obsessions se laissent diviser en :

1)- Les obsessions idéatives.

2)- a)- Les obsessions impulsives ou impulsions obsédantes marquées par l'idée obsédante d'accomplir un acte quelconque, indifférent ou criminel.

b)- Les phobies d'impulsion ou impulsions phobiques, ou phobies obsédantes, obsessions marquées par la phobie d'un acte, c'est-à-dire par une répulsion anxieuse pour cet acte.

Cette classification de PITRES et REGIS est commode : elle embrasse le champ entier de l'obsession et, surtout, elle est toute pratique.

On voit qu'elle ne manque pas de mettre une nuance entre l'obsession idée et l'obsession mi-idée mi-acte. Cette distinction qui répond

indiscutablement à l'enseignement de la clinique est universellement admise.

Or, il est étrange qu'à travers tant de pages consacrées par FREUD à l'obsession, et qu'en dépit de son esprit classificateur, FREUD n'en tire aucune conséquence pour son système. Et, même, ce que l'on trouve précisément sous sa plume, est le second groupe des obsessions, qu'il range sous la dénomination de pensée compulsive. A cette pensée compulsive, il est amené à faire un sort particulier, comme si l'obsession-idée ne l'intéressait pas. La pensée compulsive, nous dit-il, se rapporte à des souhaits, des tentations. Ces souhaits, nous les trouvons partout dans l'analyse de ses cas : ce sont eux qui agissent chez la jeune fille atteinte du cérémonial du coucher; eux aussi, dans le cas de la jalousie obsessionnelle de la femme de l'industriel; eux, encore, dans le cas du couple à la tache rouge; c'est encore un souhait qui explique l'obsession Dieu-m. de l'homme aux loups, et les deux grandes idées obsessionnelles de l'homme aux rats, idée de supplice et idée de mort, sont encore des souhaits de sa haine. FREUD a-t-il donc conçu toutes les obsessions comme des pensées compulsives ?

Quelque confusion reste sur ce point, reconnaissons-le, pour ne pas dire quelque équivoque; car théorie et pratique ne s'accordent pas.

La définition théorique de l'obsession, donnée par FREUD, si on l'étudie d'une manière historique, aboutit à des opinions nettes et claires. Il avait proposé, en 1896, la définition suivante de l'obsession en général. Elle est "un reproche transformé, resurgissant hors du refoulement, et qui se rapporte toujours à une action sexuelle de l'enfance exécutée avec satisfaction"⁽¹⁾. Or, dans les Cinq Psychanalyses, FREUD, sans la rejeter, la limite aux cas de pensée compulsive, laquelle, dit-il, regarde des souhaits, que le malade a dépouillés de leur charge affective. Ainsi, avec cet ouvrage, la théorie du reproche transformé devient l'essence de l'obsession compulsive.

(1) - Cité dans les Cinq Psychanalyses, p. 243.

Quelle sera donc, alors, se demandera-t-on, la définition correspondante de l'obsession idéative ? On la cherche vainement, FREUD ne la donne pas. Si l'on rapproche de cette circonstance cette autre, signalée plus haut, consistant dans l'extrême rareté des cas d'obsessions idéatives rapportées par FREUD (peut-être deux en tout pour l'homme aux rats), il faut conclure que l'auteur nourrissait pour cette pensée compulsive un intérêt privilégié, et qu'il est arrivé, sciemment ou non, à y mettre l'obsession tout entière. Il est donc juste d'observer que la restriction apportée par lui à sa définition de 1896 est restée toute platonique.

Mais pourquoi FREUD a-t-il été porté à cette assimilation ? Rien n'est plus clair : dans la manière où il a pris l'explication de l'obsession, il ne pouvait apparemment la réussir qu'en s'adressant à l'obsession compulsive.

Cette manière, nous le savons, c'est d'y lire l'effet d'une haine. Le désir refoulé reparaît sous forme de l'image d'un acte vengeur appelé par FREUD souhait de cette haine. Mais on comprend intuitivement et en gros que ce désir, par l'acte en puissance enfoncé en lui, et dans lequel il tend à se prolonger, puisse expliquer une pensée compulsive entendue comme un acte dégradé. FREUD a senti qu'il lui était bien plus aisé d'expliquer un acte qu'une pensée. Et cela se comprend de son point de vue. Il partait du désir, dont la "tendance", disent PITRES et REGIS et les psychologues, "dont la tendance à se traduire en acte est immédiate et irrésistible, comme celle des réflexes"⁽¹⁾. Ainsi il pensait tenir par le désir l'essentiel de la pensée compulsive, qui est lui aussi un penchant vers un acte.

Son système de l'obsession semble se présenter de la manière suivante : à l'obsession idéative, dont les exemples, nous le répétons, sont si rares, correspond l'idée d'un désir, au sens d'image : par exemple, l'idée de la mort pour le père haï. Dans cette variété, nous

(1) - PITRES et REGIS - Op. cit., p. 274.

avons affaire à une sorte de désir muet et contemplatif. Cette expression n'est pas de FREUD : mais comment traduire autrement sa doctrine, quand on s'aperçoit que ses analyses d'obsessions idéatives roulent sur la notion vague de désir de la haine ? Reportons-nous, par exemple, au désir "pas encore obsessionnel" de la première obsession de l'homme aux rats.

Pour les autres obsessions, les impulsives, qui sont le tissu de ses analyses, FREUD se tourne délibérément vers le désir actif et presque impulsif, conformément à sa définition expresse.

Pour nous, nous avons montré l'échec de la théorie de l'obsession idéative comme voeu d'un sentiment. Il nous reste à montrer que son échec est aussi net, et pour les mêmes raisons, dans l'explication de la pensée compulsive, comme désir d'une haine tendant à l'acte. Cette critique ainsi achevée, aura embrassé le champ entier de l'obsession.

- II -

LA PENSÉE COMPULSIONNELLE NE PEUT S'EXPLIQUER
PAR UNE TENTATION DE LA HAINE.

Notre exemple principal sera la compulsion au suicide de l'homme aux rats, qu'on voudra bien se rappeler.

1°) - Singularité de la psychologie de FREUD dans la pensée compulsive.

On ne saurait trop relever la puérilité et la bizarrerie de cette psychologie.

Qu'est donc le "crève cette vieille", si ce n'est une boutade ? Et conçoit-on du remords pour ces sortes de réflexion ? Ou, si on en conçoit, a-t-il de la gravité ? Peut-il être terrible et irrépressible

le remords provoqué par ce péché de parole, et encore de surprise ?

Là, encore, joue à fond une équivoque, venue d'une situation. La situation du malade est celle d'un homme impatienté, emporté par son humeur et dépasse par ses propos. FREUD, en revanche, feint de prendre cette circonstance si banale pour une essentielle affaire libidinale. Et, certes, la libido y a bien quelque intérêt, mais elle n'est pas seule. Il y a l'homme entier, c'est-à-dire sa manière de prendre sa libido elle-même.

Si cette situation tracée par FREUD a quelque vraisemblance, il faut y reconnaître deux parties : un acte de la libido, secondaire, et un acte de l'humeur, essentiel, qui explique seul la réflexion du malade. Reconnaissons donc qu'il n'y a rien, dans cette dernière, qui justifiât son rapprochement avec une pensée compulsive, et toute cette analyse est un chef-d'oeuvre de psychologie scolastique.

Cette même psychologie se rencontre dans les actes manqués. L'auteur n'a pas l'idée d'une pensée muette, par exemple une protestation ou un désagrément secrets, hors de toute expression traduisible; il ne conçoit qu'une pensée se tournant sottement, ou hystériquement, vers un voeu, d'ailleurs vain, et exprimé tout bas. La pensée d'un enfant à l'âge de raison n'a-t-elle pas déjà plus d'étendue et de retenue, c'est-à-dire une autre forme ?

Il y a pis que cette puérilité : il y a son étrangeté. A prendre FREUD à la lettre, on lui objectera qu'une sorte d'homme formé en effet un remords dans les circonstances de son malade : ce sont les délirants, incapables de proportionner leurs sentiments à leurs vraies causes. Et, nous venons de le voir, il est impossible de justifier ce remords par un bon motif. Est-il alors un délire ?

Il est étrange que la force contenue dans les obsessions de FREUD se ramènerait si aisément à celle d'une idée délirante : c'est un abîme qui s'ouvre à chaque pas, nous l'avons encore vu plus haut. On vient à douter de son diagnostic, alors que l'obsession vraie se distingue si aisément de l'idée délirante.

Lui-même écrit que la menace dans le pensée compulsive peut prendre le caractère "délirant"⁽¹⁾ pour réussir. Si l'on comprend bien, voici ce que cela donne dans le cas présent. Le malade a deux sentiments : il aime et hait sa maîtresse. Le pensée compulsive est le fruit régressif de la haine, c'est-à-dire s'explique par la pente fatale à substituer à l'amour impossible l'amour sadique. La substitution se fait donc; et elle ne peut être verbale, il faut vraiment que la haine remplace l'amour. Or, cette haine agit de l'inconscient : elle mobilise donc à l'insu du malade sa force morale : elle réussit à s'imposer comme une sorte d'idée délirante, c'est-à-dire ignorée du malade.

Il est très-dangereux d'introduire l'idée délirante dans les obsessions : l'on sait le soin minutieux des classiques à séparer l'une de l'autre en insistant sur la lucidité de l'obsédé.

FREUD n'est pas arrêté par cette précision. Son système ne lui cache-t-il pas l'originalité de l'obsession, que le psychiatre en lui connaît sans doute parfaitement ?

L'obsession est une pensée parasite irrésistible, mais désavouée par le malade. Dans sa forme typique, elle n'a aucun faux caractère délirant : elle a une nature spéciale, séparée de l'idée délirante comme de l'idée normale.

Les idées délirantes vraisemblables ne se distinguent des idées normales que par la croyance du sujet : elles n'ont pas de constitution spéciale, si on néglige leur rapport avec la vérité. C'est ce qui explique la fausse interprétation de FREUD : il fait de l'obsession une idée normale, dont, seulement, le désir inspirateur est inconnu du malade; par là, elle est en effet très-proche de l'idée délirante vraisemblable. Il suffit de connaître le motif caché de la pensée compulsive, pour que cesse son charme : le connaître affectivement, bien entendu, laissons ce point, ici indifférent. L'obsédé de FREUD est un quasi-délirant auquel manque la raison de sa croyance, parce que, justement, cette raison est enfermée dans l'inconscient.

(1) - Cinq Psychanalyses, p. 243.

Or, notre devoir est d'objecter que l'obsédé a, au contraire, une croyance très assurée dans la chimère de son idée. L'obsession a une grande originalité pathologique, rebelle aux subtilités freudiennes.

Dans ce cas-ci, ce qui est anormal, ce n'est pas que le malade méconnaisse sa haine derrière son obsession impulsive : ces sortes d'ignorance, surtout feintes d'ailleurs, son très communes, ce qui est grave, c'est de hasarder que l'effet de cette obsession serait équivalent à celui de cette haine, car cette croyance serait délirante. Et cela nous introduit dans notre critique essentielle.

2°) - L'harmonie des sentiments normaux ne peut expliquer la monstruosité de la pensée compulsive.

En refaire la démonstration est inutile.

Que le sentiment soit une haine pure ou un remords, le fruit de ce sentiment, pensée ou acte, est en harmonie avec lui.

Le fruit de ce remords "Tue-toi, pour te punir", ne peut, en aucune façon, avoir la violence d'une obsession impulsive. Du seul point de vue de l'équilibre intérieur, préservé même dans nos sentiments les plus vifs, même dans la colère, il est impossible de comprendre que ce "Tue-toi", soit l'équivalent d'une pensée compulsive.

Ce type d'impulsion peut-il découler d'un désir souverain ? Evidemment non : car un tel désir, s'il existait, s'abîmerait dans un acte irrésistible, sans doute proche de certaines impulsions subconscientes des épileptiques et des schizophrènes. Et même si la source de cette impulsion dans un désir conscient maintenait la conscience de cette impulsion, cette dernière ne laisserait pas d'entraîner la volonté avec une force brutale, qui ne serait ni celle d'un désir, ni celle d'une obsession.

La théorie de FREUD, il ne s'en avise pas, ne laisse pas de maintenir une suite harmonieuse dans les parties successives données

comme formant l'obsession impulsive : c'est toujours un désir qui entraîne l'ébauche d'une volonté et d'un acte, que ce désir s'exprime comme un remords ou une haine de soi. Il en résulte que l'obsession compulsive de FREUD est une conséquence prévisible, normale et juste de ce désir. Or, rien n'est moins défendable.

Car cette thèse oublie toujours l'essentiel : la désagrégation de l'obsédé, déjà relevée. L'obsédé forme une idée, qui peut être un désir, où il ne se reconnaît pas. Et, comme le disait un malade de SEGLAS⁽¹⁾, il se sent "double"⁽¹⁾. Voilà le noeud du problème, impossible à trancher à partir du désir. Pourquoi ce désir, prétendument générateur de la pensée compulsive, devient-il dans l'obsession étranger au malade ? Pourquoi cette régression sadique qui substitue la haine à l'amour, aboutit-elle à un désir en divorce avec le Moi du malade ? C'est ce que l'on ne voit pas du tout.

Quand l'homme aux rats, sous l'empire de son remords, forme l'idée compulsive de se tuer, il rejettera cette pensée de toutes ses forces si, du moins, elle est une vraie pensée compulsive. Rencontre-t-on jamais semblable résultat dans la décision d'une volonté face à un désir ? Et aussi impérieux qu'on voudra ce désir ? La volonté blâmera un tel désir, ou le réprimera, ou en sera opprimée ; elle ne verra jamais en lui un commencement d'acte compulsif.

Trouvera-t-on une solution à notre difficulté, c'est-à-dire à la description correcte de l'obsession impulsive à partir du désir, en s'aidant d'une remarque de FREUD, qui veut que cette pensée soit à deux temps ? Un temps de haine et un temps d'amour ?

Voici cette opinion : "Dans la névrose obsessionnelle", dit-il⁽²⁾, "il y a séparation entre les deux intentions : le symptôme, qui est à deux temps, se compose de deux actions, s'accomplissant l'une après l'autre et s'annulant réciproquement"; on la retrouve dans Inhibition, Symptôme et Angoisse, dans les Cinq Psychanalyses, où on lit ⁽³⁾ :

(1) - Cité par PITRES et REGIS - Op. cit., p. 71.

(2) - Introduction, p. 325.

(3) - Op. cit., p. 224.

"que contrairement à l'hystérie, qui fait un compromis des contraires, la névrose obsessionnelle satisfait les deux tendances contradictoires l'une après l'autre, non sans essayer d'y mettre un lien logique, souvent en dépit de toute logique".

FREUD assimile donc la succession d'actes ou de tentatives d'actes de l'obsession impulsive à un balancement entre le pour et le contre. Une partie de la pensée correspond à la haine : le malade conçoit alors l'idée de se tuer, ou de laisser la pierre dans le chemin par où devait passer sa maîtresse; et l'autre partie de cette pensée, qui, jointe à la précédente, formerait la pensée compulsive, correspondrait à l'amour : le malade réprime alors l'idée de se tuer, et ne se tue pas en effet; il ôte la pierre du chemin, etc.

Les choses sont-elles ainsi ?

Nullement. FREUD, une fois encore, décrit l'obsession du dehors, comme un psychologue du comportement qui parlerait de la conscience selon ses effets extérieurs.

Il y a un balancement dans ces sortes de pensées impulsives, mais son explication est différente.

Et, d'abord, ces sortes d'obsessions n'enferment pas toujours deux actes : l'homme aux rats ne se tue pas, s'il met et ôte la pierre du chemin. Quand manque cette succession d'actes, que devient la théorie de l'opposition de l'amour et de la haine ? Dira-t-il que l'un retient l'autre ? Mais où a-t-il vu qu'un tel conflit de désirs ait jamais provoqué la moindre obsession impulsive ?

Observons maintenant la pensée de cet obsédé par l'idée du suicide. Celui-ci est le théâtre d'une lutte. Qu'est-ce que cette lutte ? Nous venons de voir que ce n'est pas celle de l'âne de Buridan : il n'est pas freiné par la sollicitation d'une action contraire, celle de ne pas se tuer. Et par quelle raison ? Si cela était, ces deux actions : se tuer, ne pas se tuer, se balanceraient en effet dans son esprit. Or, l'analyse psychologique nous dit, au contraire, que cette pensée : Tue-toi, est en elle-même indésirable; elle est une obsession. Le malade hésite à se tuer, il est vrai, il

suspend même éternellement cet acte, puisque rarement de tels malades se tuent. Mais est-ce en vertu du simple désir de ne pas se tuer ? Si l'on veut s'exprimer ainsi, il faut prendre soin de relever énergiquement que ce dernier désir est le désir vrai du Moi vrai, et son unique appétit; en sorte que l'autre, l'idée de se tuer, est un désir usurpé, un désir obsédant. Ainsi la partie positive : se tuer, et négative : ne pas se tuer, n'ont pas la même qualité psychologique, et, par suite, ne peuvent se peser à la même balance.

La pensée de se tuer est réprouvée pour elle-même, indépendamment de l'intérêt supposé pour l'action contraire. Le malade entre en lutte dès qu'elle commence, car elle est une pensée pathologique.

Cette critique s'applique sans effort à la compulsion produisant deux actes contraires, à laquelle FREUD s'intéresse si fortement. Cet intérêt vient de ce qu'elle semble favoriser son opposition de deux désirs. La clef de ces malades, selon FREUD, est le doute. Pourquoi ? Parce qu'ils sont des indécis; ils le sont parce que, en eux, l'amour est balancé par la haine. "Celui qui doute de son amour est en droit de douter, doit même douter de toutes les autres choses ..." ⁽¹⁾

Observons encore une fois que le doute du malade, après avoir ôté la pierre du chemin, n'en est pas un. Il n'y a aucune idée, y compris celle du doute, qui ne puisse faire l'objet d'une obsession. Ne sentant pas derrière l'obsession une maladie générale de l'esprit, Freud a confondu l'irrésolution du sceptique avec la suspension entre deux impulsions obsédantes propre à son malade, ce qui a permis à son imagination de ramener l'obsession impulsive à une forme de pensée normale. Cette dialectique, fondée sur la fallacia accidentis, nous est maintenant familière.

Ce n'est pas tout : cette considération sur le doute de l'obsédé introduit une remarque très-embarrassante pour le système. Le malade, au sein de ses impulsions contraires, a un doute très-ferme : il nie l'excellence de ses actes, justement parce qu'il est un obsédé et non un délirant. Comment FREUD expliquera-t-il ce doute si essentiel pour

(1) - Cinq Psychanalyses, p. 256.

comprendre la rébellion de l'obsédé, lui qui ne distingue pas deux doutes, l'un normal, l'autre obsédant ?

Cette considération se tire spontanément de ce que les classiques appelaient, dans de meilleurs exemples, la folie du doute, doute de s'être lavé les mains, dans les lavages compulsifs, par exemple : il est clair que l'usage normal d'une pensée critique n'est pour rien dans la constitution du trouble; le malade doute, tout en sachant qu'il n'a aucune raison de douter qu'il se soit lavé les mains. En résultat définitif, l'idée de doute, pas plus qu'un désir, ne peut expliquer les obsessions impulsives.

Quittons cette folie du doute, et les actes compulsifs faits d'une succession de deux actes contraires trop facilement commentés par FREUD, pour revenir aux obsessions impulsives.

Si elles enferment l'idée d'une double action, ce n'est qu'une apparence : l'autre action, comme le refus de se tuer, dans l'obsession du suicide, est plus qu'une seconde action, c'est la résistance du sujet contre le naufrage. La première idée, enfermant la prétendue première intention, celle de se tuer, n'est pas balancée par l'idée contraire, et n'est pas, avec celle-ci, dans un rapport simple et naturel; et ce n'est pas la réunion des deux intentions qui forme la compulsion, la première est, à elle seule, une obsession impulsive; la seconde est la réponse du bon sens du malade et son triomphe. Bien au-dessus d'une intention, elle est la réponse du sujet qui se juge lui-même.

Voilà le point essentiel manqué complètement par FREUD; exprimons-le sous forme de désir, la méprise n'en éclatera que mieux. L'idée compulsive ne marque pas le conflit de deux désirs égaux; c'est, au contraire, le conflit de deux désirs fondamentalement différents : le désir d'être soi-même, qu'on pourrait nommer instinct de l'équilibre, opposé à un désir reconnu étranger.

Ainsi, l'erreur de FREUD est double : il se trompe en donnant la pensée compulsive comme le fruit de désirs, et il se trompe encore en y voyant la rencontre de deux désirs opposés.

Ce n'est pas tout : il suffit d'examiner le rapport de l'acte et de la pensée contenu dans l'obsession impulsive, quand elle passe à l'acte, pour voir aussitôt combien elle s'écarte d'un acte normal.

"Le cycle obsession-anxiété-lutte-réalisation-détente est pathognomonique de la véritable impulsion obsessionnelle"⁽¹⁾, il n'y a pas d'opinion plus reçue dans la pathologie de l'obsession.

Que se passe-t-il dans l'accomplissement d'un acte procédant d'un désir normal ?

La tension de l'être vers l'acte se fait **harmonieusement** : point de lutte, point d'anxiété.

Et dans le cas d'un désir réprimé ? Celui de Phèdre qui n'ose se déclarer à Hippolyte ? Il y a lutte, et même lutte anxieuse; mais, encore une fois, lutte de l'être moral, non de la pensée menacée dans son être.

Ce n'est pas tout : l'acte normal peut donner de la joie. Désirer, c'est manquer de quelque chose : l'acte y remédie. La joie procurée par l'acte marque donc un progrès de l'être. Qui songerait à la comparer à cette détente de l'impulsion obsédante victorieuse ?

D'abord, ces sortes d'actes impulsifs ont quelque chose de bizarre : ce sont moins des tentations d'actes que des désirs de fragments d'actes, ou des désirs d'actes inconvenants, provocants, quelquefois monstrueux. Ainsi, l'anomalie se rencontre déjà dans la forme de l'acte enfermé dans ces syndromes.

Il y a plus : l'apaisement accompagnant leur exécution résulte moins du but atteint que de l'exécution même, conçue comme une exigence déraisonnable. Ce sentiment de détente est donc très-différent de la joie du désir satisfait. Cette dernière enferme des raisons, parfois très élevées; l'autre n'a d'autre raison que le besoin étrange de se débarrasser de l'idée même de l'acte. La première a un sens : remplir une idée; l'autre n'en a pas : elle est liée seulement à la forme bizarre d'un désir; l'obsédé impulsif n'agit que pour détruire son désir, non pour le satisfaire.

(1) - Louis GAYRAL - Séméiologie psychiatrique. Toulouse, Editions Privat, p. 33.

On voit, par cette analyse, l'absence de la moindre analogie entre l'acte normal et l'acte parti de ces sortes d'impulsion : autre preuve de l'impossibilité d'aller à l'obsession par l'intermédiaire du désir.

- III -

L'OBSESSION IMPULSIVE ENFERME LA MEME ABSTRACTION
CORROMPUE QUE L'OBSESSION IDEATIVE.

L'erreur de FREUD a été de croire que l'idée obsédante du suicide ne se distingue de l'idée de simple suicide que par sa ténacité : elle enferme autre chose que j'appelle là encore une abstraction corrompue.

Admettons un instant qu'elle ne reçoive sa démesure que de sa fixité : on demandera alors ce qui retient le malade d'aller à l'acte.

Répondra-t-on qu'il met en balance l'acte contraire ? Nous avons déjà fait justice de cette objection. Le malaise de l'obsédé n'est pas celui de l'indécis, comme le veut FREUD, il est plus antérieur et plus profond : le malade souffre de la présence même de l'idée de suicide, sans la rapporter, pour estimer sa souffrance, à l'idée de l'acte contraire.

On ne peut tirer de cette circonstance capitale qu'une seule conclusion : l'idée de suicide n'est pas logée dans sa tête comme l'idée simple et normale d'un acte, dont il accepterait l'annonce en repoussant les raisons. L'obsédé s'insurge contre la présence en lui de cet acte par l'intermédiaire d'une telle idée, sans même se poser les raisons de cet acte indésirable. Dans l'état de sa volonté, cette idée ne correspond pas à un acte naturel, compréhensible et souhaitable ; puisque, aussi bien, il la repousse. Qu'est donc cet acte ? C'est une abstraction d'acte ; c'est l'idée d'un acte possible, actif néanmoins comme un penchant, et même davantage. Seule cette abstraction, nous le répétons, donne la clef de la lucidité du malade.

L'abstraction opérée par l'obsession de cet acte consiste à séparer cette idée de l'état du sentiment et de la volonté pour la dresser devant l'esprit comme la possibilité fascinante de cet acte. Cette idée, le malade se la représente intensément : voilà un premier point; un second point réside en la force attachée à cette pure éventualité. Pourquoi ? Aucune théorie ne le dira jamais. On est ici à la frontière de plusieurs mondes, le biologique et le psychologique, et à la naissance ou à la greffe de l'un dans l'autre.

N'importe : on peut sans cela décrire très-bien le trouble.

"Que mon sort serait pitoyable si l'idée de ~~me~~ ~~suicider~~ devenait une idée vraie de suicide !". Ce qui obsède le malade, ce n'est pas le suicide, mais l'idée qu'il s'en fait. La maladie est dans la représentation, mot qui veut dire se rendre présent; et il se voit exécuter cette idée qu'il n'a pas encore, et n'aura peut-être jamais. Ainsi, la matière première de sa réflexion, ce n'est pas son suicide, conçu comme un acte rationnel, mais l'idée qu'elle pourrait lui venir. C'est la crainte, d'ailleurs en elle-même anormale, d'avoir l'idée de l'acte qu'on craint.

Nous avons donc :

- 1°) Une idée possible de suicide,
- 2°) L'imagination de sa vérité et de son exécution.

C'est là la pensée à deux degrés dont nous parlions dans l'obsession idéative. La pensée de l'obsédé impulsif se dédouble elle aussi pour se représenter à elle-même.

Observons enfin qu'il serait ridicule d'introduire la profondeur métaphysique dans cet état si hautement morbide qu'est l'obsession : le principe auquel nous avons fait appel pour la décrire exactement, la pensée de la pensée, est un outil très banal de la pensée, qui le manie spontanément. Dans l'obsession, nous en observons l'étrange déviation naturelle, rien de plus. Voilà pourquoi un obsédé "dégénéré", pour parler l'ancienne langue, comme un obsédé intelligent, ce qui n'est pas rare, peuvent faire, chacun de leur côté, un usage morbide du principe du Dieu d'Aristote.

- IV -

Résumons notre exposé en partant de l'idée d'un acte.

Il y a trois manières pour l'idée d'un acte de devenir pathologique.

1) - La manière délirante : ce sera celle du mélancolique, qui se tuera par idée délirante de culpabilité.

2) - La manière impulsive : l'idée d'un acte devient irrépressible dans le mouvement qu'elle imprime.

3) - La manière obsédante. Ici, l'idée se divise : elle se détache de la volonté, devient une éventualité d'acte et trouble l'esprit malgré sa pauvreté. Et cela explique la résistance du malade : il résiste contre cette pensée hors de son sentiment. Il est vrai que cela n'explique pas son obsession : toutefois, le mérite à relever l'abstraction corrompue de l'idée est de donner le principe de la lucidité du malade.

Il est clair que le désir d'un acte étant donné, sa destinée naturelle et compréhensible n'est pas l'obsession impulsive. D'un désir, jamais vous ne tirerez la constitution complexe de cette dernière.

Nous avons voulu montrer l'identité foncière de la forme de l'obsession idéative avec celle de l'obsession impulsive; il nous reste, pour atteindre notre but, à étendre notre analyse aux deux groupes de ces obsessions.

Etonnons-nous, là encore, de l'imprécision de FREUD : dans l'abondance de ses commentaires, point de distinction entre les phobies d'impulsion et les obsessions d'actes. On ne peut trancher à quelle variété appartient la compulsion de l'homme aux rats. Il n'importe, dira-t-on, les troubles sont jumeaux et peuvent se transformer l'un dans l'autre.

Toutefois, précisons comment notre thèse s'applique à l'une et à l'autre.

Le cas de l'homme aux rats représente-t-il une impulsion obsédante ? Nous dirons qu'il se sent entraîné à exécuter un acte qu'il réprouve : le fond de son trouble est qu'il puisse exécuter l'idée de cet acte, purement imaginaire.

Est-elle une obsession phobique ? Nous dirons qu'il a une répulsion anxieuse pour le suicide, conçu comme un acte éventuel et une hypothèse : il craint que cette idée imaginaire devienne une crainte vraie.

On voit la différence : l'idée obsédante du premier groupe est fondée sur la représentation d'une exécution d'acte; celle du second, sur la crainte de cet acte. Mais l'abstraction est la même : c'est la crainte, parfaitement consciente, de l'effet de ce qui n'est pas, en imaginant son devenir.

On a souvent remarqué, d'ailleurs, que la crainte d'un acte peut résulter d'un entraînement caché pour cet acte : nous ne disons pas désir, comme FREUD, car l'homme échappe à cette simplification effaçant toute motivation hors de la libido. Quoiqu'il en soit, dans les deux variétés d'obsessions impulsives, l'idée, qu'elle soit crainte ou image d'acte, entre avec elle-même dans le même rapport de représentation.

On trouve, dans PITRES et REGIS, la relation d'un cas d'obsession qui, dans sa simplicité classique, renverse tout le système de FREUD : le voici.

Après la lecture d'un prospectus parlant de pertes séminales, d'onanisme et de leur terminaison fréquente par le suicide, naît le trouble du malade. "Tout d'un coup, idée qu'il finira par le suicide, et depuis dix ans, obsession anxieuse ... L'idée se présente à lui sous deux formes qu'il distingue : tantôt comme une nécessité inéluctable, comme une échéance fatale qui se rapproche sans qu'il puisse s'y soustraire, c'est la peur, c'est la phobie du suicide; tantôt l'idée devient impérative, motrice, entraînante, ce n'est plus une crainte, c'est une impulsion ... Le malade est tellement malheureux qu'il a souvent et sérieusement pensé à se tuer pour en finir"⁽¹⁾.

(1) - PITRES et REGIS : Op. cit., p. 125.

Ainsi, ce malade a trois sortes d'idées :

" 1°) - La phobie obsédante du suicide,
2°) - L'impulsion obsédante du suicide,
3°) - Enfin l'idée réfléchie, non pathologique du suicide, et qui, s'il se tue, se tuera très-probablement par raison, pour échapper à son obsession du suicide... Cette situation étrangement paradoxale est en réalité très intéressante, et méritait d'être signalée chez les obsédés"⁽¹⁾.

Là-dessus, nous demandons à FREUD :

1) - Comment il conçoit qu'un désir de haine puisse se couler dans deux formes différentes d'obsessions ?

Différence bien légère, dira-t-on. Non pas. Il y a sans doute entre elles une identité psycho-pathologique, mais leur différence dans leur forme psychologique est marquée : celui qui déteste n'est pas celui qui se sent entraîné. Pourquoi cette différence dans la pensée, si l'une et l'autre découlent d'une même forme, originelle, savoir d'un désir ?

Et comment échapper, pour décrire ce phénomène, à la notion de spécificité morbide, dont FREUD voudrait nous priver à propos de l'obsession "naturelle et compréhensible" ?

2) - Par quelle causalité psychologique FREUD nous expliquera-t-il qu'un désir de haine se transformera en obsessions et tantôt ne s'y transformera pas ? Pis : comment peut-il être simultanément désir et obsession, puisque le malade songe au suicide pendant le cours de son obsession ?

Le cas est délicat, et il n'y a qu'une seule manière d'en sortir : si l'on veut à toute force déduire l'obsession d'un désir, il faut supposer, en dehors de ce désir, une cause capable d'expliquer ses destinées multiples, et c'est la condamnation du système.

Nous avons donc montré la vanité de voir dans l'obsession le reflet d'un désir de la haine en général. Notre condamnation a été

(1) - PITRES et REGIS : Op. cit., p. 125.

complète, puisque nous nous sommes mis au point de vue le plus général : la forme de ce désir ne se reconnaît pas dans celle de l'obsession.

Toutefois, FREUD parle de désir inconscient. Bien qu'on sente intuitivement que l'inconscience du désir ne change pas sa forme, il y a grand avantage à prendre le problème dans ce jour, puisque aussi bien, l'inconscient est au centre du système.

L I V R E I V

LE DESIR INCONSCIENT ET L'OBSESSION.

C H A P I T R E I

APERÇU SUR L'INCONSCIENCE DU SYMPTÔME PSYCHANALYTIQUE.

On touche ici à l'essence la plus connue du freudisme : qui ne sait que FREUD a enfermé dans l'inconscient des forces redoutables qui se libèrent dans les névroses ?

Faisons, à ce propos, un bref rappel historique.

Ce sont la névrose obsessionnelle et l'hystérie qui ont fourni la première base à la psychanalyse ⁽¹⁾. Lui ont-elles, seules, fourni la notion de l'inconscient ? Non sans doute : elle provient de l'hypnotisme dont l'enseignement a été ensuite appliqué à l'étude des névroses. Les accidents de celles-ci lui ont, en effet, paru tout à fait comparables aux conduites des hypnotisés auxquels BERNHEIM ordonnait, en cours d'hypnose, un acte comme celui d'ouvrir un parapluie cinq minutes après leur réveil. Les accidents névrotiques sont aussi le produit d'une volonté cachée du malade, pour tout dire inconsciente, qui inspire à FREUD la remarque suivante concernant une obsédée : "elle ignorait l'intention au service de laquelle elle accomplissait son action obsessionnelle (corriger un pénible événement du passé)" ⁽²⁾.

On peut aussi les assimiler à des rêves : "Le symptôme n'est, au fond, tout comme un rêve, qu'une satisfaction d'un désir" ⁽³⁾, désir

(1) - Introduction, p. 280.

(2) - Introduction, p. 299.

(3) - Introduction, p. 322.

qui vient de loin, du profond inconscient, qui force la porte de sa prison pendant le sommeil, comme il le fait dans le symptôme. FREUD n'a jamais renié cette analogie. Dans les Cinq Psychanalyses, il nous dit encore que le rêve peut apporter des commandements pulsionnels sous forme de phrases énoncées.

Toutefois, FREUD a senti très tôt l'insuffisance de cette application. "Mais tant que je m'étais servi de l'hypnose, j'étais dans l'impossibilité de combattre la dynamique de ces affections... Je suis donc en droit de dire que la psychanalyse proprement dite ne date que du jour où on a renoncé à l'hypnose"⁽¹⁾. L'inconscient n'est qu'une région de l'homme; elle n'explique pas la puissance du symptôme. De là le coup de génie de l'invention de la libido, laquelle devient l'autre pièce maîtresse de la psychanalyse.

A l'égard de la névrose obsessionnelle, FREUD remarque même : "Elle nous est rendue par la psychanalyse plus claire et plus familière que l'hystérie"⁽²⁾. Rappelons quelques autres formules qui marquent cette commune clarté : "Le symptôme reproduit...cette satisfaction de la première enfance", écrit-il de l'hystérie⁽³⁾. Mais, pour la névrose obsessionnelle, la formule est la même : "Les symptômes servent à la satisfaction sexuelle du malade et ils se substituent à cette satisfaction lorsque le malade en est privé dans la vie normale"⁽⁴⁾. Et, selon les déclarations de FREUD dans l'Introduction, la moindre clarté de l'hystérie vient de "cette mystérieuse extension du psychique au corporel"⁽⁵⁾. Malgré cela, les deux névroses restent unies, grâce à la libido, sous le nom de névrose de transfert.

Voici encore d'autres formules du symptôme obsessionnel : elles le présentent comme un phénomène détourné de sa fin, par privation volontaire ou involontaire, et reparaissant comme symptôme dans la conscience : "Nous savons déjà, depuis l'observation de BREUER, que l'existence du symptôme a pour condition le fait qu'un processus

(1) - Introduction, p. 316.

(2) - Introduction, p. 280.

(3) - Op. cit., p. 391.

(4) - Op. cit., p. 322.

(5) - Op. cit. p. 280.

psychique n'a pu aboutir à sa fin normale, de façon à devenir conscient. Le symptôme vient se substituer à ce qui n'a pas été achevé"⁽¹⁾. Citons encore cet autre endroit si net : "Eh bien ! dans ces symptômes de la névrose obsessionnelle, dans ces représentations et impulsions qui surgissent on ne sait d'où, qui se montrent si réfractaires à toutes les influences de la vie normale et qui apparaissent au malade lui-même comme des hôtes tout-puissants venant d'un monde étranger, comme des immortels venant se mêler au tumulte de la vie des mortels, comment ne pas reconnaître l'indice d'une région psychique particulière, isolée de tout le reste, de toutes les autres activités et manifestations de la vie intérieure. Ces symptômes, représentations et impulsions nous amènent infailliblement à la conviction de l'existence de l'inconscient psychique, et c'est pourquoi la psychiatrie clinique ne sait se tirer d'affaire autrement qu'en déclarant que toutes ces manifestations ne sont que des produits de dégénérescence"⁽²⁾.

Récapitulant l'enseignement d'un cas d'obsession, celui de la femme de l'industriel atteinte d'une jalousie obsédante, FREUD tire les trois conclusions suivantes⁽³⁾ :

- 1) - le sens de l'idée obsédante;
- 2) - sa nécessité comme décharge inévitable d'une libido inconsciente;
- 3) - cette décharge donne le sens du symptôme, savoir, une satisfaction sexuelle.

C'est de cette libido inconsciente dont nous avons à nous occuper. A suivre FREUD dans le premier chapitre de son Introduction, qui lui contesterait, tant il est éloquent, que ce riche concept de l'inconscient procède des faits eux-mêmes ? "Nous défions n'importe qui de rendre compte de cette situation d'une manière scientifique plus correcte et, quand ce sera fait, nous renoncerons volontiers à l'hypothèse de processus psychiques inconscients"⁽⁴⁾.

(1) - Introduction, p. 317.

(2) - Introduction, p. 301.

(3) - Op. cit., p. 275.

(4) - Introduction, p. 300.

Cette assurance lui inspire une ironie vengeresse à l'égard de la psychiatrie traditionnelle "qui ne se soucie pas de rattacher quoi que ce soit à l'idée fixe, et se contente du facteur héréditaire"⁽¹⁾.

Si les produits de la névrose ne sont pas des fruits de la dégénérescence, ils sont éliminables; et comment ? En transformant, au cours d'une opération psychologique particulière, nommée transfert, l'inconscient en conscient. L'unité de la doctrine s'étend jusqu'à la thérapeutique : ce que fait le psychanalyste est commandé par sa théorie de l'inconscient. Il cherche à faire sortir la libido de sa prison, d'où elle ébranle l'édifice.

Toute cette doctrine se résume en deux points :

- 1) - la réciprocité du symptôme et de l'inconscient⁽²⁾;
- 2) - la stérilité psychanalytique des névroses actuelles⁽³⁾,
parce qu'elles ne passent pas par l'inconscient : et là où il n'y a que de la conscience, il ne peut y avoir de symptôme.

On ne peut mieux marquer la nécessité de l'inconscience du désir qui provoque l'idée obsédante.

(1) - Op. cit., p. 277.

(2) - Op. cit., p. 302.

(3) - Op. cit., p. 417.

C H A P I T R E I I

L'INCONSCIENT DANS LA NEVROSE OBSESSIONNELLE

Cet inconscient a-t-il quelques caractères remarquables dans la névrose obsessionnelle ?

FREUD les trace dès l'Introduction; ils sont confirmés et précisés dans les Cinq Psychanalyses; ils sont retenus dans leur intégralité dans Inhibition, Symptôme et Angoisse.

Dès l'Introduction, FREUD a voulu préciser, dans son application à la névrose obsessionnelle, sa thèse générale que "partout et toujours le sens du symptôme est inconnu du malade"⁽¹⁾. Les représentations et les impulsions de l'obsédé sont conscientes, "ce sont les conditions psychiques auxquelles elles sont soumises"⁽²⁾ qui ne le sont pas. Quelles sont ces conditions ?

Il parle à ce propos des "amnésies de la névrose obsessionnelle"; dans celle-ci, "il y a seulement rupture d'un lien qui devrait amener la reproduction, la réapparition de l'événement dans la mémoire"⁽³⁾. Quel est ce lien ? C'est celui qui lie la libido à l'événement de sa privation : la privation elle-même est oubliée.

L'Introduction n'est qu'un livre d'initiation : elle glisse sur le détail des amnésies de la névrose obsessionnelle.

Il n'en va pas de même des Cinq Psychanalyses, livre de haute pratique. Aussi ne se contentent-elles pas des généralités, comme celle-ci : "Les rejetons de cet inconscient refoulé, ce sont les

(1) - Introduction, p. 302.

(2) - Op. cit., p. 302.

(3) - Introduction, p. 306.

éléments qui entretiennent les pensées involontaires"⁽¹⁾ et recherchent-elles soigneusement les "événements traumatisants ... tombés dans l'amnésie, qui laissent subsister, à titre de résidu, le contenu de l'appréhension obsédante"⁽²⁾. Quel est justement le genre de cette amnésie ?

On ne doit pas se méprendre ici sur la difficulté rencontrée par FREUD.

C'est un grand problème, en effet, pour la psychanalyse, que la conciliation d'une idée obsédante et consciente formant le symptôme, avec la nécessité de l'expliquer par son sens inconscient. Comment un sens inconscient peut-il obséder ? Tel est le point.

Quand l'homme aux rats est pris par son appréhension obsédante "c'est à toi et à mon père qu'on devrait appliquer ce supplice", il est évidemment difficile d'expliquer l'attention forcenée du malade pour cette idée de supplice, par cette seule idée de supplice : d'où la supposition d'une autre idée s'ajoutant à la force de cette idée étrange, mais cachée derrière elle et logée dans l'inconscient. Cette idée cachée n'est pas autre chose, nous le savons, que celle d'un souhait. L'âme de l'obsession de l'homme aux rats est un souhait refoulé, car odieux au malade comme marque de sa haine pour son père.

FREUD a recours ici à une doctrine particulière, celle du "dépouillement de la charge affective"⁽³⁾ du souhait inquiétant, qu'il distingue du procédé de l'hystérie : dans celle-ci, il y a oubli "des causes occasionnelles récentes, comme des événements infantiles"⁽⁴⁾, créateurs de symptômes; dans la névrose obsessionnelle, au contraire, le refoulement, "au lieu de faire oublier le traumatisme, le dépouille de sa charge affective"⁽⁴⁾. Il en résulte que la conscience n'en conserve qu'une représentation "indifférente et apparemment sans importance"⁽⁴⁾, qui, pour cela, n'est que rarement évoquée. Et même le serait-il, il ne signifie plus rien pour le malade : l'amnésie affective en fait une forme inerte, active seulement de l'inconscient.

(1) - Cinq Psychanalyses, p. 214.

(2) - Cinq Psychanalyses, p. 205.

(3) - Cinq Psychanalyses, p. 243.

(4) - Cinq Psychanalyses, p. 226.

L'auteur examine même le détail de ce dépouillement, comme une sorte de technique propre à la névrose obsessionnelle, le mot est de lui. Il distingue : la déformation par éloignement de la représentation de la situation originelle, celle par généralisation de son sens, celle enfin obtenue par le tour elliptique de la pensée, et il donne même cette dernière comme typique de la névrose obsessionnelle. Toutes les associations d'idées apportées par le mot de rat sont fondées sur ce procédé.

En voici un autre exemple, pris encore à l'homme aux rats⁽¹⁾ : "Si tu te permets un coït, il arrivera malheur à Ella". Cette pensée compulsive est décomposée ainsi par FREUD : à chaque coït, même avec n'importe quelle femme, tu penseras que ta femme est stérile (il s'agit de sa maîtresse, ovariectomisée, devenue son épouse supposée); tu jalouseras ta soeur (qui a une petite fille nommée Ella), et cette jalousie te portera à souhaiter la mort d'Ella.

Entre encore dans cette déformation la réflexion obsédante de cette femme, au retour de son mari : il l'avait quittée peu de temps auparavant pour aller, disait-il, visiter une boutique d'antiquaire; pour elle, elle s'imaginait qu'il venait de la tromper. Elle lui demanda donc si elle n'avait pas eu depuis toujours le peigne qu'elle venait d'acheter, ce qui voulait dire, elliptiquement, que cette possession ancienne était aussi vraie que la visite de son mari à l'antiquaire.

FREUD nomme "faux enchaînement"⁽²⁾ la relation en raccourci créée par l'ellipse de la pensée : il explique par là le désaccord entre la représentation et son affect, entre l'image du peigne et la douleur de la tromperie supposée du mari. En somme, le faux enchaînement permet au malade de former une pensée abstraite avec l'énergie d'un sentiment.

Il l'appelle encore "disjonction des rapports de causalité"⁽³⁾, disjonction qui est une conséquence du retrait de l'affect. Cette séparation éclate dans la causalité du mot rat, mot auquel le complexe

(1) - Cinq Psychanalyses, p. 246.

(2) - Cinq Psychanalyses, p. 213.

(3) - Op. cit., p. 250.

du malade est sensible à son insu.

FREUD va même jusqu'à admettre le sentiment intuitif de ces rapports refoulés et isolés de leurs causes. Le malade précédent l'éprouve dans le mot rat; il sent d'emblée, et pleinement, la puissance de sa haine à travers le mot, sans soupçonner le moins du monde l'origine de cet effet. C'est la fameuse théorie des "perceptions endopsychiques"⁽¹⁾ qui gardent une "force capable d'avertir le sujet"⁽¹⁾.

Inhibition, Symptôme et Angoisse apporte peu de changement dans cette doctrine, ou plutôt, ces changements ne concernent que la forme : le sens affectif change, le mécanisme reste le même.

FREUD appelle ici isolation la précédente disjonction des rapports : c'est un effet de la concentration de la pensée dont se sert l'obsédé pour dépouiller l'événement traumatisant de sa couleur affective. "Le résultat est le même que dans le refoulement avec amnésie"⁽²⁾.

Cette modification-ci paraîtra d'abord importante : l'assimilation de la souffrance de l'obsédé à celle procurée par le sentiment de culpabilité, qui devient le nouveau sentiment substitué à la libido. Le Surmoi inflige ce sentiment au Moi, comme s'il connaissait "tout le caractère de la pulsion agressive" refoulée dans le Ça, et comme s'il n'y avait pas eu de refoulement. "Le Moi donc se sait innocent et supporte un sentiment de culpabilité qu'il ne s'explique pas"⁽³⁾. Nous n'avons pas fait un sort, en son lieu, à ce sentiment : ce que nous avons dit de la haine s'y applique évidemment, et, surtout, il ne conduit aucune analyse pratique. Remarquons seulement que cette culpabilité à moitié consciente remplace l'intuition directe de la haine dans le mot rat, vue plus haut. Ainsi, le point de vue fondamental reste le même : c'est toujours un sentiment inconscient qui explique l'obsession; que ce sentiment ait changé ne compte guère.

On retrouve, bien entendu, dans Inhibition, Symptôme et Angoisse, la conception fondamentale du dépouillement de la charge affective de l'idée obsédante. Celle-ci se présente, lorsque ce dépouillement est complet, comme une "simple idée"⁽⁴⁾ que l'auteur range curieusement

(1) - Op. cit., p. 250.

(2) - Inhibition, Symptôme et Angoisse, p. 45.

(3) - Op. cit., p. 41.

(4) - Inhibition, Symptôme et Angoisse, p. 40.

dans les formes de névroses obsessionnelles sans sentiment de culpabilité : dans ce cas, le Moi se soustrait complètement à la critique du Surmoi, à l'aide de symptômes d'auto-punition, comme pénitences et restrictions. C'est, en somme, un sentiment de culpabilité pour l'inconscient seul, c'est, comme il le dit si bien, une simple idée.

A tout prendre, l'unique nouveauté de l'ouvrage serait l'apparition d'une pointe de scepticisme : FREUD y avoue en effet son impuissance à "donner une synthèse cohérente de toutes les formes de névrose obsessionnelle"⁽¹⁾.

Mais comme nous ne pouvons considérer FREUD comme un sceptique, ni prétendre que ce scepticisme ait freiné son entreprise, cet aveu ne nous empêchera pas de poser la question de l'inconscient dans l'obsession.

Et cet examen commence par la reconnaissance d'une équivoque.

Souvenons-nous de la question précédente : comment concilier la conscience de l'idée obsédante avec l'inconscience de son origine ? C'est le moment d'observer que FREUD n'a pu y donner une réponse ferme ; il n'a fait qu'hésiter entre deux opinions extrêmes, celle de la simple idée, et celle des perceptions endopsychiques. Dans la conception de l'obsession comme simple idée, FREUD satisfait l'exigence de l'inconscient : l'idée inconsciente agit tout à fait inconsciemment dans la simple idée. Dans celle de l'obsession comme idée avec disjonction des rapports, l'idée apporte un contenu affectif, reconnu du malade, mais dont la cause ultime lui échappe (idée de mort du père du malade, liée à la haine) : ici, FREUD veut satisfaire la nécessité de la conscience de l'idée obsédante. Il défend même, parfois, un troisième point de vue : celui de l'idée qui impressionne le malade à son insu, selon l'exemple des hypnotisés.

La réponse de FREUD enferme ces trois opinions. Son scepticisme ne vient-il pas de son impuissance à les réduire à l'unité ? En tout cas, chacune mérite notre attention.

Deux questions ne cesseront de guider la discussion qui va suivre : 1° - Cet inconscient est-il vraisemblable ? 2° - Quel renfort apporte-t-il au sentiment prétendument générateur de l'obsession ?

(1) - Op. cit., p. 41.

C H A P I T R E I I I

LA DOCTRINE DE L'INCONSCIENT REND INEXPLICABLE LA LUTTE DE L'OBSÉDÉ.

Pourrait-il lutter contre son idée, le malade de FREUD, lui qui a fait son dernier effort dans le refoulement de la libido ? Lui qui a consumé toute sa volonté dans cette opération ? L'obsession, du point de vue de FREUD, est la pensée qui apparaît après le dernier effort du malade pour qu'elle n'apparaisse pas ; c'est la quantité de libido qui a tourné la volonté du malade, lequel n'a plus de volonté disponible pour continuer la lutte. Alors, le champ de sa conscience est tranquillement occupé par l'ennemi victorieux ; la volonté du malade n'y peut plus rien : la bataille a été livrée et perdue ; l'obsession est le prix du désastre. Observons la définition du symptôme selon FREUD : c'est un compromis entre la libido et la force refoulante. Et aurait-il envie de repousser le compromis, qu'il ne le pourrait pas. Au fond, l'idée obsédante de FREUD est le cours de la pensée qui résulte de deux autres courants : celui de la libido et celui du Moi (pour éviter la terminologie scholastique des Essais). Telle est la description du phénomène conçu par une psychologie dynamique. Demander maintenant comment ce courant résultant pourrait être dévié n'a aucun sens. Avec quelle autre force pourrait-il l'être ? Dans le courant résultant, toutes les forces disponibles sont à l'oeuvre. L'idée obsédante de FREUD est le bilan des forces psychiques du malade.

Cela ne répond pas évidemment à l'obsession vraie, où la lutte est au premier plan et fondamentale.

La lutte de l'obsédé naît très tôt, dès l'idée obsédante apparue; elle est provoquée par l'idée obsédante elle-même, comme être morbide, cet être dont le système de FREUD veut faire bon marché; elle ne lui est donc pas antérieure, puisqu'elle en est un effet. Cet effet n'a aucune place dans la doctrine.

En somme, l'idée obsédante, selon FREUD, est la conclusion d'un acte inconscient; dans l'obsession vraie, l'idée obsédante marque le début d'un acte conscient, qui va se développant, c'est la lutte de l'obsédé. Le drame n'est pas derrière le malade, mais devant lui et sous ses yeux : tel est l'abîme qui sépare la théorie de la chose à laquelle elle prétend s'appliquer.

On n'objectera pas ici que la lutte de l'obsédé est vaine : là n'est pas la question. Vaine, cela est sûr, puisque l'idée de la lutte contre l'idée fortifie l'idée. Mais elle a lieu, et même le malade décrit l'épuisement progressif de son action, notation qui n'a aucun sens dans la doctrine de FREUD.

Voici ce qu'écrivent à ce sujet PITRES et REGIS : on a pu croire, disent-ils, que l'obsession était une maladie de la volonté. Mais il est faux de croire que la volonté de l'obsédé soit amoindrie. Beaucoup sont susceptibles de donner des preuves d'une énergie peu commune et "c'est très-réellement qu'ils combattent leur idée fixe"⁽¹⁾.

On peut dire que la lutte de l'obsédé est un fondement de l'obsession, en ce qu'elle la sépare de l'idée délirante, qui, elle, est acceptée du malade; et nous voyons que ce fondement manque dans la psychanalyse. Qui dit obsession dit lutte; qu'elle nous explique cela, elle qui a placé la lutte dans le refoulement.

Cette défaillance s'explique par deux opinions de la psychanalyse.

La première nous est déjà connue : c'est celle qui veut à tout prix refuser au symptôme névrotique une entité morbide sui generis, digne d'être étudié pour lui-même, et veut y voir, en revanche, une pensée comme une autre. Il est évident que cette affirmation est liée beaucoup plus à l'esprit du système qu'à l'esprit d'observation. Quel

(1) - PITRES et REGIS - Op. cit., p. 78.

abîme entre l'étrangeté de la pensée elliptique et l'étrangeté vraie de l'obsession !

La seconde, c'est la superbe indifférence de l'auteur envers l'enseignement de la conscience. Le premier sans doute il a tenté de substituer à la donnée de la conscience morbide une interprétation de son enseignement. L'interprétation n'est pas mauvaise en soi, si elle reste à sa place : elle doit permettre aux faits de parler, et coordonner leur leçon. Ici, au contraire, elle les méconnaît. Son impuissance à expliquer cet élément si clair et si palpable de la lutte de l'obsédé doit faire réfléchir.

C H A P I T R E I V

LA DOCTRINE DE L'INCONSCIENT DANS L'OBSESSION ABOUTIT A UNE PHILOSOPHIE PLEINE D'EPINES.

L'Introduction à la psychanalyse peut donner à croire que les conditions de la névrose agissent à l'insu du malade, et que le symptôme met le malade devant le fait accompli.

La privation, pour devenir pathogène, "doit porter sur la seule satisfaction que la personne exige, sur la seule dont elle soit capable"⁽¹⁾. Mais cette exigence dépend de la disposition du Moi et de sa libido, choses subies; la fixation est aussi un fait de cette libido; la tendance au conflit, troisième condition de la névrose, donnée par l'ouvrage, se rapporte au développement du Moi, autre fait de nature.

La privation oblige le Moi à s'incliner devant la nécessité, l'*ἀνάγκη* des Grecs. "Les névrotiques sont ceux chez lesquels cette rigueur a provoqué des effets désastreux, mais quelle que soit l'éducation reçue, on est exposé aux mêmes risques"⁽²⁾. Cette *ἀνάγκη* agit ainsi en vertu de la nécessité de la nature du malade, c'est-à-dire de son moi et de sa libido. Et à aucun endroit, FREUD n'indique une modification possible de l'effet de cette nécessité par la volonté. Le névrosé, selon l'Introduction, est un sujet tout passif, esclave d'un déterminisme psychologique opérant en lui sans lui.

(1) - FREUD - Op. cit., p. 371.

(2) - FREUD - Op. cit., p. 381.

Or, un fait capital apparaît dans les Cinq Psychanalyses, l'intervention de la volonté dans la constitution de la névrose.

Il est remarquable que ce soit le livre de pratique qui introduise une notion éliminée de l'exposé théorique, et qui le reste des autres traités théoriques, comme Inhibition, Symptôme et Angoisse et les Essais. Et l'on peut croire que si cette introduction a eu lieu, c'est que FREUD n'a pu s'y soustraire. Au reste, pouvait-on imaginer que le refoulement se fît sans la volonté ? C'est cette difficulté que FREUD a éprouvée malgré lui dans les Cinq Psychanalyses, à propos du refoulement de la haine.

Nous savons que les analyses des Cinq Psychanalyses substituent un sentiment à la libido; nous savons aussi que la régression sadique transforme l'amour en haine; et que c'est cette haine que le malade refoule.

Mais comment le fait-il ? FREUD a senti si bien le danger pour sa thèse d'un recours à la volonté, qu'il a chargé l'amour lui-même de cette opération. "Le patient", nous dit-il, "aime beaucoup son père; c'est justement cet amour intense qui est la condition du refoulement de la haine"⁽¹⁾ et ne "lui permet pas de rester consciente"⁽¹⁾. Cette explication est-elle concevable ?

Est-il concevable que cet amour puisse agir, de lui-même, et sans l'organe de la volonté ?

Qu'est-ce que cet amour du malade ? Un état moral enfermant une disposition bienveillante de sa volonté pour son père ?

Qu'est-ce que cette haine ? Un autre état moral, enfermant une disposition contraire de sa volonté.

FREUD note judicieusement que ces deux sentiments **contraires** ne peuvent subsister ensemble. Comment donc l'amour refoulera-t-il la haine ? Par sa propre puissance ? Mais ce n'est pas ce que dit FREUD : une haine étouffée progressivement et remplacée par l'amour n'est pas le cas de FREUD. La haine de son malade reste au contraire intacte : elle est, nous dit-il, "protégée contre la destruction"⁽²⁾, ce qui

(1) - FREUD - Introduction, p. 216.

(2) - FREUD - Cinq Psychanalyses, p. 216.

aboutit à un mélange des deux sentiments, nommé expressément par FREUD "ambivalence"⁽¹⁾. Si donc la haine s'efface devant l'amour sans être détruite, cette opération ne peut se comprendre sans la volonté du malade. La volonté, voilà la clef du refoulement de l'homme aux rats.

Oui, il faut au malade un motif pour refouler, partagé qu'il est indéfiniment entre l'amour et la haine, comme l'âne de Buridan. Ce motif n'est autre que la honte qu'il a de haïr son père. Honte inconsciente, si l'on veut, ou à peine consciente, mais honte vraie.

FREUD n'emploie pas ce terme de volonté, ce qu'à Dieu ne plaise ! Mais la résolution du conflit de son malade est impossible sans ce sentiment qui, seul, est capable de porter le Moi à agir; le commentaire de FREUD est incompréhensible sans cette lumière.

Au reste, FREUD l'a reconnu sans ambiguïté dans un passage de l'Introduction, concernant la femme d'un industriel amoureuse de son gendre, "affection trop monstrueuse et impossible pour être consciente"⁽²⁾. Ici, FREUD reconnaît ouvertement que le remords doit s'ajouter à la passion du malade pour opérer le refoulement de cette passion. Et comment ? En devenant le motif de la volonté de refouler. Sans ce remords, aucun changement ne se produirait dans la conscience de l'obsédée. Voilà la conclusion essentielle que FREUD se garde bien d'indiquer, mais qui perçoit de son commentaire.

Ainsi, nous avons montré que la nécessité, cause générale du refoulement, ne peut se passer du concours de la volonté, organe vrai de ce refoulement.

On en mesure les conséquences : un acte de volonté pourrait se tourner contre elle-même non pour la faire souffrir, mais pour la dégrader, s'il est vrai que le fruit du refoulement soit le symptôme.

On connaît des passions qui se terminent par des désordres comme le suicide. Mais, d'abord, il s'agit d'amour, non de libido, et le trouble produit n'est pas une obsession; surtout, un abîme sépare ces cas de ceux de FREUD, par le destin différent de la volonté.

La passion malheureuse ne laisse pas de suivre une motivation

(1) - FREUD - Op. cit., p. 255.

(2) - FREUD - Introduction, p. 275.

claire et consciente : le passionné souffre de l'insatisfaction de sa passion, et, remarque importante, si sa volonté cède, elle cède à des raisons qui n'altèrent pas sa qualité de volonté. Cet état relève d'une causalité psychologique claire, et la volonté est esclave à la manière où une volonté peut être esclave : en trahissant la raison qui lutte.

Rien de semblable dans le cas de FREUD : le déterminisme psychologique normal est rompu au profit d'un déterminisme étrange, et hors du malade. Le refoulement, qui introduit dans le symptôme, introduit donc dans un état psychologique inconnu du malade, imprévisible, et échappant à sa volonté, puisque sa volonté est esclave du symptôme : et, cela, à la suite d'un simple acte de cette volonté ! Ainsi, la volition se tourne contre sa liberté : instrument de la liberté, elle provoque un esclavage pathologique ! Voilà pourquoi il faut appeler cet effet une interruption de la causalité psychologique régulière, suspendant le principe de la liberté de la pensée, comme aucune passion ne le fait jamais.

L'obsédé garde bien une volonté intacte, ou à peu près ; mais, quoi qu'elle fasse, elle est circonvenue par un trouble antérieur à ses dispositions.

L'obsession, faut-il le dire, n'est pas un état bénin, en dépit de la lucidité du malade : elle frappe très avant dans la pensée, et explique le terme de dégénérescence que les anciens lui appliquaient. Elle marque une dégradation certaine de l'esprit. Et voici que FREUD nous dit qu'elle est naturelle et compréhensible ! La seule chose qui le soit, c'est le mal éprouvé par la volonté réprimante ; mais que cette lutte entraîne en plus de ce mal, et en dehors de lui, et par une causalité inexprimable, inconsciente et imprévisible, une atteinte de la liberté, à la manière de l'obsédé vrai, cela restera toujours irrationnel et incompréhensible. La doctrine de FREUD repose sur ce principe : un état pathologique peut découler d'un acte de la volonté ; donc, un acte volontaire peut menacer le fondement même de cet acte, c'est-à-dire la liberté. Qui acceptera cette hypothèse ?

Soit un cas théorique. Supposons admis que l'abandon d'un enfant par sa mère provoque chez lui une névrose obsessionnelle à la puberté. Cette proposition, vraie ou fausse, serait claire : elle signifierait que le traumatisme affectif a eu un effet mental.

Mais FREUD n'a pas recours à ce genre d'explication. Il nous dit que, du point de vue psychanalytique, les névroses actuelles sont stériles⁽¹⁾. L'intermédiaire du refoulement dans l'inconscient est nécessaire pour qu'il y ait une névrose. Qu'est-ce à dire ? Cela signifie que le désir conscient n'est pas pathogène : il ne le devient que si un acte s'y ajoute et le transforme, l'acte de refouler.

On voit l'abîme entre la psychologie classique qui met les causes là où la conscience les indique : le manque de tendresse, les motifs de l'abandon, imaginés ou vrais, la conduite de la mère, et la psychanalyse qui a besoin, pour avoir ces causes, de transformer un désir par le refoulement; c'est la tendresse refoulée, et même encore transformée en haine, qui serait pathogène, et non la tendresse insatisfaite et cherchant ouvertement à l'être.

FREUD a ainsi inventé un acte : le refoulement, dont les conséquences dépassent infiniment sa portée, comme acte volontaire. Un acte simple est donc devenu, pour lui, la source d'une causalité extraordinaire, et dépassant le sujet. C'est cet acte, et cette causalité, qu'il a ajoutés à la psychologie classique comme son invention capitale.

Mais, autant la théorie de l'effet pathogène de la tendresse insatisfaite serait claire, quoique très grossière, autant celle de FREUD soulève de problèmes. Et le plus essentiel est le sort réservé à la liberté dans un tel système. Et remarquez que l'objection resterait entière si l'on veut dépouiller le refoulement de toute qualité volontaire : il faudrait alors imaginer l'homme en danger mental permanent, au gré des privations libidinales, sans défense contre les refoulements inopinés; ce qui est une autre caricature de l'homme, l'homme sans aucune liberté.

(1) - FREUD - Introduction, p. 417.

C H A P I T R E V

L'INCONSCIENT DE FREUD NE FOURNIT PAS DE FORCE PSYCHOLOGIQUE PROPRE A DETERMINER L'OBSESSION.

Nous avons vu que FREUD donne de l'inconscient trois points de vue :

1) - L'inconscient absolu de la haine peut être joint à la conscience de son effet dans la perception endopsychique. L'obsession est alors fondée sur une idée consciente unie au sentiment éprouvé, quoique mal connu. Ce mélange d'inconscient et de conscient est peut-être la plus classique des thèses de FREUD.

2) - La théorie de l'obsession comme simple idée est le triomphe de la thèse de l'inconscient absolu.

3) - L'inconscient absolu de la haine s'accompagne d'un effet inconscient de cette haine, selon l'analogie des hypnotisés.

Chacun de ces points de vue admet à sa manière un effet inconscient de la haine dans la constitution de l'obsession. Quel est au juste cet effet ?

La force de la simple idée jointe aux perceptions endopsychiques ne repose que sur celle d'un sentiment conscient. Ainsi, l'idée d'une force inconsciente s'évanouit quand on la recherche.

1) - L'inconscient posé par FREUD est équivoque.

Rappelons la doctrine : le malade est averti de sa haine inconsciente par les perceptions endopsychiques. Il y a bien retrait de l'affect, mais seulement par oubli de sa cause, non par sa propre disparition. Si bien que "ces rapports refoulés gardent une force capable d'avertir le sujet, force que j'ai comparée ailleurs à une perception endopsychique, en sorte que le malade introduit les rapports refoulés dans la réalité extérieure, au moyen de la projection, et là, témoignent de ce qui a été omis dans le psychisme"⁽¹⁾.

On admirera encore une fois ce langage si net, justement dans un passage capital de la psychanalyse. Il s'agit de savoir comment la haine, comme sentiment inconscient, alimente la simple idée qui est dans la conscience.

FREUD nous dit qu'il y a retrait de l'affect par oubli : c'est aussi difficile à comprendre que la pure sensation des psychologues du siècle dernier. Ne peut-on oublier l'origine d'un sentiment sans laisser de l'éprouver et de savoir qu'on l'éprouve ? Pourtant, si cela était, si l'homme aux rats, après retrait de l'affect, connaissait encore sa haine, toute son analyse tomberait : il est manifeste qu'il ne la connaît pas, tout en l'éprouvant; l'esprit de la psychanalyse oblige nécessairement à l'écrire; le texte lui-même y convie. Ces rapports refoulés sont projetés à l'extérieur, nous dit-on, et non dans la conscience du malade; on remarque encore que le mot

(1) - FREUD - Cinq Psychanalyses, p. 250.

témoigner renvoie à un témoin, qui est le psychanalyste FREUD, et non au malade. Tout porte donc à admettre que ces perceptions endopsychiques sont de l'ordre du senti, non du connu : elles entraînent la conscience à son insû; elles sont un compromis entre l'inconscient et le conscient, comme les sensations, déjà citées, auxquelles elles semblent répondre dans l'ordre affectif.

Il y a pourtant des cas où, contradictoirement, cette opinion est intenable : le remords de ce même homme aux rats, à l'enterrement de sa tante, est senti, lui, dans la conscience, puisque le malade en fait une relation à FREUD. Ce qui est refoulé, dans cette circonstance, c'est seulement le souvenir de son origine, laquelle, bien entendu, se rapporte à la conduite du malade lors de la mort de son père. Et cet épisode nous est donné comme typique de la déformation obsessionnelle du refoulé.

Or, si on transportait cet exemple, qui n'enferme que l'oubli de l'origine d'un sentiment, à l'obsession par l'idée de supplice, on renverserait l'analyse du cas : tant il est essentiel que cette haine soit inconsciente.

Il ne nous reste qu'une seule manière de nous épargner une exégèse infinie : regarder le but de FREUD.

Or, ce but est de rattacher la simple idée consciente de mort à la haine inconsciente : pour cela, il a imaginé entre les deux les perceptions endopsychiques, mais si adroitement conçues que le lecteur pourrait croire qu'elles seraient un prolongement inconscient de la haine. Or, il n'en est rien.

2) - Les perceptions endopsychiques introduisent l'inconscient dans la conscience.

Comment ces perceptions peuvent-elles communiquer à la simple idée la force de la haine inconsciente ? Et quelle espèce de force est communicable de la part de l'inconscient ?

Observons qu'il ne suffit pas de répondre que le refoulé agit inconsciemment : l'existence des perceptions endopsychiques

établit justement un intermédiaire entre cet inconscient et la conscience.

Or, que représentent ces perceptions ? Nous l'avons vu : ce sont les rapports haineux du malade avec son père et sa maîtresse. Mais où est sa haine ? Dans l'inconscient. Et où sont ces rapports ? Dans la conscience, où ils "avertissent le malade". Mais de quoi avertissent-ils ? D'eux-mêmes. FREUD a beau subtiliser : si ces rapports ont cette fonction, il est nécessaire qu'ils soient connus du malade. comme nous avons nécessairement conscience de ce que nous remarquons en nous-mêmes. Ces rapports, projetés à l'extérieur, ne laissent donc pas de l'être aussi à l'intérieur : FREUD ne peut échapper à cette conséquence; et ainsi, chose remarquable, il est amené à soutenir l'idée obsédante par l'inconscient lui-même pleinement senti.

Admironons encore cette expression : "Ces rapports refoulés gardent une force capable d'avertir le sujet"; observons que si cette ambiguïté a un sens, elle signifie que la conscience est capable de lire dans l'inconscient, l'auteur rétablissant d'une main la conscience, qu'il avait abolie de l'autre. En un mot, l'inconscient haineux est présent dans la simple idée de haine. Ces rapports refoulés "avertissent le malade" par l'intermédiaire de l'idée : c'est la seule signification du texte embrouillé de FREUD.

3) - La difficulté capitale qui s'offrait à FREUD, et comment il l'a surmontée.

Réfléchissant sur l'idée obsédante de supplice, la première tentative de FREUD a été de la réduire à une simple idée. Cette réduction s'offrait spontanément en réponse à l'enseignement de son malade, qui se défend de nourrir de la haine envers son père.

Mais où FREUD puisera-t-il la force obsédante d'une idée indifférente ? Comment une simple idée, une idée de supplice indifférente, enfermera-t-elle la force d'un sentiment de haine ?

Il n'y a qu'une seule manière de l'expliquer, c'est de dire que l'idée de supplice représente la haine; ou, encore, que cette haine

avertit le malade de sa présence par l'idée de supplice.

Mais, alors, que reste-t-il du symptôme dans l'inconscient ? Du moment que FREUD introduit les perceptions endopsychiques, il introduit l'inconscient dans la conscience, en abandonnant l'idée d'un inconscient agissant par soi hors de la pensée.

Observons que s'il s'est résolu à cette explication, c'est qu'il y était obligé. C'était sans doute une belle invention que cet inconscient "inverse contradictoire du conscient" , tenant, dans l'être, la balance égale à cet être. Belle force, mais combien obscure ! La nécessité d'un compromis l'unissant à la conscience est venue de la nécessité pour FREUD de se comprendre lui-même.

Ce pont, il l'a jeté par ces expressions de perceptions endopsychiques, d'avertissement. Concession extraordinaire ! Malgré toute sa subtilité, FREUD n'échappe pas à ce dilemme : ou faire de l'idée obsédante une simple idée, conduite entièrement de l'inconscient, et alors l'explication reste inintelligible, c'est un pur flatus vocis; ou rattacher cette idée à la haine, dans la nécessité pour le malade de sentir une force dans cette idée, mais alors disparaît la prétendue force inconsciente : la haine a un représentant conscient, c'est la simple idée, où elle se retrouve tout entière. Et comment concevoir les choses autrement ? Comment concevoir un inconscient qui agirait dans l'idée sans se démasquer ? Cette doctrine est purement verbale. Nous concluons donc des perceptions endopsychiques qu'il n'y a rien dans le désir inconscient, en fait de force, qui ne se retrouve dans la simple idée.

4) - L'inconscient enferme une connaissance implicite de lui-même.

Le dernier effort du désir inconscient de la haine est d'inspirer une idée. Mais que peut-il se cacher, derrière cette idée, en fait de force, qui reste en deçà de cette idée ? Rien, évidemment; ou, s'il en reste, c'est pure métaphysique.

Voici un désir contrarié qui se tourne en rage contre le sujet

et lui inspire l'idée de suicide. Mais le malade ne peut se cacher que ce soit là une idée de rage contre lui-même. Objectera-t-on que ce n'est qu'une simple idée ? Mais cette réduction est inadmissible : cette simple idée prétendue ne laisse pas d'être une idée de suicide, le malade la perçoit ainsi dans sa vive conscience d'obsédé. Représentera-t-on encore que la part essentielle de sa haine prend le masque sous cette idée ? Mais supposé que la haine soit le principe de la force obsédante, comment ce principe se communiquera-t-il à l'idée de suicide, si l'idée de suicide n'est pas elle-même une idée de haine du sujet contre lui-même ? Au fond, haine de soi et idée de suicide s'accordent, c'est pour cela que la seconde avertit de la première : elles désignent une seule et même chose, l'une prétendument inconsciente, l'autre dans la conscience.

Cette conclusion est universelle : la distinction d'une haine inconsciente et d'une simple idée consciente, si essentielle à l'analyse, est toute verbale.

L'idée de mort pour son père, le malade peut-il se cacher que ce soit une idée malveillante envers son père ? Et Dieu-m. n'est-il pas une idée malveillante envers Dieu ? Et ne pas rendre l'argent, un mouvement de haine contre le capitaine ? Supposez maintenant qu'elle n'y soit pas : alors, l'idée n'est plus rien.

Il y a donc une puissance instinctive déterminable qui continue à agir dans la simple idée : l'inconscient, s'il existait, a expiré en engendrant ce produit, et la distinction de FREUD est une chimère. Ce que le malade serait inconsciemment, il l'est tout entier consciemment.

Et d'où tirons-nous cette conclusion ? De l'information de la conscience de l'obsédé : celui-ci sent une force dans son idée, ce qui a obligé FREUD à en mettre une, en effet. Mais, pour cela, il ne suffit pas d'imaginer un inconscient agissant de loin : il faut qu'il agisse au-dedans de l'idée ; ainsi, il renonce à sa qualité.

Imaginons maintenant que le malade sente cette force sans la

reconnaître : sera-ce le salut de l'inconscient ? Nullement : si le malade veut regarder l'idée de mort de son père, il y verra la haine de son père. S'il n'en a pas le courage, sa signification lui échappera sans doute, mais ne laissera pas d'agir comme un principe parfaitement et immédiatement déterminable, et non comme une puissance inconsciente et ténébreuse.

En somme, la haine inconsciente placée comme un moteur des simples idées, données par FREUD pour des idées obsédantes, se dévoile entièrement pour agir : si elle ne le faisait pas, elle serait entièrement perdue pour l'action psychologique proposée par FREUD pour expliquer l'obsession à partir de l'inconscient.

Ce qui revient à reconnaître que la doctrine des perceptions endopsychiques ne dépasse pas celle du désir en général, comme source de l'obsession : et de cette doctrine dont nous avons déjà fait justice.

5) - L'inconscient prétendu n'est pas hors de la conscience : il n'est qu'un état implicite de la conscience.

Si la critique de l'inconscient est maintenant si mal reçue, c'est que la conscience est devenue comme l'Ancien Régime de la psychiatrie.

Le fondement du règne de la conscience a en effet de nobles origines : le Cogito de Descartes, transporté ensuite par Leibnitz et Kant dans la philosophie allemande.

Ce Cogito est le fruit de la sévère philosophie de l'entendement pur et attentif. Le lieu de l'homme est dans sa pensée. La conscience, selon Descartes, est une connaissance absolue, parce qu'elle est la première vérité et aussi parce qu'elle repose sur un acte parfait, dans lequel il ne mettait pas de nuances : ou la pensée se connaît, ou elle s'ignore et n'est plus rien, il n'y a pas de milieu.

On a reproché à cette doctrine janséniste de déterminer a priori la nature de la conscience, en feignant de croire que le Cogito ne serait pas une expérience de la pensée par elle-même, mais une condition arbitraire imposée a priori à la pensée. Elle méconnaît, a-t-on

dit, la conscience comme être naturel, dans la variété de son train ordinaire, comme de ses états pathologiques. En un mot, le cogito ne se confondrait pas avec la vie intérieure.

Cette prétention d'étudier la conscience d'un meilleur point de vue, et la nécessité alors de la compléter par l'inconscient, est celle que FREUD exprime quand il recommande de se méfier de la critique intellectuelle de ses analysés : il est impossible, estime-t-il, de refuser la notion d'inconscient, à regarder seulement les faits cliniques qu'il rapporte.

A cette remarque, il n'est qu'une seule réponse : reconnaître de bonne foi la nécessité de distinguer le point de vue métaphysique, et le point de vue psychologique; puis admettre, pour le premier, la légitimité d'une connaissance absolue du "Je pense", et, dans le second, sa relativité, c'est-à-dire admettre qu'il soit capable de progrès. Toutefois il faut se représenter que, dans le premier état de cette connaissance relative du Cogito psychologique, toutes les parties de son progrès sont déjà en place.

Poser, à la manière de FREUD, un inconscient vrai, où les "faits psychiques refoulés, comme tels, et livrés à eux-mêmes, soient incapables d'arriver à la conscience"⁽¹⁾, c'est poser le principe de l'existence de deux sortes de pensées indépendantes : l'une consciente et l'autre inconsciente, et admettre que chacune puisse se faire sans l'autre.

Rien de plus discutable, à notre avis, que cette séparation, par la nécessité inévitable d'envisager et de comprendre la relation de ces deux modes de pensée. Or, quand l'inconscient entre dans la conscience, il ne se dévoile pas à partir de rien : déjà, il était, à sa façon, dans la conscience. L'inconscient absolu nous paraît une notion très-fragile car l'inconscient commence dans la conscience. Le commencement de la conscience d'un état inconscient, comme en procure le défolement du transfert, ne nous introduit donc pas dans les "ténèbres

(1) - FREUD - Essai de Psychanalyse, p. 167.

des profondeurs psychiques"⁽¹⁾, mais, simplement, dans un sentiment un peu différent de nous-mêmes, et non pas absolument nouveau.

Car non seulement notre conscience est une, mais elle est aussi infinie, nous voulons dire qu'elle pénètre tout notre intérieur, à la manière de Dieu pour les créatures, selon le système de certains rationalistes chrétiens. "L'introspection", dit GUILLAUME, "n'est pas le passage d'une inconscience absolue, totale, à la conscience, considérée elle aussi comme un absolu, mais le passage d'un état où un certain problème n'était pas posé ou recevait une solution fausse à un état où ce problème est posé ou résolu plus correctement"⁽²⁾. Ce qui fait douter de l'inconscient, c'est la manière dont progresse la pensée : elle avance par réflexion et attention; or, la vue d'une meilleure attention ou d'une autre attention était déjà en partie dans l'attention précédente. Peut-on concevoir alors l'entrée de l'inconscient dans la lumière intérieure comme une apparition entièrement nouvelle ?

On objectera les révélations intérieures. Mais ne sont-elles pas plutôt de meilleures vues d'états déjà conscients et actifs, plutôt que la révélation d'un inconscient subsistant et agissant à part du sujet ? Qu'est au juste cet inconscient ?

Quand La Rochefoucauld perçoit l'amour-propre derrière la générosité apparente de l'amour, on croirait qu'il parle d'un sentiment inconscient. Mais supposez que l'homme prenne conscience de cette illusion : cette conscience part-elle de rien ? Non : elle part d'un état conscient, marqué par l'amour-propre, quoique méconnu, et qui se lit dans la pente de l'être. Cet homme qui se croit généreux ne laisse pas d'éprouver des penchants égoïstes; et, même n'y ferait-il pas réflexion, la forme de ses pensées est là, qui l'avertit secrètement de ce qu'il est : à une condition, c'est qu'il se regarde. Son état inconscient se définit donc par le défaut d'attention, peut-être de volonté, peut-être d'intelligence, non par l'action inconsciente d'un sentiment inconscient. Que l'homme de La Rochefoucauld compare

(1) - FREUD - Essais de Psychanalyse, p. 171.

(2) - GUILLAUME - Introduction à la Psychologie, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1942, p. 269.

ses deux états, avant la reconnaissance de son amour-propre et après, il s'apercevra que sa découverte est fondée sur l'effet implicite de l'amour-propre sur sa générosité prétendue.

L'inconscient dépend ainsi du jugement et de l'intelligence : ce n'est pas une force pure, cette force inconsciente est déjà impliquée et appliquée dans la conscience : nous l'avons montré à propos du symptôme. A chacun son domaine : à l'affectivité, nous accorderons le mouvement; à l'intelligence, le jugement. Mais que l'affectivité puisse peser inconsciemment sur cette intelligence consciente, cela ne peut avoir qu'un sens : c'est que cette intelligence renonce à sa lumière pour le reconnaître. La pensée dite inconsciente enferme une pensée implicite, que la pensée consciente pourra développer si elle le veut. En droit, elle le peut toujours.

On demandera pourquoi elle ne le fait pas toujours en fait : c'est l'immense problème des erreurs, des préjugés, des illusions, des passions et peut-être, en pathologie, de l'hystérie. Bornons-nous à répondre que ni la lâcheté, ni la sottise n'infirmement l'essence de l'homme, d'avoir toujours du mouvement pour aller plus loin, c'est-à-dire au-delà de la conscience spontanée. Et reconnaissons que cette première conscience porte en elle la conscience réfléchie; déjà dans sa forme grossière elle avertit l'être normal de tout son être, en vraie conscience qu'elle est, c'est-à-dire un savoir avec soi-même où toutes les connaissances sont ensemble. Cette opinion heurte le formidable préjugé moderne des forces instinctives et inconscientes : mais on entend bien que ces forces agissent; si elles agissent, elles se marquent dans les penchants. Or, le propre de la conscience c'est la connaissance de soi-même. Et revendiquer le droit de la conscience, c'est affirmer ce principe : l'essence de l'homme est de pouvoir dresser l'état de son être. L'accorder, c'est accepter qu'on sente ces forces inconscientes dans le sentiment général de soi-même; c'est détruire cet inconscient absolu.

Valéry a spirituellement plaidé contre Descartes en lui objectant : "Tantôt je pense et tantôt je suis". Rien de plus vrai : mais est-ce-à-dire que je sois inconscient dans la conscience spontanée où je me limite à dire : je pense ? Nullement. Seulement, mon existence y est

imparfaite, elle n'y est qu'implicite : toutefois ce sentiment implicite n'est pas un sentiment inconscient. Survienne le réveil de la conscience : le sentiment de mon existence sera seulement relevé plus vivement dans une meilleure attention à moi-même. "Ainsi l'état inconscient de ceci peut être conscient de cela"⁽¹⁾.

Tout ceci, nous l'avons reconnu dans le symptôme psychanalytique : la simple idée, l'idée de mort ou de supplice, enferme, plus ou moins reconnu mais déjà agissant dans la conscience, le sentiment prétendument inconscient de la haine : de cette méconnaissance, il ne résulte pas un effet particulier de celui-ci sur celle-là.

Nous sommes donc tout à fait d'accord avec GUILLAUME lorsqu'il estime que les théories de l'inconscient "ont été, pour les psychologues du XIXe siècle, le moyen illusoire de résoudre verbalement et commodément tous les problèmes, en s'abandonnant aux facilités de la pensée gratuite"⁽¹⁾. Rien aussi ne paraît plus légitime que sa limitation du mot inconscient à sa "signification purement négative"⁽¹⁾, comme par exemple les réflexes de la moelle épinière qui n'entrent jamais dans la conscience.

Il remarque encore que l'expression de "phénomène inconscient" est contradictoire : un phénomène est, par définition, ce qui apparaît. A cette objection, on n'a jamais répondu de façon satisfaisante"⁽¹⁾. C'est cette contradiction qui mine le système de FREUD.

6) - Faisons mieux : accordons maintenant à FREUD son inconscient : dans quelles difficultés n'allons-nous pas tomber !

A quelles conditions doit-il obéir ? La simple idée doit appréhender l'inconscient à travers les perceptions endopsychiques, mais elle ne peut le faire ni tout à fait consciemment, sous peine d'être sans objet, ni tout à fait inconsciemment, sous peine d'être inintelligible. On ne saurait assez peser cette dernière difficulté : l'action de ces perceptions est-elle claire ? Comment l'inconscience du désir

(1) - GUILLAUME - Op. cit., p. 267.

peut-elle être le principe d'une énergie spirituelle se glissant secrètement dans l'obsession ?

Voilà la question inévitable que le lecteur rencontre au bout du système, et à laquelle FREUD ne donne, pour toute réponse, que celle, obscure, des perceptions endopsychiques.

Où est le secret de la force de ces perceptions ? Cette force ne pouvant consister dans la révélation de la haine inconsciente, il ne reste qu'une seule issue : c'est de dire que l'obsédé forme à son insu la pensée de son inconscient, et non plus la sienne propre, et par là, en devient obsédé.

Mais cette pensée de l'inconscient se forme-t-elle vraiment à l'insu de la conscience ? Il faut, en effet, tenir compte de la conscience du trouble, si essentielle à l'obsédé; il faut donc une marque capable d'avertir l'obsédé qu'il ne s'occupe plus de sa pensée propre, sans que cette marque lui dévoile, cependant, l'origine inconsciente de sa pensée étrangère, sous peine d'en faire une erreur corrigée. Quelle sera-t-elle ?

Une seule opinion se propose : cette marque ne peut être que l'étonnement de l'obsédé de ne plus penser sa propre pensée, sans autre précision, qui détruirait l'effet de surprise de l'inconscient. Et ici, l'on admire que l'extraordinaire système de l'inconscient n'aille pas au-delà de l'étrangeté du sens de l'idée obsédante, déjà critiquée. Le malade est étonné et se plaint de trouver en lui l'idée de supplice associée à une vague haine; et, de cette surprise naît son inquiétude et son obsession. En résultat définitif, il n'y a rien de plus dans l'inconscient de FREUD, en fait d'énergie spirituelle, que l'effet de surprise d'une idée de traverse.

Parcourons, encore une fois, les défauts irrémédiables de cette conception.

D'abord, cette explication ultime suppose l'action incompréhensible de l'inconscient sur la conscience : car d'où vient cet étonnement ? Comment l'obsédé peut-il souffrir de son être double, à la fois conscient et inconscient, s'il ne se rassemble pas tout entier dans sa conscience une, pour souffrir consciemment de son inconscient ? Ne le

pouvant, sans renverser le système, il faut donc admettre une conscience inconsciente de l'inconscient, principe parfaitement vain pour un psychiatre.

Autres difficultés du côté de l'obsession : cette conception est incapable d'expliquer la nature de corps étranger de l'idée obsédante, résistant non par son sens mais par elle-même; difficultés enfin à l'égard de l'idée délirante, toujours menaçante chez FREUD, parce que l'inconscient ne donne pas cette tranchante certitude de l'obsédé vrai, qui, se moquant de l'origine inconsciente de son idée et de son sens, rejette délibérément son idée.

Ainsi, l'étude de l'inconscient de FREUD nous amène à conclure ou à sa fragilité, ou à son insuffisance criante si l'on tient, à toute force, à y souscrire.

- II -

L'obsession comme simple idée, ou n'est pas autre chose qu'une idée fixe, ou manifeste le génie de l'esprit fait pour la vérité.

Il y a, en effet, deux manières de comprendre cette simple idée.

1) - Comme une idée fixe.

Quel rôle joue donc l'inconscient dans le cas de l'idée obsédante comme simple idée ?

Ne donnant aucun sens à l'idée, il ne peut agir que sur sa forme. Dans ce point de vue extrême, l'inconscience de la haine se retrouve dans la fixité de l'idée. La simple idée est une idée obsédante parce que le malade, sous l'effet de son inconscient, pense toujours cette idée.

Il hait son père; le refoulement de cette haine est si parfait qu'il ne transpire rien dans sa conscience qu'un compromis, l'idée de supplice ou de mort, nettoyé de tout rapport affectif.

Or, ce compromis ne diffère d'une idée ordinaire que par sa fixité : cette dernière qualité s'explique très facilement par la viscosité et la ténacité de cette haine, fille de la libido; et cette haine ne désarmant pas, le compromis ne cesse d'être au-devant de la conscience sous forme d'une idée fixe. La haine cherche à entrer incessamment dans la conscience, mais ne peut y transporter que la simple idée de mort, seule ouverture permise.

Ce point de vue soulève deux difficultés : la première, relative à l'inconscient, est son inintelligibilité. La distance entre l'inconscient et la conscience est celle qui sépare un sentiment senti et un sentiment hors du sentiment : ce n'est pas une distance, c'est un abîme. Ce qu'il faudrait expliquer, c'est ce rapport de l'inconscient au conscient. Or, l'analyse nous dit justement qu'il n'y a aucun rapport au regard de la conscience de l'obsédé. Comment donc l'idée indifférente de mort de son père peut-elle être fille de la haine ? On ne le voit pas du tout.

Ce rapport pourrait-il s'établir, comme nous le disions, par le transport d'une qualité de la haine, sa fermeté, à l'idée, sous forme de fixité ? Mais cette fermeté est un caractère extérieur à la haine, il ne permet pas de la reconnaître, et de la retrouver dans l'idée prétendument dérivée : il ne fournit donc pas le moyen de la rattacher à la haine.

Bien mieux : on ne s'aperçoit pas davantage, au cours de la reviviscence du transfert, sur quel vécu le malade rattacherait son idée à la haine, puisque, justement, dans cette idée, il n'y a rien. Encore une fois, cet inconscient psychologique annoncé par cette simple idée est purement verbal.

Ce n'est pas tout. Faisons comme précédemment, supposons quelque vraisemblance à cet inconscient. Qu'en résultera-t-il ? Nous aurons, nous l'avons vu, une idée fixe. Une idée fixe est-elle une obsession ? En aucune façon.

Ce qui lui manque, à cet égard, est le déchirement opéré par la véritable idée obsédante : elle coupe l'être en deux, et comme l'indiquent PITRES et REGIS, elle provoque une sorte de désagrégation du

Moi : le Moi sain d'un côté, qui rejette l'idée, le faux Moi, qui la forme. Imaginera-t-on une pareille dysharmonie dans la fixité d'une idée ?

L'idée fixe de la mort de son père ne veut dire qu'une chose : il pense toujours à la mort de son père, et il ne s'en tourmenterait guère, parce qu'elle serait une simple idée, inactive, sans révolte foncière du Moi.

Pis : on viendrait même à se demander si cette idée fixe ne serait pas une idée délirante. L'idée délirante se distingue de l'idée obsédante en ce qu'elle est acceptée par le malade : peut-on prétendre que la fixité d'une idée soit un motif suffisant pour la repousser ?

On sait que lorsqu'une idée obsédante devient une idée délirante, elle devient froide, inerte, en dépit de sa fixité. On connaît encore l'exemple des idées délirantes éteintes, dont le résidu est justement une idée fixe, plus ou moins reconnue du malade. On se rappellera enfin que, dans le système, cette idée fixe est en harmonie avec le Moi, puisqu'elle est un voeu de sa libido.

L'idée fixe ne se confond donc pas avec l'idée obsédante; et nous concluons que cette fixité de la simple idée n'a rien qui permette de l'assimiler à l'idée fixe de l'obsession entendue dans son vrai sens comme une "idée parasite, une idée étrangère, s'introduisant spontanément dans le champ de la conscience, et se mettant à la traverse du cours régulier des opérations mentales"⁽¹⁾.

Ainsi, même admise la théorie de l'inconscient absolu, celui-ci est incapable de faire de la simple idée une idée obsédante.

2) - L'instinct de l'esprit fait pour la vérité.

Le rapprochement de l'inconscient de FREUD avec une vertu de la pensée consciente a de quoi surprendre. Pourtant, est-il rien de plus justifié ?

Cette idée de supplice engendrée par la haine, est-elle différente dans sa forme de l'idée de la faute que se retrace invinciblement

(1) - PITRES et REGIS - Op. cit., p. 71.

le pécheur endurci ? Même répression dans l'un et l'autre cas : dans FREUD, de la haine, et même pour un motif formellement moral; dans la conscience morale dépravée, répression de la faute incommode. Et, en retour, même remontée jaculatoire des profondeurs, de la chose oubliée : dans FREUD, comme une idée obsédante, c'est-à-dire invincible, quoique déformante; dans l'homme normal, comme une évocation invincible.

Autre merveille : les subtilités de FREUD sur la simple idée, tantôt indifférente, tantôt pleine de "perceptions endopsychiques", c'est-à-dire du pressentiment de la haine, se rencontrent dans le retour de la faute, ou comme une idée voilée, ou comme teintée de remords, en dépit du sujet. Dans les deux cas, c'est le même système de deux forces opposées : l'une profonde, nommée par FREUD inconscient, ou amour du plaisir; l'autre, consciente, c'est la nécessité de FREUD, ou la conscience morale des philosophes. Tout est identique, à l'inversion près du sens et de l'issue de la lutte : car l'idée de la faute prépare le triomphe de l'idée du bien, tandis que le symptôme de FREUD est le triomphe de la libido.

On ne remarquera jamais assez l'analogie psychologique entre le système formé de l'inconscient et du conscient, et la doctrine classique du Bien et du Mal. C'est ici le lieu de rappeler que FREUD a accepté "en gros" cette définition : "La personnalité morale, c'est le conscient ; le mal, en nous, c'est l'inconscient"⁽¹⁾. La seule réserve qu'il puisse y faire, c'est qu'il ne consent pas à définir le Bien comme une idée positive : c'est l'intérêt du Moi, et surtout sa contrainte, qui joue, chez lui, le rôle du Bien. Cette réserve ne change rien à notre comparaison.

Au fond, la psychanalyse est une doctrine morale paradoxale : y règnent une sorte de prévalence du mal et l'effacement du bien. Cette prévalence du mal au nom du principe du plaisir se lit dans le symptôme obsessionnel, qui marque la montée de l'instinct dans la conscience, montée légitime si l'on peut dire.

La psychanalyse destine l'homme au plaisir; rompt-il avec cette destinée ? Il risque de la retrouver dans un symptôme. Doctrine insoutenable : pas plus que l'homme moral n'est obsédé par l'idée du Bien,

pas davantage l'homme de FREUD ne pourrait l'être par son inverse.

Cette conclusion regarde l'ensemble de la comparaison; mais une autre plus particulière mérite encore notre attention.

Les philosophes, du moins ceux qui croient en la liberté, ont toujours été frappés, et dès la philosophie grecque, par l'exquise sensibilité de l'homme à la faute. En dehors de toute sanction religieuse ou matérielle de celle-ci, l'homme a beau entreprendre de l'oublier, il a beau s'abreuver au Léthé, il échoue : l'idée de la faute ne meurt pas. V. Hugo l'a popularisé dans un poème trop naïf. Les philosophes ne rencontrent peut-être pas mieux lorsqu'ils disent que l'esprit, ou, mieux, donnons le mot, irremplaçable, l'âme, qui est l'esprit vivant, que l'âme a une sorte d'instinct pour déterminer le Bien et le Mal. Ils ne rencontrent pas mieux, mais comment dire autrement ?

Dès son origine, la philosophie a été préoccupée par l'oubli volontaire : Platon, la fable du Léthé en témoignent. Ce problème touche l'homme éternel : la pensée morale a beau vouloir se tromper, elle ne le peut. Singulière perfection de l'âme, et indépendante de son éducation, que d'être présente tout entière à tout ce qu'elle a fait ! Or, il est aveuglant que cette puissance infinie de l'âme, c'est celle-là même que FREUD utilise dans le retour du refoulé, et pour expliquer l'échec de l'amnésie des rapports refoulés. Il masque ce retour sous le déguisement d'une simple idée, il est vrai. Mais nous avons montré que ce voile est inutile; et même, n'avoue-t-il pas que l'essentiel de cette opération est de ramener à la surface le sentiment inaltérable ? L'analogie nous semble achevée entre cette classique puissance d'infini de l'homme et la théorie psychanalytique de l'inconscient. La première a même un avantage : c'est d'attribuer cette puissance à une intelligence perceptible en nous, au lieu de l'accorder à une force aveugle inconsciente. Mais laissons ce point; il reste une évidence : la connaissance invincible de nos intentions est le ressort naturel et intelligible à l'oeuvre dans le prétendu inconscient de FREUD.

Nous concluons que la force de l'inconscient de FREUD repose sur une idée de l'homme aussi ancienne que sa réflexion, dont on ne peut, en aucune circonstance, tirer une obsession.

L'ANALOGIE AVEC LES HYPNOTISÉS.

Elle nous ramène au fond au premier cas : elle suppose des perceptions endopsychiques agissant inconsciemment quoique conscientes à moitié, à la façon de l'hypnotisé ignorant qu'il obéit, à son insu, à un ordre inconscient.

FREUD a développé cette comparaison pour montrer la possibilité d'une volonté inconsciente. Acceptons cette thèse. Reste la même question capitale, toujours négligée : comment une volonté inconsciente produit-elle un état de souffrance proche de celle de l'obsédé ? Pourquoi la volonté inconsciente soufflée par la haine de l'homme aux rats lui est-elle pénible ? On ne le voit pas.

L'hypnotisé ouvre son parapluie sans souffrir de sa soumission à une volonté étrangère; et, d'ailleurs, entrerait-il en lui-même, il sentirait entre cette volonté et lui-même un rapport normal, puisqu'il aurait assimilé la volonté de l'hypnotiseur. Origine de son idée mise à part, cette idée est normale, et le sujet l'exécute normalement.

Si l'on voulait retracer la situation exacte de l'obsédé, il faudrait développer la comparaison bien au-delà. Il faudrait imaginer chez cet obsédé le chevauchement de deux personnalités, et l'on arriverait au problème des problèmes, comment la déviation de l'une par l'autre est-elle sentie comme une violence ?

Car un pli n'est jamais que lui-même; et si l'on souffre d'un pli, c'est qu'on a l'idée du tout où ce pli apparaît; et cette idée du tout abolit la séparation des deux personnalités, l'une consciente, l'autre inconsciente, et remet le sujet dans la conscience. Pour souffrir d'une pensée imposée par le désir de l'inconscient, encore faut-il sentir qu'elle n'est pas notre pensée et, donc, imaginer le combat de deux sentiments, dans un sentiment supérieur les enveloppant tous deux : on appelle ce sentiment supérieur conscience. Mais alors, ce

n'est pas ce prétendu inconscient qui agit : c'est un désir conscient s'opposant à un autre désir conscient, comme nous l'avons vu.

L'analogie de l'obsédé avec l'hypnotisé n'est donc qu'une vaine image.

C H A P I T R E VI

LA DOCTRINE DE L'INCONSCIENT N'ABOUTIT PAS A AUTRE CHOSE
QU'AU RAPPORT SIMPLE DE LA PASSION AVEC LA VOLONTÉ, BIEN
DIFFÉRENT DE CELUI RENCONTRÉ ENTRE L'OBSSESSION ET CETTE
MÊME VOLONTÉ.

Nous voulons rompre maintenant ce rapport étroit du symptôme avec la haine : la force utilisée par FREUD dans la haine n'est-elle pas celle d'une passion ?

Deux considérations légitiment cette comparaison : l'une regarde la vigueur de cette haine, et l'autre, le rapport simple contracté avec elle par la volonté du sujet.

Que la haine désigne un des plus grands ressorts humains, c'est ce qu'a voulu FREUD : n'est-elle pas fille de la libido ? Dans la régression sadique anale joue sans doute sa qualité de haine. Mais il est permis aussi de considérer à part la grandeur de sa force ; or, cette grandeur n'est-elle pas celle de toute passion en général ? Cette exaltation suprême d'un sentiment, marque de la passion, nous l'avons justement dans le désir de la haine "rebelle" : rien donc n'est plus juste que ce rapprochement, qui donne une idée naturelle et compréhensible de la force enfermée par FREUD dans sa libido. Or, nous l'avons vu, un sentiment, quelle que soit sa vigueur, n'engendre pas de lui-même une obsession.

Pour la volonté, la doctrine de l'inconscient la place dans un rapport simple avec l'obsession : simplicité qui est celle de la volonté du passionné. Une idée exaltée en passion fascine un homme : la haine

chez le haineux, l'idée de mort, forme voilée de la haine, chez FREUD. Dans l'un et l'autre cas, la volonté affronte directement la difficulté : suivre la nature ou y résister. Son application ne soulève d'autre peine que celle de sa résolution, c'est-à-dire de sa qualité. L'obsédé de FREUD a fait son dernier effort dans le refoulement, et il est occupé par une forme dégradée de sa haine, contre laquelle il ne peut plus rien. C'est exactement la situation du passionné entraîné malgré lui par son désir : une volonté défaillante face au sentiment explique l'état de l'un et de l'autre.

Dira-t-on que l'idée de supplice est le reflet d'une passion inconsciente ? Cette inconscience n'affaiblit pas la comparaison : ce qui compte, c'est la direction de la volonté, et l'état où la met sa défaite : état simple, disons-nous, chez l'obsédé de FREUD comme chez le passionné, parce que la force du sentiment à vaincre est parfaitement déterminable par la volonté. Chez l'un et chez l'autre, la passion et l'obsession représentent la partie du désir qui s'est rendu maître de la pensée. La bataille a eu lieu, le désir est resté seul maître du terrain : telle est la passion victorieuse, telle est la "simple idée" de FREUD.

Et pour faire la ressemblance parfaite, marquons bien que nous parlons d'une passion victorieuse.

Faisons mieux : imaginons une passion méconnue, pour répondre à l'objection de la conscience du passionné, et de l'inconscience de la haine de FREUD. Racine a peint dans Hermione une amoureuse prenant son amour pour de la haine. Le sentiment qui l'occupe a pris un masque : elle croit haïr, parce que sa déception le lui fait croire. L'amour refoulé, dirait FREUD, reparaît sous forme d'un compromis, la haine. Nous voici, à l'inversion près des sentiments, dans l'exact rapport des forces morales, les unes conscientes, les autres inconscientes, imaginées par FREUD : en résulte-t-il une obsession ? Il est superflu de répondre. Phèdre, non plus, n'est pas une obsédée dans le moment où son amour refoulé pour Hippolyte occupe subtilement son esprit.

Nous ajouterons même que ces exemples ne se rencontrent pas seulement en littérature : il n'est rien de plus banal qu'une haine se

dérobant à elle-même, inspirant toute la conduite d'un homme, et ne se démasquant jamais que sous des desseins plus ou moins innocents. Le motif de la répression est la honte, la pudeur, l'hypocrisie, mais il y a refoulement, et la haine reparaît transformée, comme Protée. Est-elle devenue une obsession ? Point du tout : la transformation d'un désir provoquée par une répression impuissante n'est pas une obsession.

On doit retenir de cette analyse que ce que FREUD peint sous le nom de refoulement est un acte hautement banal de la vie morale : une volonté s'opposant à un désir, et impuissante à prévenir ses retours est le lot de l'homme.

Montrons maintenant la grande différence entre la simplicité de cet acte, et la complexité de l'action volontaire chez l'obsédé.

L'idée de ne plus penser à l'idée obsédante enracine cette dernière, en augmentant l'attention à l'idée de cette idée, âme du trouble.

En revanche, l'idée de ne pas céder à sa passion peut être profitable au passionné : cette idée est déjà une résolution débutante, trouvant à s'exercer sur un terrain solide. Le passionné est entraîné par un mouvement de son être, qui épargnerait sa liberté, s'il le voulait : et, même, s'il ne peut se libérer, il ne suit que sa tendance, comme nous l'avons montré. L'obsédé, en revanche, au premier choc de son idée, a déjà perdu le principe de son attention : c'est qu'il ne suit pas une tendance, mais l'idée d'une idée, qui tient déjà prisonnière son attention.

Le malheur du passionné est dans son désir : ce désir plie tout à lui, mais, si l'on peut dire, d'une manière harmonieuse et simple : toutes les forces de l'être sont mises au service de ce désir. Le malheur de l'obsédé est dans un vice de sa liberté : il est prisonnier d'une idée qu'il n'a pas, ou à peine. La représentation a ici le pas sur la tendance et le sentiment; ici, la volonté entre dans un rapport complexe avec le désir, qui peut s'effacer jusqu'à n'être plus rien. Et, puisque tout est dans la représentation, disons dans la représentation excessive, l'idée de lutter contre cette représentation entre dans celle-ci pour l'accroître d'autant. Circonstance complètement inconnue du passionné, et qui le sépare de l'obsédé. En vérité,

FREUD n'a pas compris l'épuisement spécial de la volonté de l'obsédé, si bien qu'on peut dire que sa conception de l'idée obsédante comme "simple idée" permettrait le triomphe de la volonté de ses malades, s'il leur reconnaissait cette faculté.

Ainsi, rien ne permet de comprendre l'obsédé comme un passionné, bien que l'assimilation sorte spontanément du système de la libido.

FREUD a compris l'obsession comme la force de l'inconscient. Or, la passion humaine remplit parfaitement l'idéal de cette force. La conception de FREUD n'a donc rien d'extraordinaire, c'est le premier point; mais, en outre, puisque le triomphe de la passion sur la volonté ne fait pas une obsession, cette expérience psychologique démontre que la force d'un désir ne peut, à elle seule, et dans son plus haut point d'exaltation, expliquer ce trouble.

C H A P I T R E VII

LA DOCTRINE DE L'INCONSCIENT CONTREDIT CE CARACTERE
FONDAMENTAL DE L'OBSSESSION D'ETRE TOUT AU DEHORS :
ELLE NE SE RAPPORTE QU'A CE QU'ELLE EXPRIME. VEUT-
ON QU'ELLE SE RAPPORTE A UN DESIR ? SI CE DESIR N'EST
PAS L'IDEE ELLE-MEME, ALORS IL EST HORS DE L'OBSSESSION.

On comprend par là l'inefficace de la volonté dans cette maladie : on peut lutter contre un désir; la précession et la prévalence de l'idée, qui fait seule l'obsession, annulent le combat, déjà perdu par la présence de l'idée dans l'idée de la combattre.

En d'autres termes, l'essence de l'obsession est d'être déterminée à partir d'une idée; c'est l'essor pathologique d'une idée. Il n'y a rien dans l'obsession par l'idée de suicide qui ne parte en effet de l'expression consciente et de la forme même de l'idée de suicide.

Que peut fournir l'inconscient ? Un mouvement, un appétit, une croyance. Sur quoi est fondée l'obsession ? Sur une représentation : la représentation d'un mouvement, d'une croyance imaginaire. L'obsession suppose l'usage par le sujet d'une impression quelconque, et non la réception pure et simple de cette impression. L'obsédé par l'idée de suicide ne forme pas un vœu : il grossit et déforme l'idée de suicide en général. Cette activité ne peut donc être préformée dans l'inconscient, elle a lieu dans la lumière de son imagination, de son émotivité, de sa conception. Premier point : l'obsédé sait le sens imaginaire de son idée, sous peine d'être un délirant. Ce n'est pas tout : à cette idée, il lie une émotion spéciale, qui, en retour, donne une vivacité pathologique à l'idée. Par ce soutien émotif, l'idée, de simple possible, devient presque vraie : la représentation peint la chose absente comme

présente. C'est ce que MOREL a appelé le délire émotif, expression vicieuse par le mot de délire, mais exacte, en ce qu'elle marque la prévalence du trouble émotif sur celui de la raison. Car le malade sait qu'il doit accuser le dérèglement de sa représentation : c'est le deuxième point, quelle que soit l'origine attribuée à ce dérèglement, émotive ou intellectuelle. Sans ce jugement, il serait encore un déli-
rant.

Ainsi, dans l'idée obsédante, la lucidité du malade dépend de deux jugements :

1) - L'idée obsédante est imaginaire.

2) - Elle se substitue à la chose qu'elle représente. Et cette substitution pathologique est réprouvée par le malade.

Il faut donc que la force, si l'on veut comme FREUD expliquer le trouble par ce biais, que la force ne soit pas derrière l'idée et hors d'elle, mais dans l'idée et qu'elle y soit explicite et consciente, pour permettre ces jugements.

Dans l'obsession, nous l'avons déjà dit, un état du sujet n'est pas perçu comme une impression présente, mais comme l'imagination d'une impression. Voilà le fait fondamental : l'obsession ne commence qu'avec cette anticipation; elle est fondée sur cette représentation; son univers est celui de l'idée qu'elle enferme. Elle n'est donc pas portée par l'inconscient, mais par la représentation elle-même; ce n'est pas lui qui l'introduit, mais l'idée de l'idée obsédante, borne nécessaire pour sauver la lucidité du malade.

Suivons en effet la formation d'une obsession à partir de l'inconscient : le désir inconnu de la haine fournit une idée. Voilà l'obsession, nous dit FREUD. Or, nous avons vu que cette idée n'est, au mieux, qu'une idée fixe; et, même, sans doute, une idée délirante.

Que faut-il pour qu'elle soit une idée obsédante ? Que le Moi, regardant cette idée, la transforme en idée obsédante. L'idée compte peu en elle-même : c'est l'activité maladroite et énigmatique, je le veux, mais consciente du sujet qui est tout.

Répetons-le : l'obsession part d'une idée et de la forme même de cette idée, non de l'inconscient; renverser la proposition, c'est introduire l'inconscient dans la croyance, et faire une idée délirante.

Supposé donc admis que l'idée inspirée par l'inconscient soit

une idée de haine, par exemple, l'idée de supplice d'un père : ce n'est encore là qu'une idée ordinaire. Aussi ne suffit-il pas que cette idée surgisse, tel l'éclair dans la nuit : il importe essentiellement qu'elle soit développée par le malade dans une forme obsédante. Chercher l'obsession hors de ce développement, c'est-à-dire hors de la conscience de cette idée, est une chimère.

Résumons le fondement de la lucidité du malade :

1° - Le malade sent qu'il fait lui-même son obsession, et il sent que ce travail n'exprime pas autre chose que son déséquilibre : il est le jouet d'une puissance chez lui monstrueuse, mais apparentée à une puissance familière à l'homme normal, la puissance de l'attention, celle de la "folle du logis", celle de l'émotion. La possibilité pour le malade d'assigner en gros la cause de son trouble à une déviation de son activité propre explique seule sa lucidité.

2° - Cette condition suppose que l'obsession se fait en suivant les inspirations de l'idée de l'idée obsédante, occasion de l'activité morbide du sujet. C'est cette idée, par exemple l'idée de suicide contenue dans l'idée obsédante de suicide, qui donne au malade la limite entre le normal et le pathologique. Perdrait-il de vue cette idée normale ? Il s'égarerait dans le délire. L'obsession est fondamentalement liée à l'idée d'une chose non au désir aveugle de cette chose.

Il est capital de considérer l'application de la force obsédante : elle est appliquée dans un désir inconscient, nous dit-on. Chimère, répondons-nous : elle est appliquée sur la représentation claire et consciente de l'obsédé. Supposons qu'elle travaillât dans l'inconscient, c'est-à-dire hors de l'idée : elle agirait dans le malade sans le malade et avec lui, c'est-à-dire dans sa conscience. Cette force obsédante n'est donc pas déterminée par l'inconscient, mais par un acte conscient, d'ailleurs hautement morbide et irrépressible : c'est l'imagination anxieuse et pathologique qui la provoque.

Le corollaire de ce point est que l'obsession ne va pas au-delà de ce qu'elle tire consciemment de son idée : c'est l'idée, et elle seule, qui est la matière de l'obsession, et qui seule, soutient le désaveu du malade.

En un mot, la partie du Moi qui commande l'opération de l'obsession est dans la conscience, et le fait à partir de la forme de l'idée de l'obsession.

Il en résulte une correction nécessaire. Si, comme le soutient FREUD, un désir inconscient de haine est l'âme de cette obsession, ce désir ne peut passer dans l'obsession en se transformant dans l'idée différente de mort ou de supplice : il ne peut le faire qu'en restant lui-même, et en devenant simplement l'obsession par l'idée de la haine. Et ainsi tous les exemples de FREUD doivent être redressés : ni haine, ni rage n'entrent dans les obsessions et les compulsions des Cinq Psychanalyses, puisque le malade n'est pas obsédé par l'idée de cette haine ou de cette rage, ou par la haine de Dieu. Prétendre que l'obsession par l'idée de mort d'un père soit une apparence prise par la haine de ce père, c'est fausser radicalement la description de l'obsession. La pensée obsédante n'a pas d'apparence; ou, plutôt, le malade la perçoit immédiatement, en rapportant l'idée obsédante à ce qu'elle devrait être comme simple idée.

L'idée sur laquelle roule l'obsession donne, contrairement à l'avis de FREUD, une ouverture essentielle sur l'obsession : la psychanalyse de l'idée obsédante est une fable.

CONCLUSIONS

Nous avons démonté pièce à pièce le mécanisme de l'obsession selon FREUD, et nous avons vu que ce trouble ne pouvait être pris pour un désir transformé.

Nous savons que nous ne convaincrions pas les psychanalystes. Négligeant, comme ils le font, la logique de FREUD et ses sophismes, voudront-ils considérer que l'achoppement de FREUD lui est venu de son détour psychologique ? Nous en doutons : la psychanalyse ne laissera pas d'être, pour ses sectateurs, une dynamique des instincts, mot parlant fort à l'intuition et à l'imagination. A quoi bon s'embarasser d'une pensée rigoureuse, qu'on déprimera d'ailleurs aussitôt en la taxant d'intellectualisme, quand le système dynamique donne des vues immédiates, pénétrantes, irrécusables ?

Il en est de cette dynamique comme de l'évolutionisme : la magie moderne a transformé ce problème formidable ... en une solution; de même, la psychanalyse vous tire toute la psycho-pathologie ... de la dynamique d'un désir libidinal.

Ces raisonnements relèvent, au fond, de la tautologie.

Les sectateurs de FREUD réduisent volontiers sa psychanalyse à des simplifications étonnantes, contre lesquelles on ne pourra jamais rien. L'obsession, avons-nous entendu dire une fois, c'est un ressort qui se détend : entendez le ressort d'un désir sexuel. Ce n'est là évidemment qu'une image, enfermant celle de détente, qu'il reste à accommoder à l'âme humaine : mot suspect, que nous nous permettons d'employer sans la moindre trace de substantialisme, ce qu'à Dieu ne plaise, car nous n'en connaissons pas d'autre pour exprimer l'homme du dedans.

Quant à cette image du ressort, observons d'abord qu'elle n'est pas de FREUD. Quel en est le sens ? Que l'obsession serait une idée impérieuse, parce que nécessaire et commandée par l'énergie d'un besoin méconnu; de ce besoin, le sujet a voulu se passer; il s'impose alors par son idée. Mais a-t-on pris garde, et c'est une remarque toute simple, que la finalité de ces sortes d'idées s'oppose fondamentalement à l'inutilité et à la rumination de l'obsession ? Leur forme même est différente. Cette image du ressort est une duperie.

Les disciples, par exemple un FENICHEL⁽¹⁾, ont aussi constamment dans la bouche l'explication par l'instinct : l'obsession ne serait rien d'autre, à les entendre, que la remontée d'un instinct. FENICHEL nous donne deux explications de la compulsion, la première étant fondée sur la "déformation des phénomènes de pulsion intellectuelle"⁽²⁾.

Bref, l'instinct règne sur la psychanalyse, et il faut convenir qu'il le fait en donnant la main à l'équivoque.

Il faudrait commencer par définir le mot : il est clair qu'il est préféré à ceux de sentiment, de penchant, ou de tendance, parce qu'on croit y mettre une force extraordinaire. Et comme l'obsession semble avoir cette force, le rapprochement est fructueux. En vérité, ce terme n'en veut qu'à notre imagination : on ne peut entendre par là qu'une tendance recherchant obstinément son objet, non pas à la manière d'un instinct, mais seulement à la manière d'une tendance. Une telle tendance nous paraît d'ailleurs une conception entièrement a priori, résultant de sa confusion avec la passion. Elle n'enferme aucune puissance extraordinaire, elle n'a que celle des sentiments humains en général.

Veut-on insister ? Il n'est pas besoin pour répondre d'évoquer le dénombrement si discuté des vrais instincts de l'homme : il suffit de remarquer, pour clore cette argumentation, que l'instinct vrai n'a pas l'idée de sa fin. Comment une conduite si bien adaptée à une fin, mais sans l'idée de cette fin, va-t-elle se muer dans sa représentation et se dédommager en elle de son échec ? Nul ne le dira. Plus que confuse,

(1) - Dr: Otto FENICHEL - La théorie psychanalytique des névroses. Traduit de l'anglais par M. Schlumberger, C. Pidoux, M. Gahen. Paris, Presses Universitaires de France, 1953, in-8°, 2 tomes.

(2) - FENICHEL - Op. cit., p. 336.

cette explication est verbale : ce bond dans le psychique, pour reprendre l'excellente formule de FREUD, qu'est-ce ? si ce n'est le génie même de l'obsession ?

L'idée chère à FREUD est manifestement de prendre les instincts comme des forces physiques, commandées par une "dynamique" très simple : fuir à tout prix le déplaisir, suivre le plaisir, laquelle explique seule le transport des charges instinctives dans telle direction, vers le plaisir, ou vers le refoulement, si ce plaisir est dangereux ou impossible. Nous avons montré qu'il n'a pu s'y tenir dans la pratique de l'analyse où il rencontra l'âme humaine, ce qui le força au détour de l'explication psychologique : et là, quel échec éclatant !

Reste cette théorie énergétique de nos états libidinaux : ne peut-elle subsister par elle-même ? Ne peut-on concevoir une sorte de physique intuitive de l'obsession, qui en ferait un équivalent énergétique d'un état refoulé ?

Simplification de la psychanalyse, mais tentante et légitime : il suffit pour cela de ne plus substituer le désir à la libido. Le fidèle FENICHEL ne manque pas de suivre cette voie, dans ses considérations générales : "Du point de vue dynamique et économique, le problème "conscience ou inconscience" doit se formuler ainsi : dans quelles circonstances et au moyen de quelles énergies l'état de conscience se produit-il ? C'est dans ces termes que toutes les qualités mentales doivent être examinées ... "(1).

Voici comment se proposerait l'explication. Une tendance A prend l'état B après refoulement; puis elle revient à un autre état d'équilibre C ou état d'obsession. C'est, en somme, le cas du ressort, mais pris ici dans une haute spéculation. L'idée de cette suite de phénomènes est commandée par celle de l'identité ou de l'échange de forces. L'instinct s'annule dans la décharge : le refoulement peut la contrebalancer; il peut aussi le faire insuffisamment, et le résultat du couple de forces est le symptôme, équivalent énergétique d'une décharge. Dans cette conception, tous les phénomènes intérieurs sont identiques : tout est un, et tout est nécessaire. L'instinct introduit dans l'homme une

(1) - FENICHEL - Op. cit., p. 16.

quantité d'énergie : on ne peut l'en tirer que par la décharge, qu'elle se fasse par le plaisir, ou par le symptôme. Décharge et symptôme sont identiques, de la même manière que l'énergie mécanique du torrent se retrouve dans l'énergie électrique du courant produit. L'obsession résulte donc d'un système de forces naturelles et compréhensibles.

C'est déjà une grande question de savoir si l'identité est l'explication dernière des phénomènes physiques : si tout était un, que serait la nature, a-t-on souvent remarqué.

L'objection est en tout cas invincible pour les phénomènes psychologiques, où la qualité est aussi nécessaire que le soleil à la croissance des plantes. Traiter de l'homme, c'est traiter d'un sujet : le sujet voit ses pensées du dedans, c'est-à-dire qualitativement. Et là, le principe dynamique est parfaitement insuffisant. Un penchant est réprimé : il faut admettre que la vue du plaisir n'a pas seule agi. Qu'en pense le sujet ? Que sent-il ? Que juge-t-il, que décide-t-il ? Acceptera-t-il ? Se résignera-t-il, ou luttera-t-il ? Mille choix possibles, car mille pensées possibles, donc mille états nouveaux possibles, sont enfermés dans la même quantité d'énergie. Et il ne suffit pas de dire, avec FREUD, que la qualité des choses du dedans se réduit à celle de la douleur et du plaisir : ce plaisir est lui-même l'objet du jugement, lequel est parfaitement libre à son égard.

Qui nous interdit maintenant d'introduire la qualité dans une pensée morbide comme l'obsession ? Admettons que le cerveau malade fasse son obsession à partir d'un refoulement. Mais la force du refoulé ne compte pas seule : on doit lui adjoindre l'usage qu'en fait ce cerveau. Il a son génie, insaisissable a priori, et déjà difficile à décrire a posteriori ! Sans doute répond-il dans ce cas d'une manière moins libre, mais non pas plus simple que lorsqu'il forme un sentiment sain. La meilleure preuve est de remarquer que l'obsession n'est pas un réflexe, mais une manière de représentation. Voilà pourquoi le concept de symptôme psychopathologique sui generis est irremplaçable.

A. Comte nous dit que chaque science repose sur un ordre particulier de phénomènes : le fait biologique, par exemple, ne se laisse pas

déduire des phénomènes physicochimiques. Vue juste, et profonde, et non pas seulement quant à la pratique expérimentale.

Si nous réduisons l'obsession à un phénomène purement énergétique, c'est nous priver de l'objet même de l'obsession, pour le plaisir de suivre un matérialisme enfantin. Qu'est-ce que l'obsession, sans la qualité de cette pensée ? Et d'où déduira-t-on cette qualité ?

Il faut donc commencer par écouter la leçon des faits et les décrire. Or, sans parler d'énergie, nous avons observé qu'on ne pouvait, qualitativement, même pas déduire l'obsession de l'anxiété ! On observe encore qu'on peut réprimer une forte émotion, une passion, sans qu'il se passe rien : où va l'énergie dans ce cas ? Dira-t-on que l'énergie amoureuse de Phèdre ait passé dans le repentir de Phèdre chrétienne ? Toute la vie intérieure montre évidemment que l'énergie psychique, loin de déterminer nos pensées, est aussi déterminée par elle : elle prend souvent la forme que la pensée lui donne. Ainsi, cette pensée a une nature bien à elle. Tout indique aussi que l'obsession, pensée morbide, mais pensée quand même, a son originalité. Elle est bien fondée sur l'anxiété, si l'on veut, mais à condition d'y ajouter une détermination indéfinissable, qui vient de l'homme entier, et non pas seulement par l'ouverture de l'inconscient. Il en résulte l'impossibilité de déduire le symptôme d'un état antérieur normal de la pensée.

La nature ne se lasse pas de fournir, même à la psychopathologie. La théorie énergétique de l'obsession relève d'un matérialisme brutal, qui ne peut sauver l'inconscient de FREUD.

L I V R E V

LA REGRESSION SADIQUE ANALE .

C H A P I T R E I

Nous avons fait la critique de l'analyse psychopathologique de FREUD; reste à faire celle de sa théorie, la régression sadique anale. Cette régression est étroitement liée aux formations réactionnelles, comme les parents sont liés à leurs enfants. La formation réactionnelle, nous le rappelons, est un contre-investissement aux pulsions, c'est-à-dire l'abandon d'une tendance pour une tendance contraire. Il contredit un instinct et l'efface avec la même énergie mise par cet instinct pour aller à sa fin.

FREUD en a fait la marque de la névrose obsessionnelle : les formations réactionnelles y occupent la première place, en raison du génie du trouble, la régression sadique, qui commande leur apparition.

Rappelons très-brièvement la signification de cette expression. Sous l'effet de cette régression, le malade acquiert un nouveau caractère : il refoule son instinct libidinal par une cruauté emportée et systématique. Non seulement il efface l'instinct, mais il le change en son contraire. Ce que permet donc la régression, c'est l'introduction de ces fonctions cruelles qui deviennent le fond de l'obsédé. L'obsédé est un malade chez lequel la libido se satisfait dans sa propre souffrance : jouir, pour lui, c'est souffrir. Aussi, ses actes, ses pensées, sont-ils faits pour obéir à ce principe : d'où la pensée tourmentante de l'obsédé. FREUD a vraiment défini le fond de l'obsession par la cruauté, puisqu'il l'a définie par la régression sadique anale.

Il est très difficile d'illustrer cette thèse par les exemples des Cinq Psychanalyses.

L'homme aux rats a-t-il pu régresser au stade sadique, lui qui

a été saisi et arrêté au stade auto-érotique ? Grande difficulté : il faut admettre ou que sa haine se soit constituée avant le stade sadique, ce qui est contre la doctrine; ou que le traumatisme initial n'ait opéré le refoulement régressif que plus tard, mais alors, que signifie ce temps de latence ? C'est inextricable. Il est probable que les contradictions n'ont pas gêné FREUD qui, dans les Cinq Psychanalyses, affirme la régression sadique dans l'obsession, et, en même temps, relève le voyeurisme, c'est-à-dire l'auto-érotisme, antérieur au sadisme, dans la constitution de cette obsession. Avec quelle aisance ne jongle-t-il pas avec la régression dans ses ouvrages théoriques ! Mais quelle peine pour accommoder la théorie avec la pratique !

Ce n'est pas tout : la haine de ce malade n'a pu être refoulée que grâce à l'amour qu'il nourrissait pour son père : mais cet amour est bien un sentiment réel (son amour intense, dit-il, est justement la condition du refoulement de la haine⁽¹⁾); cet amour intense ne permet pas la haine⁽¹⁾), pour qu'il soit capable de s'opposer à un autre sentiment réel. Mais quel est donc alors l'effet de la régression haineuse, puisqu'il aime encore solidement ? C'est incompréhensible : incompréhensible, malgré l'avis répété qu'amour et haine coexistent dans l'obsédé, parce qu'on ne peut imaginer clairement cette cohabitation. Faut-il croire à un mouvement de va-et-vient de la régression ? Faut-il admettre qu'elle ne touche que la moitié de l'amour ? C'est se moquer : respectons pieusement ces difficultés.

Faisons comme si ces formations réactionnelles étaient d'une parfaite netteté. Dans ses derniers ouvrages, FREUD les fortifie en leur faisant correspondre un caractère spécial, le Surmoi de l'obsédé : la cruauté de ce Surmoi, qu'il dirige contre lui-même, explique évidemment qu'il se porte aux formations cruelles, c'est-à-dire aux pensées obsédantes.

Quelle est la valeur de cette théorie ?

(1) - FREUD - Cinq Psychanalyses, p. 216.

C H A P I T R E I I

LA REGRESSION REPOSE SUR UNE CONCEPTION A PRIORI DE LA GENESE DE LA LIBIDO.

La régression de la libido à un stade antérieur suppose une genèse de cette libido. Quelle preuve FREUD en apporte-t-il ? Comment assimile-t-il, par exemple, la défécation de l'enfant à un acte sexuel ? En se fondant sur trois affirmations :

- 1)- La sexualité de l'enfant est de nature perverse⁽¹⁾.
- 2)- Elle se rattache à la satisfaction des grands besoins organiques⁽²⁾.
- 3)- Elle est auto-érotique⁽³⁾.

Examinons-les tour à tour.

Que la sexualité de l'enfant soit de nature perverse est une affirmation énorme, qui demanderait des preuves inébranlables, s'il entendait par fonction perverse une fonction contre-nature. Mais, en réalité, il joue, là encore, sur une équivoque : il affirme simplement que cette sexualité se passe de la procréation; c'est une sexualité mutilée de sa fonction sexuelle; le mot de pervers n'est là que pour marquer ce caractère négatif.

On ne manquera pas de demander alors le caractère positif de la

(1) - FREUD - Introduction à la Psychanalyse, p. 346.

(2)-FREUD - Op. cit., p. 338.

sexualité.

Voici la réponse de FREUD : celle-ci se rattache, dit-il, à la satisfaction d'un grand besoin organique. Mais d'où vient cette assimilation ? De l'égalité qu'il met entre tous les plaisirs liés à des besoins, et en déclarant tous ces plaisirs sexuels. Le sophisme est admirable : le plaisir lié à la satisfaction d'un besoin est un plaisir sexuel, à condition de le priver, évidemment, de l'essence du plaisir sexuel. Ou encore, tout est sexuel, car rien n'est sexuel. FREUD rejoint ici étrangement les théologiens qui mettent dans la concupiscence la source unique des péchés, vue juste, pour qui ne regarde que l'état d'abandon de l'homme, semblable dans n'importe quel plaisir. Mais FREUD est un sophiste qui, pour trouver la notion précise et limitée de sexuel dans l'enfant, lui substitue celle, trop générale, de plaisir.

Quant à l'auto-érotisme, il est chargé d'expliquer, et pour cause, le défaut de la relation sexuelle dans cette sexualité de l'enfant. Mais n'est-il pas dans l'essence de la sexualité d'enfermer une sympathie pour autrui ? Si FREUD prive l'enfant de cet intérêt, de quel droit peut-il encore parler de sa sexualité ?

Au vrai, l'expression ne désigne que l'égoïsme propre à tout plaisir. Comme il a précédemment défini la sexualité par le plaisir, il complète sa définition en relevant énergiquement un caractère général et apparent du plaisir. Mais ce caractère ne définit à lui seul ni le plaisir, ni le plaisir sexuel : ce n'est qu'un trait général de la conduite humaine. On doute que ce procédé permette de fonder une vraie sexualité de l'enfant.

C'est donc en appauvrissant l'idée de sexualité jusqu'à l'extrême indigence et en l'assimilant à celui de plaisir, que FREUD est parvenu à tracer l'histoire de la libido.

Autre trait admirable : n'entrent dans cette recherche de la libido que les considérations physiologiques et matérialistes. Rien de l'amour proprement dit de l'enfant n'y a la moindre part. Il est vrai que cet amour, propre à l'adulte, est conçu d'une manière négative et inexprimable : c'est la "sublimation", mot inventé pour marquer le renoncement de la libido au plaisir des sens. Or, comment une libido,

faite pour jouir, se tourne-t-elle vers l'Idéal, comme le dit FREUD ? Il se garde bien de nous le dire. En vérité, il n'est qu'une seule manière de comprendre cette sublimation : c'est d'admettre que la libido enferme un principe indépendant de la fonction sexuelle, quoique naturellement associé à celle-ci, principe fait d'amour désintéressé du beau. L'existence d'un tel amour permet seul d'expliquer cette sublimation, ou acte par lequel l'homme se voue aux grandes choses. Sans cela, l'acte n'est pas créateur, il n'est qu'un renoncement. Et il faut demander à FREUD de quel droit il prive l'enfant de cette partie de l'amour.

On peut l'expliquer, en remarquant que le développement qu'il trace de sa libido est tout à fait dans le goût des séries philogénétiques du 19^e siècle. Ce goût règne alors partout. Il s'agit, comme le dit GUILLAUME, de construire des "séries philogénétiques arbitraires, en faisant dériver des structures simples, tenues pour primitives, des structures complexes, considérées comme plus évoluées"⁽¹⁾.

Cette manière aboutit parfois à d'étranges erreurs historiques.

A. Comte, dans cet esprit simplificateur, n'observe pas qu'en plein stade polythéiste, apparaissent des doctrines biologiques positives et même psychologiques, comme celles des Hippocratiques, de Démocrite et de Lucrèce ! Que dis-je ! il n'aperçoit pas que le matérialisme grec donne la main au matérialisme moderne par-dessus le monothéisme chrétien ! Si l'on vient au détail, on voit alors que le mysticisme de Platon, hautement spirituel, tranche étrangement avec la prétendue sérénité païenne. En plein mysticisme du moyen âge fleurit l'architecture la plus rationnelle qu'on ait vue, et c'est en pleine décadence de la foi chrétienne que naît la musique religieuse de J.S. Bach.

Le développement des sociétés est certainement plus subtil qu'on ne l'a voulu. On ne peut, en tout cas, le concevoir comme la succession simple d'états de plus en plus complexes : l'architecture du Parthénon a atteint, cinq siècles avant Jésus-Christ, avec les moyens très simples de la construction en plates bandes, un idéal de beauté rarement retrouvé depuis.

(1) - GUILLAUME - Op. cit., p. 31.

La remarque vaut, sans doute, pour l'homme comme individu, bien que l'observation de son développement soit d'une extrême difficulté. Ne peut-on dire que les premières étapes de sa sexualité enferment déjà la partie haute de l'amour ?

L'amour n'est pas une chose simple : il est peu recommandable pour un psychiatre, voué, comme le philosophe, à l'étude de l'homme entier, d'en retrancher certaines parties sous prétexte qu'elles échappent à la physiologie.

L'amour, a-t-on dit, c'est deux dans un : manière de marquer qu'il tend à la fusion de deux êtres, sans limiter malignement cette fusion à l'acte sexuel.

Il est encore, nous dit Platon, fils de richesse et de pauvreté : de richesse, car il se sent capable de faire le bonheur de l'être aimé ; et de pauvreté, car il est incapable d'atteindre au bonheur sans cet aimé.

Descartes, Corneille, ont eu une doctrine étonnante : ils ont fondé l'amour sur l'admiration. Dans cette opinion, ce n'est plus le besoin, c'est le plus haut sentiment qui commande, comme chez les mystiques.

Quoiqu'on en pense, il est difficile, comme le fait FREUD, de réduire l'amour au seul plaisir sexuel. L'homme n'est ni ange, ni bête. L'enfant n'échappe pas à la règle. Il n'est pas seulement l'ange peint par G. Bellini ; mais il n'est pas non plus ce petit animal inventé par FREUD. Et même le serait-il qu'il faudrait expliquer comment et quand il commence à répondre à l'appel des sentiments. Qu'exprime le sourire du bébé ? Un égoïsme achevé, peut-être, mais déjà plein de la générosité future. L'amour maternel et l'amour filial, qui se portent l'un au sacrifice et l'autre au respect et à la reconnaissance, sont étrangers à cette libido, par un arbitraire naïf qui fausse toute l'explication. Et cette libido dite sadique anale, c'est-à-dire la libido avant la puberté, doit enfermer sous quelque forme, à moins de n'être qu'une fable, ce qu'elle sera à l'adolescence, où elle est un mélange de sensualité et de spiritualité.

La loi de l'enfant est le développement, et il ne peut développer

que ce qu'il a. Ce que sa libido sera plus tard, elle l'est déjà en lui en quelque manière où, déjà, elle agit. Toutes les parties de l'amour, sauf la partie sexuelle sans doute, existent dans l'amour de l'enfant : un stade purement sadique anal est une chimère grossière. Nous plaидons donc pour une unité plus profonde de la libido que celle donnée par FREUD en la concevant comme un plaisir d'organes.

On peut faire à FREUD un autre reproche : pourquoi avoir conçu tout sentiment sur le seul type de la libido ? Nous avons vu l'appauvrissement qui en résultait pour l'amour lui-même, mais la conséquence doit être étendue à la vie morale entière. La libido n'est qu'une forme des attachements humains : relevons-le d'autant plus vivement que la vue de FREUD réduit ceux de l'enfant à un plaisir, et à un plaisir inférieur.

N'y a-t-il rien dans l'enfant qui ne réponde à la générosité de l'amour maternel ? Rien qui n'aille au-delà d'une sensualité passive, du plaisir de donner et de retenir ses selles, et rien au-delà de ce bas contentement, d'ailleurs irréfléchi ? Rien qui ne porte cet enfant au-delà de ses plaisirs "partiels" de sucer, manger, excréter, vers la simple joie d'aimer ? En vérité, pourquoi introduire cette ridicule scolastique dans cette chose si spontanée qu'est l'amour ?

C'est une vue singulièrement étroite, et moliéresque, que celle qui réduit l'amour à la libido. Et il nous paraît peu vraisemblable que la régression, si régression il y a, ramène à un état aussi élémentaire que l'état sadique anal.

CHAPITRE III

LA REGRESSION SADIQUE ANALE SOULEVE BIEN DES DIFFICULTES.

Que se passe-t-il dans cette régression ? La libido met désormais son plaisir dans la cruauté, et cela suppose que la libido normale mette le sien dans la joie de la personne aimée, selon la définition classique de l'amour.

On demandera alors quelle est la partie de l'homme touchée par cette régression. FREUD nous dit que c'est la libido. Elle touche en réalité la personne entière. Il suffit de se rappeler la prévalence des formations réactionnelles chez l'obsédé pour se convaincre qu'elles marquent l'apparition d'un caractère nouveau. Cet homme nouveau ne peut plus réprimer une tendance, par exemple l'auto-érotisme, pour l'homme aux rats, sans tomber dans un mouvement contraire et excessif. Il y a même, la régression faite, une violence disproportionnée au but à atteindre : "... mais la satisfaction elle-même ... se tourne de préférence contre la personne même du malade qui s'inflige ainsi toutes sortes de tortures", écrit FREUD à ce sujet⁽¹⁾. FREUD le marque sans équivoque lorsqu'il parle des inspirations meurtrières du Surmoi. Meurtrier veut dire que le Surmoi ne sait plus réprimer comme auparavant. Cette faculté de retenue lui échappe; il est obligé maintenant, pour obtenir cette victoire intérieure, d'aller jusqu'à menacer le Moi de mort,

(1) - FREUD - Introduction à la Psychanalyse, p. 332.

comme l'explique FREUD dans la compulsion au suicide de l'homme aux rats.

Peut-on appeler ce bouleversement une simple régression du plaisir sexuel ?

Nous en doutons : c'est un nouveau mode de penser et de sentir qui s'installe. Le rapport de l'instinct à combattre avec la volonté qui combat est modifié par la régression. La volonté est une fonction générale. La régression, si elle est un retour en arrière, est un retour de tout l'être, puisqu'elle embrasse sa volonté, qui ne réprime plus, comme naguère, et même sa sensibilité, qui éprouve une haine inconnue précédemment.

Une autre notion marque avec éclat la modification générale provoquée par la régression : c'est la forme du Surmoi de l'obsédé.

Le Surmoi, c'est l'être moral qui enveloppe l'être entier dans son jugement; et, en particulier, la vie instinctive vient devant lui comme devant un tribunal. Or, nous dit-on, ses sentences sont devenues meurtrières. Ainsi, l'être moral, qui n'est pas la moindre partie de l'être, est changé avec la régression. Cette régression est, en réalité, une révolution.

Il en résulte des difficultés extrêmes pour la doctrine.

D'abord une contradiction évidente pour les malades de FREUD : bien qu'étant, pour sa théorie, devenus cruels, aucun de ses obsédés n'est donné comme méchant. Leur cruauté ne s'exerce que sur des objets privilégiés, quelques impulsions refoulées de leur enfance. Cette limitation n'est-elle pas arbitraire ? La régression fait acquérir un être nouveau. Celui-ci a un caractère général et fixe, il n'a pas la continence d'un état anxieux; et, d'autre part, l'occasion de refouler une "puksion" est de chaque instant, l'essence de la libido étant de prendre son essor à chaque objet, et ces objets sont à chaque pas : voici un malade voué à l'obsession perpétuelle.

En un mot, la régression introduit un état nouveau et nécessaire du sujet. Il faut demander à FREUD par quel principe il limite ce changement cruel à certains instincts et épargne tout le reste des tendances,

et par quel autre il explique les paroxysmes des obsédés. Sans doute on convient que l'obsédé a un caractère spécial. Mais celui que nous apporte le sadisme est beaucoup trop général pour le marquer heureusement.

Ce n'est pas tout : l'idée même de changement enfermée dans la régression est-elle acceptable ? Caractère veut dire trait marqué. Chaque être a le sien, qui se lit dans sa pensée, sa sensibilité, sa conduite. Laissons de côté la liberté dont FREUD ne s'occupe pas : celle-ci s'exerce à l'intérieur d'un caractère. Tel homme est bon, tel autre méchant; tel doux, tel violent, tel irritable. Ces traits de nature sont nés, selon la signification du mot, avec la personne. Leur modification est-elle concevable ?

On parle parfois en psychiatrie de caractère réactionnel, par exemple d'un caractère paranoïaque acquis. Ces faits, qui réclament une grande prudence d'appréciation, existent sans aucun doute. Mais quelle différence avec le changement présenté par FREUD dans sa régression ! Ces caractères réactionnels sont nés d'épreuves fortes; celles-ci touchent l'être entier, en contredisant souvent ses aspirations les plus chères. On conçoit que la réponse du malade à une telle expérience soit une façon de caractère nouveau. L'action subie explique l'effet produit, vu les traits psychologiques antérieurs du malade.

Ainsi, un être sensible peut se durcir par haine de ce qui excite sa sensibilité.

En dehors de la psychiatrie et du caractère paranoïaque, l'observation atteste l'existence de changements de caractère au cours de la vie. Le fond de l'individu demeure, mais certains traits s'accroissent, d'autres s'effacent. Cela suffit pour faire un autre homme. Un chroniqueur ancien relatant la liaison de Louis XIV avec Mme de Maintenon, écrit que "ce monarque était alors dans cet âge où les hommes ont besoin d'une femme dans le sein de laquelle ils puissent déposer leurs peines et leurs plaisirs". L'âge ne doit pas seul expliquer ce nouveau besoin de Louis XIV. Le Grand Roi a déjà beaucoup souffert, et, partant, beaucoup réfléchi. Il en est, peut-être, résulté un autre homme, à un âge où l'homme, en effet, prend un autre tour. Musset, dans sa Nuit,

a rappelé éloquemment les lieux communs sur la formation par la souffrance : ils ne laissent pas d'être justes. Toutes ces transformations sont compréhensibles par la même raison : elles sont le fruit du mûrissement ou de l'affaiblissement. Ou la vie agrandit et éclaire le jugement, ou elle émousse la sensibilité et la volonté, rend résigné, ou irritable. Il n'y a là rien que de très humain; la grandeur du changement résulte de la grandeur de l'expérience.

Quel abîme avec FREUD ! Il nous parle de régression anale. Nous avons examiné de près cette transformation et montré son caractère général. Or, FREUD nous dit que le nouveau caractère vient uniquement de la libido. Est-ce croyable ?

Là, encore, il joue avec le mot de libido.

Il y a deux points extraordinaires dans cette régression.

1° - La légèreté de l'événement qui la provoque : une fessée pour l'homme aux rats, le spectacle d'une scène intime entre ses parents pour l'homme aux loups, alors âgé de quelques mois. Petite cause, grand effet.

2° - Le déterminisme sexuel de la vie intérieure de l'obsédé.

La relation entre la régression, strictement libidinale, et l'homme entier reste une énigme. FREUD ne nous en propose qu'une causalité psychique a priori : il faut admettre intuitivement que la libido sadique va occuper l'esprit du malade de formations réactionnelles. Il faut l'admettre comme un axiome. Mais d'où tire-t-il ce déterminisme sexuel de la vie intérieure ? C'est justement sur cette pièce maîtresse qu'il aurait dû faire toute la lumière.

Peut-on concevoir une régression purement sexuelle ? FREUD avoue dans l'Introduction que "nous ne sommes pas en possession d'un signe universellement reconnu et permettant d'affirmer la nature sexuelle d'un processus"⁽¹⁾. Cette ignorance prétendue laisse le champ libre à tous les effets imaginables de la libido, et FREUD ne s'en est pas privé. Nous reconnaissons que les exemples les plus clairs sur lesquels peut méditer le psychiatre montrent la difficulté de la réponse. Tantôt, semble-t-il, une perversion sexuelle, car c'est par ce biais que la

(1) - Introduction, p. 344.

question a un sens, s'accompagne d'un état psychologique normal, accompagne même un libre génie, tantôt elle est prise dans une forme névrotique.

Nous ne dissimulerons pas les bornes de l'enseignement donné par l'exemple suivant : il montrera, du moins, la légèreté de la caractérologie sexuelle de FREUD.

FREUD nous parle du caractère passif de la libido anale. Comment l'entendre ? Au sens purement sexuel ? Non, sans doute, puisqu'il étend le sadisme, son conjoint, à la pensée : qu'on se rappelle la pensée cruelle de l'obsédé. On observera alors que des hommes, définis passifs par la théorie, étaient en réalité très actifs. Ni Michel-Ange, ni Alcibiade, ni César, homme de tous les maris et mari de toutes les femmes, ne furent tels. Nous ne voulons retenir de ces exemples parcourus en hâte que la grande obscurité de la psychologie sexuelle de FREUD. Et il nous semble qu'un caractère d'homme peut être joint à toutes sortes de formes de sexualité. Au moins, reconnaissons l'inacceptable brutalité de ce sadisme freudien. L'auteur lui-même avoue, à propos de la vie sexuelle découverte par l'analyse en deça des trois premières années, que ce ne sont "sans doute là que des constructions"⁽¹⁾. Que n'étend-il cette modération à l'ensemble de la libido !

Cette difficulté vient des prémisses du système. FREUD a posé une séparation absolue entre le Moi et la libido, pour dégager la destinée de cette dernière de celle du premier et en faire une force étrange et étrangère au Moi. Nous aimerions comprendre alors comment le pur libidinal agit sur l'homme. C'est là le point; il nous dit : "Il est obsédé, car sa libido a régressé". Oui, mais quel rapport entre cet érotisme anal et la partie du Moi où naît la pensée ? Faut-il admettre que la libido soit l'unique objet de la pensée ?

Autre étrangeté : la localisation organique des attributs psychologiques de la régression. Car, nous le répétons, c'est là le piège du système : il parle libido, mais met dans cette libido tout l'être intérieur. Ainsi, le caractère cruel est un caractère anal. Comment l'établit-il ? Par l'intermédiaire de l'anus. Voyons le raisonnement.

(1) - FREUD - Introduction à la Psychanalyse, p. 352.

Il est fondé sur cette remarque : on défend à l'enfant de "se débarrasser des excréments quand et comment il veut"⁽¹⁾. Ce qu'on défend à l'enfant, c'est d'exercer une puissance. Celle-ci consiste à résister ou à s'abandonner au plaisir de la selle : telles sont l'activité et la passivité anales. Qui dit actif dit exercice d'un pouvoir. Ce pouvoir peut être tyrannique, disons le mot, cruel. FREUD franchit allègrement le pas et trouve, associée à la passivité de la fonction, l'agressivité de la retenue. Et voilà comment toute la régression sadique est fondée sur un jeu de mots.

Faut-il le dire ? L'enfant ne peut être cruel à l'égard de ses matières ! C'est de l'animisme à l'état pur, non pas dans l'enfant, mais dans FREUD ! FREUD veut introduire à toute force une notion psychologique à l'occasion du fonctionnement d'un organe, au sens strict du mot. Il est clair que la prévalence de la libido ou, si l'on veut, son matérialisme, l'y obligerait. Or, il n'y a rien, psychologiquement, dans cet acte de la défécation, que la satisfaction d'un besoin physiologique plus ou moins agréable. Rien de plus.

Cherche-t-on maintenant à introduire avec quelque vraisemblance des traits psychologiques à l'occasion de cet acte physiologique ? On devra supposer une intention dans l'enfant : obéir à ses parents, ou les contrarier. Or, cette intention n'est pas logée dans l'anus, elle est dans l'intelligence et la volonté de l'enfant. Fait capital, elle est si indépendante de l'organe et tellement dépendante de la personne du petit être, qu'elle s'exercera à l'occasion de n'importe quelle circonstance : elle commandera, par exemple, une autre fois, les pleurs et le sourire. On voit par là, dans une lumière aveuglante, que le prétendu caractère sadique anal, s'il existe, n'est qu'un trait de caractère tout court : il est général, c'est-à-dire est un fait de l'être entier, qui s'exercera, peut-être, à l'occasion de cette pauvre fonction excrétoire, sans y être ridiculement et faussement localisé.

Plaisir anal a donc deux sens : ou plaisir banal lié à l'accomplissement d'un acte physiologique, ou plaisir ici marqué d'un sentiment particulier, la cruauté, mais alors c'est une marque de l'homme,

(1) - FREUD - Op. cit. , p. 338.

non une marque anale. Cette agressivité dépasse manifestement toute signification anale.

Ainsi, le principe psychologique mis par FREUD dans la libido anale et la régression anale est une fable.

C H A P I T R E I V

L'EXPLICATION DE L'OBSESSION PAR LA CRUAUTÉ ANALE EST UN SOPHISME.

- I -

Mettons-nous donc devant le produit de la régression : un esprit cruel qui jouit d'une manière perverse de sa souffrance. Et, ajoute FREUD, "la satisfaction elle-même ... se tourne de préférence contre la personne même du malade qui s'inflige ainsi toutes sortes de tortures"⁽¹⁾. Nous avons là le dernier mot de FREUD sur la névrose obsessionnelle : c'est une cruauté retournée contre le malade lui-même. La cruauté regarde en général autrui : FREUD propose la conception d'une haine enveloppant le sujet lui-même, comme définition de l'obsession.

Sa naïveté est étonnante; plus étonnante encore la faveur avec laquelle elle a été reçue.

L'obsédé souffre et se fait souffrir, il est vrai : il suffit d'examiner les différences qui le séparent du sadique, pour réfuter la doctrine.

La pensée cruelle du sadique, pour nous borner aux pensées, répond exactement à son intention, conforme à sa nature. En dehors de cette pensée, son esprit ne demande plus rien. Observons aussi la contingence de cette pensée : le sadique subit la fatalité relative de tout caractère. S'il le veut, il peut y résister.

(1) - FREUD - Introduction, p. 332.

Venons maintenant à l'obsédé : la discordance de sa pensée, son irrésistibilité, sa finalité détruite, sa volonté devancée et prise au piège, pas un de ces traits fondamentaux qui ne l'oppose au sadique.

Essaiera-t-on de sauver la doctrine par l'inconscient, en déclarant que le malade ne recherche qu'à jouir à son insu de sa souffrance ?

Pour finir avec cette objection, disons que la doctrine de l'inconscient est autant affaire de foi que de démonstration.

L'obsédé nous déclare qu'il souffre affreusement. Pour que ce perspicace malade se trompât à ce point, il faudrait qu'il fût hors du sillon : il ne l'est pas. Pourquoi penserait-il non quand il dit oui ? Il possède trois qualités pour être véritable : la bonne foi, la conscience, et, assez souvent, l'intelligence. Son drame est en plein jour : la chambre noire de l'inconscient est bien plus puérile que les Erinnyes de la fable.

Mais il est une réponse directe. Vous maintenez que l'obsession s'explique par la jouissance qu'elle procure au malade ? Et c'est une opinion qu'on peut déduire, apparemment, du spectacle des névroses.

La thèse de FREUD enferme deux points de vue proches, mais très utiles à distinguer : celui du sadisme pur, celui du sadisme relâché, doctrine morale où la souffrance du malade, dans son symptôme, a simplement le pas sur son plaisir. Commençons par celui-ci.

- II -

L'objet de l'obsession a-t-il pour but la torture du malade par un effet de son Surmoi ? Il faut alors que FREUD réponde à cette difficulté : la cruauté n'est pas une torture spécifique de l'obsession ; parmi toutes les façons de se torturer, l'obsédé, lui, choisit l'obsession ; pour quelle raison ? C'est là le point laissé soigneusement dans l'ombre. Nous allons montrer que FREUD entend sa cruauté en un sens tout-à-fait commun.

Traçons une gradation des pensées cruelles, qui se retournent contre l'homme.

Nous aurons, d'abord, comme la plus extérieure au sujet, l'idée de haine justifiée par la conduite de l'objet détesté. Ce type de pensée est cruel, non à son auteur, mais à l'être haï. Ce serait normalement le cas de l'homme aux rats.

Prise davantage dans le sujet est une haine par malignité, lui inspirant un crime, un mensonge, une médisance : ces sortes de sujets, en général, en souffrent modérément.

Encore plus près du sujet est la pensée de l'anxieux ou de l'honnête homme face aux scrupules de sa conscience, au repentir, au remords.

On ne peut imaginer plus avant dans le Moi un mode de penser plus pénible pour ce Moi.

On voit que les principes par lesquels un homme s'inquiète lui-même sont de deux ordres : l'anxiété, ou la conscience morale; l'imagination anxieuse, qui va au-devant du malheur, l'examen de conscience qui parcourt les fautes ou les intentions.

Or, aucun de ces modes de pensées n'est une obsession.

Demandons maintenant à FREUD le principe par lequel il imagine qu'une "satisfaction ... se tourne de préférence contre la personne même du malade". Il ne pourra donner que les deux réponses précédentes : ou évoquer le principe psychologique de l'anxiété, ou le principe moral de la conscience. Pour l'anxiété, elle n'engendre manifestement pas l'obsession, nous l'avons dit amplement. Reste la conscience morale, qu'il est beaucoup plus légitime d'évoquer ici, parce qu'elle est très-conforme à l'explication par le Surmoi, qui accablerait le Moi de l'obsédé de toutes sortes de reproches. Donc, le Moi se reprocherait ses plaisirs et ses pensées, au nom du principe des moralistes. Souvenons-nous que l'homme aux rats a réprimé sa haine, parce qu'il en a honte.

Ainsi, par un beau paradoxe, la régression anale rejoint, après un laborieux détour, une condition classique de l'obsession : le scrupule ou la persécution par le remords, lesquels ne peuvent être des causes déterminantes du trouble. La prétendue cruauté de l'obsession est une notion commune de psychologie qui n'explique pas plus l'obsession que ne peut le faire le doute du psychasthénique.

Si l'on veut maintenir l'explication par la cruauté, il faut demander quelle est la cruauté propre à l'obsession ? C'est le vrai problème, que FREUD n'effleure même pas.

Ou plutôt, FREUD le résoud en glissant une équivoque dans le mot de cruel. Dans l'obsession, il le prend dans un sens, dans le scrupule ou le remords, dans un autre.

Dans ceux-ci, la pensée est cruelle au malade, par son objet même, c'est-à-dire par son sens, c'est-à-dire par les raisons qu'elle signifie : il n'est pas gai d'examiner ses fautes et d'avoir à s'en repentir.

Dans celle-là, la pensée souffre de son être, de sa forme objective ; l'obsédé ne se plaint pas de ce qu'il pense, mais de la déformation de sa pensée. FREUD se moque du monde en prenant sa cruauté dans un sens univoque : nous avons rencontré cette même équivoque au sujet du sens du symptôme et ailleurs : c'est une fallacia accidentis.

Rien de plus facile que de la lever : il suffit de savoir ce que l'on regarde, quand on déclare cruelle une pensée. Réglons-nous sur l'idée obsédante.

Pour déclarer cruelle l'obsession, il faut considérer son rapport avec une pensée normale, et son rapport avec l'esprit qui la conçoit. D'où il résulte évidemment que l'esprit souffre parce qu'il a enfanté un monstre. Elle est cruelle parce qu'elle contredit la vocation normale de la pensée.

Mettons-nous maintenant au même point de vue pour apprécier la cruauté du scrupule ou du remords. Ceux-ci sont dans la conscience à la manière où la nature veut qu'ils y soient, qu'on nous passe ce finalisme ! Le scrupuleux est cruel envers lui-même sans laisser de former une pensée irréprochable. Au-delà de ses raisons de souffrir, sa pensée est saine. Cette considération clôt le débat, et démontre le paralogisme de FREUD.

L'explication de l'obsession par la régression sadique anale est donc fondée sur une confusion : celle de la pensée définie par ses raisons, avec la pensée dans son être objectif. Un jeu de mots permet la confusion, encore plus claire si l'on remplace le mot de cruel par le

mot de méchant : une pensée méchante, au sens de pensée de méchanceté, est confondue avec une méchante pensée, au sens de pensée misérable, chétive, anormale, tronquée, pénible, bref obsédante. Tel est le fond de l'explication.

On peut dire encore que la doctrine confond le sujet avec ses pensées, et ne voit pas qu'il n'est pas de pensée obsédante sans un esprit obsédé : le sujet manquant cruellement dans le système, il ne faut pas s'étonner de cette méprise.

- III -

FREUD rencontre-t-il mieux dans ce que nous avons nommé le sadisme pur ?

La solution par le sadisme n'avance pas le problème précédent : elle consiste à dire que le sujet se meurtrit pour jouir; sa souffrance n'est qu'une illusion, car elle n'est faite que pour son plaisir. C'est une fonction du plaisir, une libido complètement renversée.

FREUD a cru ainsi attacher aux idées communément pénibles, par exemple les scrupules, la fascination et l'énergie de cette libido. C'est la propre signification de la régression sadique anale, du moins théoriquement. Mais la nécessité d'utiliser la cruauté en elle-même et en la séparant du plaisir au lieu de l'y incorporer pour en déduire la cruelle obsession, nous a obligé à lui consacrer une étude à part. La psychanalyse fourmille de ces difficultés.

Cette doctrine du sadisme ainsi strictement entendue contredit, nous le savons, l'enseignement de l'obsédé. Elle ne laisse pas d'être d'une importance extrême, car elle est le couronnement de la fausse logique de FREUD, par laquelle il a résolu verbalement le problème de l'obsession.

Démontons-en les pièces.

Il s'agissait de trouver une sorte de penchant à éprouver des sentiments contraires : la volupté en même temps que la souffrance, et à les concilier dans un état simple. Tel est le sadisme. La volupté

vient de la libido et la souffrance vient encore de cette même libido, après sa régression.

Si maintenant nous regardons l'obsédé du dehors, il paraît éprouver un sentiment semblable : on le voit enchaîné à une pensée absurde à ses propres yeux et inutile, et l'on est tenté d'attribuer pour objet à cette pensée sans finalité apparente la souffrance qu'elle procure. Tel est le raisonnement sadique.

Son bénéfice est immense : il réduit un trouble psychopathologique à l'exercice d'une fonction humaine. Et cette fonction elle-même n'a rien de monstrueux, puisqu'elle répond à la régression de la libido à un état de l'enfance.

Mais supposons qu'un sujet s'y abandonne : il le fera à la manière où l'on suit un penchant, c'est-à-dire sans souffrir directement. Et, s'il ne peut s'en défaire, ce sera à la manière d'un passionné. Tout cela nous est familier : il sera emporté par l'excès de ses désirs, qui n'est pas l'excès de l'obsession.

Même remarque à propos de la lutte contre ce penchant : pour que le sadisme soit assimilable à l'obsession, il faudrait qu'il fût capable de prévenir invinciblement le Moi à la manière de l'obsession, ce qu'un penchant ne peut faire.

En somme, le sadisme s'identifierait à une obsession, à une condition que nous décomposons ainsi, il faudrait :

- 1° - que le sadique fût pris à son propre piège,
- 2° - que ce piège ne fût pas celui d'une inclination ou d'une passion, qui prend par le mouvement, alors que l'obsession prend par l'idée d'une idée.

Cette condition, le sadisme ne peut la fournir.

Ainsi, l'obsession ne se ramène pas à l'exercice de la fonction sadique, et la régression anale repose sur la confusion de deux souffrances : celle, plus ou moins théorique, du sadique, et celle de l'obsédé.

Il n'est pas vrai, comme l'écrit FREUD de ce type de malade, que son "impulsion amoureuse se présente sous le masque de l'impulsion sadique. La représentation obsédante : je voudrais le tuer ... signifie

au fond ceci : je voudrais jouir de toi en amour"⁽¹⁾. La proposition est fausse, puisque la pensée sadique n'introduit pas le mode de pensée de l'obsédé.

Quand FENICHEL écrit que les "compulsionnels sont capables d'être obsédés par l'idée du meurtre puisque, grâce à l'entrée en jeu du mécanisme d'isolation, ils sont sûrs qu'ils ne commettront pas réellement le crime"⁽²⁾, il ne fait que suivre la sophistique de FREUD : assimiler la spontanéité d'une fonction, la fonction sadique, avec la spontanéité d'un trouble psychopathologique. Donnez autant d'assurance "d'isolation" de ses pensées à un obsédé qu'il vous plaira, il ne laissera pas :

1° - de souffrir, sans biaiser avec sa souffrance par des considérations sadiques;

2° - d'être emporté dans sa pensée, c'est-à-dire obsédé, par ses idées de meurtre, qu'il maîtrise non parce qu'il les isole, mais parce qu'il est lucide. Quand un obsédé forme une obsession impulsive par l'idée de meurtre, il est tout entier hors d'un penchant normal, fût-ce le penchant sadique.

Le raisonnement de FENICHEL repose sur l'hypothèse de deux facultés :

1)- présence d'une fonction sadique,

2)- présence de la faculté d'isoler une pensée de son vrai sens.

La première fonction donnera au sadique l'idée de meurtre : elle n'expliquera pas la qualité obsédante de cette idée, si grande que soit la jouissance sadique, d'autant mieux affirmée par FREUD qu'elle est absente de la conscience de l'obsédé.

La seconde transformera cette idée en rêverie agréable puisque son mobile demeurera caché : elle n'expliquera pas davantage que l'idée soit combattue par le malade. Or, ce n'est pas parce qu'elle est "isolée" qu'elle est formée sans risque d'être exécutée, c'est parce qu'elle est réprimée comme indésirable c'est-à-dire contre-nature.

(1) - FREUD - Introduction, p. 370.

(2) - FENICHEL - Op. cit. , p. 185.

Tel est le sadisme : une solution verbale de l'obsession.

La régression peut se comprendre à deux points de vue : moral et psychologique ou plutôt, métaphysique.

Dans le premier, elle aboutit à une moralité morbide, vide de toute causalité à l'égard de l'obsession.

On observera aussi que le changement si radical qu'elle met dans l'individu est peu vraisemblable.

Autre difficulté du point de vue psychologique : d'où vient la souffrance du sujet qui a régressé à l'état sadique, puisque sa souffrance satisfait sa nouvelle libido ?

Ce n'est pas tout : FREUD nous dit, de la fille du propriétaire de son Introduction, que "c'est à la suite de ce développement moral et intellectuel supérieur à celui de son amie (la fille du portier) qu'elle s'était trouvée en conflit avec les exigences de sa sexualité"⁽¹⁾. Mais, si elle a refoulé ses tendances masturbatrices, n'est-ce pas aussi parce qu'elle y était poussée par le besoin d'une libido normale ? N'est-ce pas un reste de sa libido normale qui lui inspire la honte de sa masturbation ? Il faudrait donc admettre que toute sa libido n'eût pas régressé. C'est la conclusion à laquelle aboutit l'étude de la régression : pour que le sujet soit déchiré par sa régression, il faut qu'une partie de sa libido refuse cette régression. Mais quelle est cette partie ? N'est-ce pas plutôt l'Etre entier, le Sujet, qui s'y oppose ? Difficulté inextricable du point de vue de FREUD.

Une chose est sûre : la régression n'explique pas le malheur de l'obsédé !

(1) - FREUD - Introduction, p. 380.

C O N C L U S I O N

La psychanalyse revendique le privilège d'avoir fondé la psychogénèse, en montrant dans le symptôme, et notamment l'obsession, qui nous occupe seule ici, la simple transformation d'un désir. Nous en avons montré la vanité. L'échec psychologique de la psychanalyse lui vient d'avoir méconnu les intermédiaires psychologiques, et même spirituels, impliqués dans la transformation d'un désir, parce que le désir lui-même est chose mentale. Que cette transformation donne un refus, ou une résignation, ou une acceptation, elle aboutit nécessairement à une pensée soumise à l'appréciation et à la liberté humaines. Or la liberté de l'homme à l'égard de son désir ne compromet pas d'une manière naturelle et compréhensible sa santé mentale. Admettre donc la psychogénèse du symptôme par le désir déçu, c'est réclamer implicitement un défaut dans cette liberté, devenue incapable d'amortir, selon sa destinée, cette énergie insatisfaite. Sur ce défaut essentiel, la psychanalyse fait le silence absolu. Et cela se comprend : elle postule l'existence d'une libido, d'un Moi, mais elle ignore celle d'un sujet plein et entier.

Nous ne voulons pas dire que sans cette erreur elle aurait pu mieux rencontrer en suivant ses propres principes. Nous ne voyons pas moyen, en effet, de fonder de toute façon une psychogénèse de l'idée obsédante; mais l'erreur de FREUD est radicale, elle préside au choix même de ses principes.

Une obsédée perspicace fit, devant Monsieur le Professeur J. DELAY, une observation remarquable : ayant voulu, dit-elle, retrouver le complexe

cause de son mal, elle se fit psychanalyser et ne le rencontra jamais. Et elle était moins étonnée de son échec qu'impuissante à en rendre les raisons, qu'elle paraissait pourtant pressentir.

Ces raisons sont simples : l'âme de l'obsession ne vient pas d'un sujet soumis à un complexe, elle est au-delà, elle est beaucoup plus générale, elle est dans le sujet lui-même. Si l'on veut emprunter le langage de FREUD, il faut dire que l'obsession est déjà dans la création du complexe : il ne faut pas confondre le sujet avec ses états comme FREUD le fait toujours. Le psychiatre, pas plus que le psychologue ou le philosophe, ne peut se passer du tout de l'homme, c'est-à-dire du sujet.

Or, la psychanalyse commence par considérer deux parties dans l'homme : la libido et le Moi, et met entre les deux l'abîme de l'inconscient. Le fonctionnement du système est admirablement résumé par cette formule : "La représentation obsédante : je voudrais le tuer ..., signifie au fond ceci : je voudrais jouir de toi en amour"⁽¹⁾, qui ramasse, en elle, la psychanalyse entière.

Le sens commun, qui peut avoir du sens, commencera par s'étonner qu'un amour s'exprime finalement par une obsession; mais le psychiatre doit confirmer cet étonnement par de claires raisons.

La psychanalyse est le règne de l'état partiel : désir partiel, sujet partiel. Jamais ne s'y rencontre l'homme.

Qu'est-ce qu'un désir partiel ? Un néant, ou presque.

Il est évident que cette libido formidable n'est qu'un état partiel, une infime partie de l'homme. Pourquoi ? Parce que seul ce qui touche le haut de l'homme est dans l'homme. Un pur instinct, une concupiscence comme appétit charnel, un désir nu, ou passe à l'oubli, ou va à la rage, paroxysme précédant l'oubli. Où est le sujet qui, d'un désir comme celui de l'homme aux rats ou de l'homme aux loups fera une obsession par simple transformation de l'énergie interne de ce désir ? Ce sujet n'existe pas.

Comment un désir entre-t-il dans l'homme ? Par le coeur et par

(1) - FREUD - Introduction, p. 370.

l'esprit : il faut qu'il intéresse les grandes puissances de l'homme pour être quelque chose. Et remarquez que ces puissances peuvent être ébranlées par les plus viles raisons, à commencer par les piqures d'amour-propre, qui sont, néanmoins, choses de l'âme. Hors de cette voie, il n'est rien.

Il y a, en somme, deux sortes de désirs : les agréables et les nécessaires. Les agréables, qui ne sont qu'agréables, passent sans faire de traces profondes. Pour les nécessaires, ils le sont ou d'une manière vitale, ce qui n'est pas le cas de ceux de FREUD, ou à l'égard d'une exigence spirituelle, haute, ou basse, il n'importe. Mais cette exigence doit être reconnue.

Au reste, répétons que cette voie ne conduirait pas à l'obsession : observons seulement que le symptôme freudien suppose dans le désir une force qui n'y est pas. Seul un désir participant de l'infini d'une passion ou d'une grande idée s'attache à l'homme, parce que l'homme a premièrement l'idée de l'infini que du fini, qu'il accommode, d'ailleurs, plus ou moins heureusement. La voie inverse conduit à l'indifférence absolue, ou à conclure que seul un délirant pourrait s'acharner à la poursuite des désirs marqués par FREUD dans ses obsédés.

Rien de plus vain, donc, de chercher une libido derrière quelque oeuvre humaine un peu remarquable : derrière cette oeuvre, il y a l'homme ; et si l'oeuvre est folle, alors son auteur est lui-même fou.

On s'étonnera maintenant que FREUD ait eu besoin d'inventer l'inconscient pour loger ses désirs. Ou, plutôt, on le comprend trop bien : sans cet enfer imaginaire, ils seraient retournés au chaos.

Conscience ! Inconscience ! Quelle défaite mémorable de la conscience !

Toutes les équivoques sont rassemblées dans l'inconscient. Ne peut-on soutenir, par exemple, que loin d'être aveugle, il porte aussi vers la lumière ? Qu'est l'intuition la plus haute, celle du mathématicien ? Un acte souverainement intelligent et presque aveugle !

Mais revenons à l'instinct que FREUD a enfermé dans l'inconscient.

Qu'est-ce que l'instinct inconscient avant qu'il ait pris connaissance de lui-même ? Une force barbare, c'est-à-dire anarchique, sans conduite suivie, car sans volonté, et, au fond, sans durée. Il ne devient un outil que lorsqu'il est connu et dompté. Peser, rassembler les penchants partiels dans l'unité et le tout de la conscience, les rapporter à l'idée que nous avons de notre perfection et de notre destinée, l'homme ne commence qu'avec cet acte. Et il est probable qu'il commence très tôt puisque se former consiste en cela même. L'instinct séparé de la conscience est aussi abstrait que l'ancienne sensation des psychologues; et il est à croire que dès son essor, il élève l'homme ou l'enfant normaux aussi nécessairement et aisément au jugement conscient que la sensation s'élève à la perception. La conscience part avec l'instinct. Et, en gros, il pénètre en elle de deux manières : ou en l'entraînant dans une passion, ou en se soumettant à quelque idée. Un instinct strictement inconscient exprime aussi peu l'homme que le fait la colère. Quant à un inconscient qui ne serait que le lieu des plaisirs impossibles, il pèserait aussi peu que rien.

Tranquillisons-nous donc : les instincts partiels et inconscients ne frapperont pas à la porte de la conscience car, de ces instincts, l'homme se moque souverainement.

Cet inconscient freudien est un pur fruit du mysticisme matérialiste : FREUD ne voit-il pas qu'il n'est rien si l'homme ne l'anime de son délire, de ses erreurs, de son enthousiasme, de son attention et, en un mot de sa volonté ?

Si l'homme s'arrête, s'il achoppe, s'il se tourne vers lui-même, à un appel du dedans intus et in cute, soyez sûr que ce n'est pas parce que s'agite son inconscient : c'est, comme le dit Descartes⁽¹⁾, parce que l'homme a premièrement la notion de l'infini que du fini; seul l'infini peut faire écouter l'homme.

Nous résumerons ainsi les critiques que nous adressons à FREUD.

D'un point de vue général, le système est miné par le préjugé de l'instinct. Les deux puissances du conflit originel, la lutte imaginée par l'auteur, l'inconscient acharné à parler libido, et la pensée

(1) - DESCARTES - Troisième Méditation.

acharnée à retrouver cette libido dans son obsession, la solution sadique du conflit, réclament la sujétion absolue de la pensée à l'instinct du plaisir.

Or, la pensée a bien sans doute quelque rapport avec l'affectivité; mais ni la libido, ni la libido inconsciente, ne représentent la sensibilité : elles n'en sont que le balbutiement. Ensuite, ce rapport étant connu, par quel préjugé refusera-t-on à la vie intérieure un équilibre sui generis, un principe de volonté et d'ordre supérieur au désir, une aspiration invincible vers ce que Platon appelait l'idée du Beau, ployant à elle tous les désirs ? Si l'on ne veut suivre jusque-là l'essor de l'homme divin, on ne peut du moins admettre que le destin de cette vie intérieure se réduise à refléter purement et simplement des désirs sexuels; elle a des ouvertures autrement profondes ! Expliquer ses exigences par les exigences inférieures du désir relève de la chimère matérialiste. Le psychiatre ne doit rien manquer de l'homme. Or, la psychanalyse ne nous prive-t-elle pas de l'essentiel ? Son attention forcenée à ce qu'elle considère pour les deux faces du plaisir : la libido et les fèces, et son silence absolu, entêté, invincible sur le sentiment, la raison, et, dirons-nous, l'intelligence, procurent une très mauvaise ouverture sur l'homme. Pis : son matérialisme est tellement étrange que son étrangeté lui interdira jamais d'être aisément utilisable comme simple théorie psychiatrique.

A l'égard de la théorie de l'obsession, nous remarquerons :

1° - que FREUD ne s'est rabattu sur la psychogenèse de l'idée obsédante que la main forcée parce que l'action d'un pur instinct, qui est le vrai génie du système, que cette action sur le psychisme était impénétrable;

2° - que sa psychogenèse fondée sur le désir est un tissu de sophismes, où la fallacia accidentis est au premier rang. Un désir ne deviendrait une obsession qu'à la condition d'avoir déjà subi la transformation obsédante ! Aussi, même en se plaçant au point de vue étroit du désir, l'explication de FREUD, prétendue naturelle et compréhensible, a juste les qualités contraires.

3° - que FREUD a négligé complètement ce qui aurait dû être la pièce maîtresse d'une psychiatrie de l'obsession fondée sur le désir : la relation de ce désir à l'homme.

VU & PERMIS D'IMPRIMER :

Le Recteur de l'Académie de Paris,

Jean ROCHE.

VU :

Le Doyen de la Faculté
de Médecine de Paris,

G. BROUET.

VU :

Le Président de Thèse,

J. DELAY.

